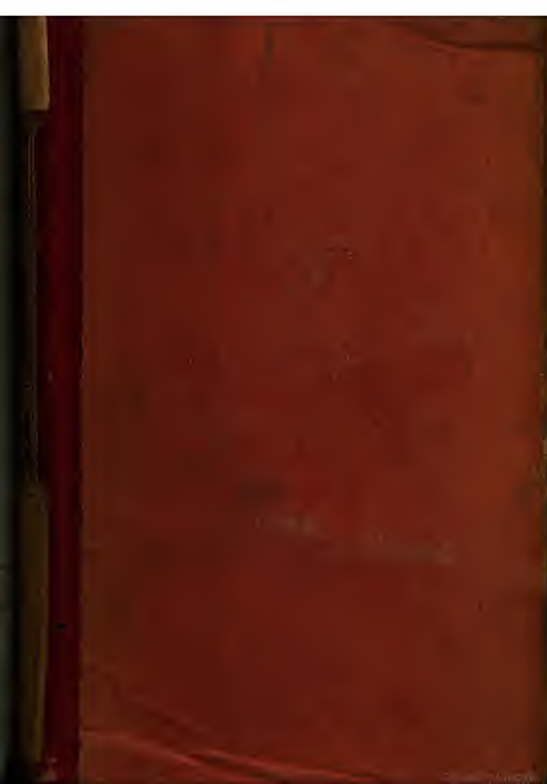








10314

Plate LVI. 9.

590773

**LETTRES
HISTORIQUES
ET GALANTES,
PAR MADAME DU NOYER:
OUVRAGE CURIÉUX.**

Nouvelle Édition corrigée ; & augmentée
de plusieurs Lettres très-intéressantes.

TOME TROISIEME.



A PARIS,

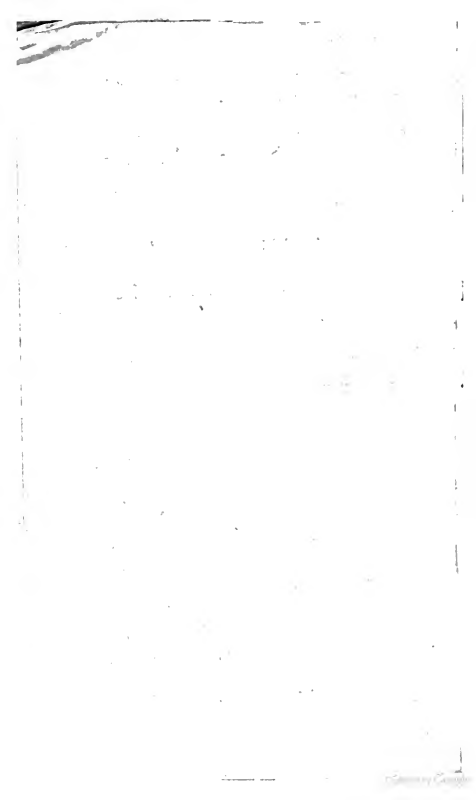
Et se trouvent à **AVIGNON;**

Chez **FRANÇOIS SEGUIN**, Imprimeur-
Libraire , près la Place St. Didier.



**M. DCC. XC.
AVEC PERMISSION.**







LETTRES
HISTORIQUES
ET GALANTES.

SUITE
DE MYLADY.

ON avoit beau me dire qu'il ne falloit pas renverser les saisons , que chaque chose avoit son temps , & qu'il y avoit à craindre , si je me hâtois de faire la vieille pendant que j'étois jeune , qu'il me prît envie de faire la jeune quand je ne le ferois plus : je me mo-
Tome III. A

2 LETTRES HISTORIQUES

quois de ce pronostic , qui ne s'est que trop accompli , comme vous voyez ; je ne m'occupois qu'à des Messes & à des Sermons dont je ne croyois pas pouvoir jamais me rassasier ; & pour me fortifier dans les sentiments de piété où j'étois , je me mis dans une Communauté de filles qu'on appelle de Sainte-Agnès , où j'ai resté six mois , & où je faisois tous les jours des actes de contrition , pour expier' le crime d'avoir embrassé la Religion Protestante. Je revins ensuite à S. Germain , où j'ai toujours vécu d'une manière fort retirée ; & j'aurois assurément tout lieu d'être contente de moi , si je n'avois jamais vu le Chevalier *Cheiles*. Mais pour revenir où j'en étois , après qu'il m'eut dit toutes les honnêtetés dont je viens de parler , on proposa une partie d'homme. Il en fut ; & dès qu'elle fut commencée , nous vîmes entrer la veuve , qui , sans considérer s'il le pouvoit ou non , le pria de la ramener chez M. de *Vauban* , comme il le lui avoit promis. Il ne voulut pas la refuser ; & après avoir prié

le premier qui se trouva auprès de lui, de tenir son jeu jusqu'à son retour, il sortit avec cette précieuse, qui vouloit encore le mener souper chez elle. Il s'en défendit, disant qu'il falloit qu'il revînt pour payer, au cas qu'il eût perdu, & il se débarrassa par-là de ses empressements : mais ce fut à recommencer dès le lendemain, & elle prit si bien goût à ce manége, qu'à tous momens elle le venoit chercher chez moi, tantôt chez M. le Peletier de Sousy, ou en quelqu'autre endroit. Et lorsqu'il lui disoit que son cousin l'Officier pouvoit bien lui rendre le même service, elle répondoit qu'il n'avoit pas assez bonne mine, & qu'elle étoit bien aise qu'on la vît avec des gens de bon air. Toutes ces cajoleries n'empêchoient pas qu'il ne fût très-fatigué de ces sortes de corvées. Un jour qu'il avoit prié quelques Messieurs à boire du café dans sa chambre, à neuf heures du matin, l'Officier Irlandois qui en étoit, en avertit sa cousine, & je la vis arriver chez moi dès huit heures & demie : elle me dit

4 LETTRES HISTORIQUES

qu'on l'avoit priée de la part du *Chevalier* , & qu'elle ne s'étoit pas fait un scrupule d'aller chez un garçon , comptant bien que je ferois de la partie. Je lui dis que je ne favois ce que c'étoit : j'en fis avertir le *Chevalier*, qui ne voulant pas la renvoyer bredouillée , me pria de vouloir bien passer avec elle dans sa chambre. Je ne pus le lui refuser : il joignit quelque petite bagatelle à son café , & dit le plus honnêtement qu'il fut possible , qu'il y avoit du mal entendu là-dedans , & qu'il auroit fait autrement les choses , & auroit pris une heure plus convenable s'il avoit eu dessein de régaler des Dames. La veuve jetta toute la faute sur son parent ; dès qu'elle eut bu quelques tasses de café , elle pria le *Chevalier* de la charrier encore quelque part : mais pour le coup il la refusa , disant que , puisque je lui avois fait l'honneur de venir dans sa chambre, il étoit obligé de me tenir compagnie , & qu'il la croyoit trop polie pour vouloir le faire manquer à ce qu'il me devoit. Elle sortit un peu mécon-

tente , & je fus bien aise , sans savoir pourquoi , qu'il lui eut donné cette petite mortification : elle en avoit reçu une autre quelques moments avant ; car en examinant ce qui étoit dans sa chambre , elle avoit paru convoiter des fleurs qui étoient très-bien contrefaites : elle lui-demanda où il les avoit achetées. Il lui indiqua l'endroit , lui en dit le prix sans les lui offrir , & dans le même temps il en fit présent à ma petite *Miss*. La veuve dissimula le chagrin que cela lui fit , & continua de me voir aussi souvent , pour avoir occasion de voir le *Chevalier*. Dès qu'elle fut sortie , je le raillai là-dessus , & il m'avoua franchement qu'elle le fatiguoit : il me conta tout ce qu'elle faisoit pour l'attirer chez elle , & il me dit que lorsqu'il n'avoit pu se défendre d'y aller , elle l'avoit fort questionné sur mon chapitre , & avoit voulu lui persuader qu'il étoit plus heureux qu'il ne croyoit l'être. Je lui dis que cette Dame étoit comme ceux qui ont la jaunisse qui voyent tout jaune , qu'ainsi elle croyoit que tout le monde

6 LETTRES HISTORIQUES

devoit prendre ses sentimens : que cependant je serois fâchée de lui mettre martel en tête, & que je le priois de l'aller voir ; qu'après tout il n'y avoit rien de plus naturel que d'aller où l'on favoit qu'on étoit aimé. Oh ! Madame, me dit-il sans hésiter, il est encore plus naturel de rester auprès de ce qu'on aime. Je ne relevai point cela ; mais je le remarquai avec plaisir. Le soir nous veillâmes ensemble à notre ordinaire ; & comme je ne me sentoïis pas de disposition à dormir, je poussai la veillée un peu plus loin que de coutume : ma sœur & ma fille se couchèrent, & je restai à causer avec le *Chevalier* : nous parlâmes de diverses choses. Comme il étoit parti tout petit d'*Angleterre*, & qu'il ne connoissoit *Londres* que par la carte, je lui contoïis ce que j'avois remarqué de plus beau dans cette grande Ville, que *S. Evremont* met au rang des premières du monde : il paroïssoit toujours charmé de ma conversation, & pour la faire durer ce soir-là plus longtemps, il me proposa de faire du thé :

j'y consentis d'abord, parce que j'étois fort altérée ; mais j'y trouvai de la difficulté : ma Femme de chambre qui avoit plus d'envie de dormir que moi, nous vint dire que les gens de la maison étoient couchés , & qu'ils avoient enfermé le pot à thé. Le *Chevalier* qui ne cherchoit qu'à me faire plaisir, ne se rebuta pas pour cela , & alla lui-même à la cuisine chercher une marmite qu'il remplit , & fit du thé , qui dans un autre temps nous auroit fait soulever le cœur ; car comme on avoit fait du bouillon dans cette marmite , il en avoit pris le goût : nous ne laissâmes pourtant pas de le boire avec le plaisir que donne quelquefois le dérangement , & nous ne nous quittâmes qu'après avoir vuide la marmite. Nous étions toujours contents quand nous nous trouvions ensemble ; mais il fallut enfin nous séparer, quand le mois que j'avois destiné de passer à *Paris* fut écoulé , & que j'eus fini les affaires qui m'y avoient amenée. La campagne finit aussi dans ce temps : mon beau-frere revint de *Catalogne* , &

8 LETTRES HISTORIQUES

il m'écrivit de *Lyon* pour me prier de lui mener sa petite femme à *Fontainebleau*, où la Cour étoit alors ; & où il comptoit de s'arrêter quelque temps. Je voulus bien lui faire ce plaisir : je partis après avoir pris congé de mes connoissances : le *Chevalier* me vint accompagner assez loin ; il me pria de lui écrire quand je serois arrivée, & me demanda fort si je ne reviendrois pas bientôt. Je sentis en le quittant un certain je ne fais quoi qui m'auroit fait défier de mon cœur, si je ne l'avois pas cru entièrement corrigé, & je fus si rêveuse pendant le chemin, que ma sœur m'en fit la guerre. Dès mon arrivée à *Fontainebleau*, je m'acquittai d'une commission que la veuve de l'Ingénieur m'avoit donnée, & je lui écrivis pour lui en rendre compte ; j'écrivis aussi au *Chevalier* comme je lui avois promis, & je mis la lettre qui étoit pour lui dans le paquet que j'adressai à la veuve, ne doutant point qu'elle ne se fît un plaisir de la lui rendre, pour avoir par-là celui de le voir. Je ne

croyois pas avoir rien mis dans cette lettre qui pût tirer à conséquence, & je m'imaginois que tout ce qu'on y verroit de tendre pourroit passer pour jeu d'esprit, quoique mon cœur y eût toute la part : celui de la veuve y trouva de quoi s'alarmer : elle s'étoit donné la liberté d'ouvrir ma lettre ; elle en tira une copie ; & après l'avoir refermée le plus adroitement qu'il lui fut possible, elle la fit rendre au *Chevalier*, afin de voir sur quel ton il répondroit. Le *Chevalier* fut très-content de ma lettre, & il y fit la réponse du monde la plus jolie : il m'en a fait voir le brouillon dans les suites ; car l'original ne vint point jusqu'à moi : la veuve le garda, jalouse du plaisir qu'elle comptoit bien que cette lecture pouvoit me faire, & dans le dessein de chercher dans nos deux lettres quelque moyen de traverser notre intelligence : elle les tourna pour cela de tant de côtés, qu'il ne lui fut pas mal-aisé d'en empoisonner le sens. Je badinois avec le *Chevalier* sur le chapitre de ma fille, & je lui en parlois sous

10 LETTRES HISTORIQUES

le nom de sa Princesse , à laquelle je l'exhortois fort d'être fidele malgré les objets présents , qui , selon le proverbe , savent émouvoir les puissances. Le *Chevalier* répondoit à cela , que l'absence ne pouvoit rien sur son cœur ; qu'il étoit toujours dévoué à sa Princesse : que les sentiments que je lui avois inspirés étoient d'une nature à lui faire fuir ce qu'il avoit suivi autrefois ; qu'ainsi je ne devois pas craindre les objets présents. Il étoit aisé de voir que cette Princesse dont nous parlions étoit ma fille , & que sous prétexte de cette galanterie que je paroissais autoriser , le *Chevalier* prenoit occasion de m'en adresser de plus particulieres : cependant la veuve y donna un autre tour ; elle prétendit que cette Princesse étoit la Princesse *Anne de Danemarck* , que l'on regarde en *Angleterre* comme l'héritiere présumptive de la Couronne : les objets présents dont je parlois , la Cour de *Saint Germain* qu'il avoit suivie , & qu'il étoit prêt d'abandonner pour le parti dans lequel je l'avois engagé , & que

c'étoit ce qu'il vouloit faire entendre, quand il parloit de ces sentiments si vifs que je lui avois inspirés : il n'en falloit pas davantage pour nous perdre. La veuve communiqua son idée à des personnes qui ne me vouloient pas de bien, & qui ne manquerent pas de donner dans son sens : il fut résolu qu'on donneroit des avis contre moi à la Cour. Comme la veuve vouloit que tout le choc tombât sur moi, sans que le *Chevalier* fût enveloppé sous ma ruine, elle envoya sa lettre, & une copie de la mienne au pere du *Chevalier*, avec les annotations qu'elle y avoit faites ; se faisant un mérite auprès de ce Seigneur de ce qu'une pareille lettre auroit pu perdre son fils, si elle fût tombée en d'autres mains, & qu'elle se contentoit de la remettre dans les siennes, afin qu'il mît ordre à sa conduite. C'étoit par-là mettre la dernière main à sa vengeance, & me porter deux coups au lieu d'un ; car Mylord de *** qui étoit pour lors en *Catalogne*, donna d'abord dans le panneau, & écrivit en

Cour la lettre du monde la plus terrible contre moi : il m'accusoit d'avoir voulu séduire son fils , pour l'engager dans les intérêts du Prince d'*Orange* ; d'être envoyée par lui en *France* pour y ménager les esprits en sa faveur , & l'informer de ce qui se passoit à *Versailles* & à *Saint-Germain* , pour fomenter des divisions dans ces deux Cours ; & mille autres choses de cette nature , toutes au-dessus de ma portée , & dont la médiocrité de mon génie devoit empêcher qu'on ne me soupçonnât , quand la droiture de mon cœur n'auroit pas été un assez bon garant. Là-dessus cette lettre arriva à la Cour , dans le temps que de la part de la veuve on y donnoit des avis contre moi , & que la copie de ma lettre , attachée à un grand mémoire qu'on avoit présenté au Ministre , lui faisoit prendre des résolutions violentes : la plainte du Mylord en hâta l'exécution ; si bien qu'en arrivant de *Fontainebleau* , je fus arrêtée. Comme je n'avois pas reçu de réponse du *Chevalier* , j'étois un peu indignée
contre

contre lui ; & dans le deſſein de l'oublier , je n'avois pas voulu retourner dans mon ancien quartier : je m'étois logée au *Marais* ; mais il m'y déterra bien vite , & dès le lendemain de mon arrivée , je le vis entrer dans ma chambre avec cet air de confiance que l'on a lorsque l'on ne ſe reproche rien ; & lorsque je lui reprochai ſon ſilence , il parut ſi étonné , & me proteſta avec tant d'ingénuité qu'il avoit répondu à ma lettre , que je ne doutai plus que la ſienne n'eût été perdue à la poſte : nous redevîmes les meilleurs amis du monde. Je ne l'avois jamais vu ſi joli : ſa ſanté étoit tout-à-fait rétablie ; il avoit mis un habit neuf qui étoit plus propre que magnifique , & un petit plumet bleu qui faiſoit le mieux du monde : enfin tout ce qu'il avoit , étoit de ſi bon goût & ſi bien rangé , que peu de gens auroient ſu ſe mettre de ſi bon air. Je le priai de renouer avec notre hôte pour mon appartement : mais il n'en fut pas beſoin , car peu de temps après qu'il m'eut quittée , on vint m'en donner

14 LETTRES HISTORIQUES

un aux dépens du Roi. Je m'étoit jetée sur mon lit, avec ma petite fille, sur les huit heures du soir : comme j'étois un peu fatiguée de ce voyage, je commençois à m'assoupir, & la petite personne dormoit déjà de tout son cœur, quand tout d'un coup on ouvrit la porte avec violence. Je crus d'abord que c'étoit le souper qu'on apportoit ; mais je me détrompai bien, quand je vis un grand homme vêtu de noir, qui, me regardant de travers, me toucha avec une baguette, & me dit, qu'il me faisoit prisonniere. Il étoit suivi de quantité de satellites qui commencerent à fouiller dans ma chambre, & qui me sommerent de leur remettre tout ce que j'avois d'effets. Je ne jugeai pas à propos de leur obéir : je leur dis que ne faisant que passer à *Paris*, je n'avois apporté que ma toilette, qui étoit dans un porte-manteau que je leur montrai, & dont ils se saisirent. Pendant qu'ils s'amusoient à le fouiller, je pris des papiers & des bijoux que j'avois dans un autre endroit, & je les

cachai dans mon sein sans qu'ils s'en apperçussent : cependant ma petite crioit à tue tête, croyant que de la prison à l'échafaud il n'y avoit qu'un pas : j'avois beau lui dire que je n'avois fait aucun crime, & qu'ainsi il n'y avoit rien à craindre, tout cela ne la rassuroit point ; elle se mettoit entre les Archers & moi ; & ces brutaux, lassés de l'entendre, la secouerent d'un autre côté, & m'ordonnerent de descendre au plus vite. Je ne me le fis pas redire, & je les suivis sans murmurer. Ce qui me parut le plus dur, ce fut de voir à la tête de cette cohorte un de mes plus proches, & celui sur lequel j'aurois dû faire le plus de fonds : c'étoit lui qui avoit indiqué mon logis, & qui, comme un autre *Judas*, conduisoit la marche ; & cela par le même motif, & comptant qu'il y trouveroit son intérêt. Toute la différence que je remarquai entre lui & cet apostat, c'est qu'au lieu de lanterne il tenoit une chandelle à sa main : du reste, il donnoit tous les ordres, & menoit la bande. Comme il vit que je

16 LETTRES HISTORIQUES

le regardois avec indignation, il me dit qu'il étoit bien fâché de me donner un pareil bon soir ; mais qu'il y étoit obligé , & que je ne devois accuser que moi-même du chagrin que l'on me donnoit. Tout cela fut dit d'un air insultant , quoique mêlé de confusion . & je n'y répondis que par un sourire méprisant. Je trouvai en bas un fiacre , dans lequel on me fit monter avec ma petite , qui avoit obtenu par ses cris de pouvoir suivre ma destinée : on y laissa entrer aussi une de mes parentes qui se trouvoit dans le quartier , & qui étoit accourue au bruit. Le carosse fut ensuite bien fermé ; & suivi des pousse-culs & de mon Judas , il prit le chemin de la Conciergerie. Ma parente me dit & me répéta plusieurs fois que je pouvois me fier à elle : ce qui fit que craignant d'être fouillée en prison , je lui donnai ce que j'avois caché dans mon sein , que je la priai de remettre à un vieil homme dont la probité m'étoit connue : j'eus l'esprit un peu tranquille après cela. Dès que nous fumes descendues

de carosse , ma parente m'embrassa , & me dit adieu , & l'on me fit entrer dans la prison , que je ne trouvais pas aussi affreuse que je me l'étois figurée : on me mena dans une belle chambre où je trouvais un bon feu , car il faisoit grand froid. Le mal-honnête homme dont j'ai déjà parlé , me fit-là une grande exhortation , me représentant qu'on me traitoit avec beaucoup de douceur , & que je devois le reconnoître ; qu'il espéroit que cette nuit me feroit faire des réflexions sérieuses sur mon état ; qu'il dépendoit de moi de m'en tirer par un aveu sincere ; qu'on me donnoit jusqu'au Mercredi , c'étoit le Samedi au soir : mais que si j'abusois de cette grace , le temps expiré , je serois mise dans les lieux noirs & affreux où l'on met ceux qu'on destine au gibet & à l'échafaud , & que je serois confondue avec eux. Je lui dis que tout ce qui m'étonnoit de cette menace , c'étoit qu'il eût l'audace de la faire , & d'insulter une personne dont il auroit dû prendre les intérêts : que son procédé étoit le plus infâme &

le plus lâche du monde ; que j'en rougissois pour lui , & que je regardois comme le plus grand de mes malheurs celui de lui appartenir ; que je rendrois compte de ma conduite à mes Juges , & que ne le reconnoissant pas pour tel , je n'avois rien à lui dire , qu'à le prier de me faire donner à boire , quoique je dusse craindre qu'il ne me donnât du fiel & du vinaigre. Il me fit apporter de la biere ; je bus à sa santé , & je n'ai jamais été si contente de moi que je fus ce soir-là. Enfin , ne pouvant plus soutenir mes manieres ironiques , il me quitta , en me disant encore de penser à moi , & de ne pas attendre qu'on me transferât ailleurs. Je lui dis que j'espérois qu'il ne me feroit pas pendre. Je n'en fais rien , me répondit-il en s'en allant. Il étoit alors près d'onze heures ; & quoique je n'eusse pas soupé , comme je vis qu'on ne m'en parloit pas , je ne demandai rien , & je priai deux hommes qui étoient restés dans ma chambre de vouloir bien me laisser coucher. Ils sortirent ; mais dès que je fus dans

le lit avec ma fille , je les vis rentrer avec des matelas & des couvertures qu'ils étendirent par terre , & sur lesquels ils se couchèrent , après avoir pris la clef de la porte. Cela me choqua beaucoup : des hommes couchés dans la chambre d'une femme ! je me tuois de leur dire que cela n'étoit pas bien , qu'ils pouvoient mettre leur lit dehors , & barricader la porte comme ils voudroient. J'eus beau faire , il n'en fut ni plus ni moins : ils me répondirent qu'ils ne me feroient point de mal , qu'ils étoient gens d'honneur , & qu'ils avoient ordre de me garder nuit & jour à vue ; ainsi après avoir bien chamaillé , il fallut consentir à avoir cette indigne compagnie , parce que la raison du plus fort est toujours la meilleure. Avant de se coucher , ils fumèrent quelques pipes de tabac , dont ils me renvoyoient l'odeur , & se rafraîchirent de quelques traits de brandevin. Je n'osois pas m'endormir , quoique je les entendisse ronfler , & je fus fort inquiète cette première nuit ; mais comme on se fait à tout , & que

je vis qu'il ne m'en étoit rien arrivé ; je m'accoutumai à cela dans les suites. Cependant le bruit de ma captivité se répandit dès le lendemain par-tout, & mes ennemis ne manquèrent pas de faire revivre ceux qui avoient couru à mon arrivée ici , où de peur que je n'y trouvasse trop de protection, nos jalouses compatriotes avoient pris soin de répandre que j'étois une espionne , & cent sottises de cette nature , pour balancer ce qu'elles craignoient que mon petit mérite ne pût me procurer à leur préjudice. Vous devez croire que ma prison leur releva bien le courage : les unes se flattoient du don de Prophétie , comme pourroient faire les gens du Dauphiné , disant : je l'avois bien toujours cru que cette femme n'étoit pas venue ici par un bon motif ; elle ne m'en a jamais imposé avec tout ce grand sacrifice qu'elle se vante d'avoir fait. Les autres disoient : c'est un esprit dangereux & adroit ; & toutes concluoient qu'elles me verroient exécuter avec plaisir ; car il ne s'agissoit pas de moins , à

ce qu'on prétendoit. Le pauvre Chevalier *Cheiles* apprit bientôt ce qui se passoit, & vint à la Conciergerie pour m'en marquer son chagrin, & pour m'offrir ses services : il ne croyoit pas avoir autant de part qu'il en avoit dans cette affaire. Je suis fâchée, dit alors la *Comtesse*, de vous interrompre, & de vous laisser en prison ; mais puisque vous y voilà avec une compagnie aussi agréable que celle du *Chevalier*, je crois qu'on peut vous y laisser, & attendre à demain pour vous en tirer, & qu'il sera bon de sortir d'ici, où l'on ne voit presque plus. Vous avez raison, répondit *My lady*, & j'avois bien prévu que vous auriez peut-être autant de peine à me faire taire, que vous en aviez eu à me faire parler : car il n'y a, comme on dit, que la première pinte qui coûte. Je serois bien fâchée, dit la *Comtesse*, que vous vous en tinssiez-là, & je ne vous tiens pas quitte de la suite de votre histoire : nous en reprendrons demain le fil ; l'endroit où vous en étiez est trop remarquable pour l'oublier : allons

22 LETTRES HISTORIQUES

cependant à *Chaillot* voir si *Mylord* ne nous y feroit point venu attendre. Elles arriverent en caufant à la porte du Parc, où le caroffe les attendoit ; par le plus beau temps du monde , & à la plus belle heure du jour , elles retournerent à *Chaillot* , où la *Comteffe* trouva fon époux , qui quoiquè fort incommodé , étoit pourtant de fort bonne humeur ce jour. On fupa peu de temps après l'arrivée de ces Dames : la converfation fut générale , *Mylord* en fit les frais ; il conta mille jolies nouvelles à ces Dames ; & comme il avoit des affaires à *Paris* , il leur propofa d'y retourner le lendemain. L'on en convint , & l'on fongea cependant à fe reposer. *Mylady* paffa dans la chambre où elle avoit déjà couché ; & dès le bon matin on mit les chevaux au caroffe. On arriva de bonne heure à *Paris*. *Mylord* paffa dans fon cabinet pour faire fes dépêches ; & la *Comteffe* , qui avoit retenu fon amie à dîner , lui propofa en attendant de continuer fon hiftoire. Il me tarde , ma chere , lui dit-elle , de vous

tirer du lieu où nous vous laissâmes hier au soir, & vous devriez ce me semble avoir un peu plus d'empressement d'en sortir. Il est vrai que nous y avons aussi laissé le *Chevalier*, & que sa présence vous peut bien empêcher de vous y ennuyer. Ah ! Madame, dit *My lady*, il n'y resta pas si long-temps que vous croiriez bien : il me quitta après m'avoir assuré qu'il étoit en état de tout risquer & de tout entreprendre pour procurer ma liberté. Je le remerciai, & lui dis que je l'attendois de mon innocence & de l'équité de mes Juges ; que je le priois de ne s'en pas mêler, de peur qu'il ne s'attirât des affaires à mon occasion. Il me vint voir encore le soir du même jour, & après cela je ne le vis plus, ni je n'entendis plus parler de personne. Tout le monde m'abandonna, me croyant perdue, & j'ai resté dix-sept jours seule avec mes deux gardes & ma fille, que l'on me permit de garder avec moi en payant. Vous pouvez croire que je ne passois pas mon temps fort agréablement : mes

24 LETTRES HISTORIQUES

gardes tâchoient de me réjouir , & me disoient d'avoir bon courage , moyennant quelques verres de brandevin que j'avois soin de leur donner de temps en temps pour le bien vivre. Ils me faisoient cent contes des criminels qu'ils avoient attrapés , & des divers supplices qu'on leur avoit fait souffrir : car comme *il souvient toujours à Robin de ses flûtes* , & que ces honnêtes gens étoient les chiens courants du bourreau , ils ne m'entrenoient jamais que des pendus & des roués , & de pareils récits ne pouvoient pas me donner des songes fort agréables : ainsi je passois les jours & les nuits fort tristement. Outre le chagrin que cause l'incertitude des événements , on m'avoit donné un Avocat fort habile , qui après m'avoir fait mille questions , & examiné les chefs d'accusation qu'on formoit contre moi , comptoit que j'étois innocente ; mais cela étoit difficile à prouver , & l'on avoit donné un tour si mauvais à cette affaire , qu'il étoit à craindre aussi que les suites n'en fussent mauvaises
pour

pour moi ; d'autant plus que personne ne prenoit mon parti , & que le cas étoit d'une nature , que chacun se faisoit un mérite de signaler son zele en me persécutant. Il n'y eut que le Prince D*** qui eut la générosité de se déclarer pour moi. Il m'envoya visiter en prison ; il m'écrivit , & m'offrit de solliciter mes Juges , pendant que mes plus proches me tournoient le dos : aussi je n'oublierai jamais les obligations que je lui ai ; & si je ne puis pas les reconnoître , j'aurai du moins soin de les publier par-tout. Cependant je faisois assez bonne chere dans ma prison ; mais j'avois le désagrément de manger avec mes gardes , qui mettoient la main au plat , buvoient à ma santé , & traitoient avec moi de pair à compagnon. Dès le matin ils me demandoient , de leur grabat & avant le jour , si j'avois bien dormi. J'avois de la peine au commencement à m'accommoder de leur commerce , & à manger de ce qu'ils avoient touché ; mais il fallut s'y accoutumer , car je n'avois personne pour me servir ;

c'étoient eux qui me servoient à boire , bien souvent sans rincer le verre où ils avoient bu avant moi : ainsi il n'étoit plus question de faire la délicate , & je fus obligée de surmonter ma répugnance. Si la nécessité m'obligeoit à sortir de ma chambre , ils me suivoient où j'allois , & ils me ramenoient ensuite ; enfin ils ne me perdoient jamais de vue. Tout le plaisir que je me donnois dans cet état , étoit de me tenir à la fenêtre , par le plus grand froid , jusqu'à ce que je me fusse bien gelé le nez , & de m'approcher après cela du feu : je faisois ce manège tant que la journée duroit , pour me désennuyer. Cela n'étoit pas mal imaginé , dit la *Comtesse* ; vous deviez aussi tâcher de vous procurer quelque maladie , afin de sentir ensuite le plaisir que fait le retour de la santé. Vous vous moquez à présent de moi , dit *My lady* , on voit bien que vous n'avez jamais été en prison ; car vous ne plaisanteriez pas comme vous faites : & que diriez-vous de M. *Pelisson* , un des plus beaux esprits de ce Royaume , qui

pendant tout le temps qu'il fut à la Bastille , ne se divertissoit qu'à tirer des épingles des papiers où elles étoient rangées , à les semer dans sa chambre , & à les ramasser après , une à une , pour les remettre dans leurs trous ? Croyez-moi , il vaut encore mieux s'amuser à cela que de songer creux comme bien d'autres , à qui la prison a dérangé la cervelle. Vous avez raison , interrompit la *Comtesse* , & c'étoit sans doute pour prévenir ces inconvénients que les Payens donnoient à leurs criminels du Tartare , des occupations à-peu-près aussi utiles que l'étoit celle de M. *Pellisson* ; & de peur que *Sisyphé* & les *Danaïdes* ne s'ennuyassent , ils obligeoient l'un à faire aller & venir continuellement une grosse pierre du haut en bas d'une montagne , & les autres à puiser de l'eau dans des cribles. Cela n'étoit pas mal imaginé , comme vous voyez. Riez tant qu'il vous plaira , dit *My lady* , si vous étiez dans le cas , vous feriez tout comme les autres. Cependant on instruisoit mon procès ; on plai-

doit pour & contre ; & enfin on produisit la copie de cette fatale lettre que j'avois écrite au *Chevalier*. Je fus interrogée là-dessus, & je répondis naturellement que j'avois écrit cette lettre de *Fontainebleau* à un jeune Anglois de mes amis, qui étoit à *Paris* ; & que je l'avois adressée à une telle Dame, & qu'il n'étoit question que de galanterie là-dedans ; que la Princesse dont je parlois étoit ma fille, & les objets présents, la Dame à qui j'avois adressé la lettre, que je croyois vouloir un peu de bien au *Cavalier* à qui j'écrivois. On me demanda le nom de ce *Cavalier*. Je répondis que la Dame dont je venois de parler le favoit, & que puisqu'elle avoit assez de considération pour lui, pour ne pas le mêler dans cette affaire, je devois avoir le même ménagement, & ne l'y pas faire intervenir mal à propos : qu'on pouvoit interroger cette Dame à son tour, & que je n'avois plus rien à dire. On trouva beaucoup de vraisemblance à ce que je disois ; & mon air ferme & ingénu commença à faire ou-

vrir les yeux à mes Juges. Ils examinèrent la chose avec soin. La veuve se brouilla dans ses réponses : mes accusateurs se défistèrent de leurs poursuites , & avouèrent que leurs soupçons avoient été mal fondés. On eût dû sans doute les punir ; mais la politique de la Cour ne le permet pas : ces donneurs de faux avis se retrancherent d'abord sur leur zele & leur bonne intention , & on les ménagea pour ne pas rebuter ceux qui pourroient en donner de véritables. Voilà ce qui fit que je n'eus point de raison du tour qu'on m'avoit joué : on assoupit même cette affaire ; mais je sus que la Cour en avoit beaucoup ri ; & franchement le cas étoit risible. Cependant mes Juges , pleinement convaincus de mon innocence , ordonnèrent mon élargissement. L'indigne parent qui étoit venu me faire arrêter , & qui avoit fait les avances de mon emprisonnement , espérant par-là faire sa fortune , en fut pour tous ses frais , & mon Avocat vint me dire qu'il ne s'agissoit plus pour sortir que d'avoir de

l'argent pour lever mon Arrêt, dont il favoit la teneur ; mais qu'il falloit pourtant le faire signifier. Cela m'embarraſſoit : ce que j'avois donné à garder au vieil bon homme n'étoit pas de l'argent ; j'aurois bien pu en emprunter là-deſſus ; mais il falloit pour cela que je pufſe agir ; & la choſe preſſoit. Enfin je jettai les yeux ſur un Prêtre de mes amis , qui étoit fort en état de me prêter cette ſomme : je lui écrivis une lettre toute des plus touchantes là-deſſus, où je lui marquois que quoique la liberté fût le plus grand de tous les biens , & que j'eufſe beſoin pour recouvrer la mienne de l'argent que je lui demandois , je n'aurois garde de le lui emprunter , ſi je ne me voyois en état de le rendre au plus tard dans trois jours ; que j'eſpérois qu'il ne me refuſeroit pas ce ſecours , ſans lequel il m'étoit impoſſible de me tirer de captivité , & de me prévaloir de la juſtice qu'on venoit de me rendre. Ma fille porta cette lettre au Prêtre , qui m'écrivit en répoſe qu'il étoit au défefpoir de la ſituation

où je me trouvois , & plus encore de ce que la sienne le mettoit hors d'état de faire autre chose pour moi que des vœux. Ayant parlé de cette sorte , le nouveau Saint ferma sa lettre , comme le rat de la Fontaine sa porte. Qu'est-ce que ce rat , dit la *Comtesse* ? C'est , répondit *My lady* , une fable de la Fontaine , qui fait fort bien au sujet , que vous pouvez lire dans ses Ouvrages , & qui porte pour titre , *le Rat retiré du monde*. La maniere dont mon Prêtre me répondit me déconcerta fort : je ne savois plus sur qui compter. Enfin je m'avisai de recourir au Prince D*** qui , comme j'ai déjà dit , m'avoit offert tout ce qui dépendoit de lui , & qui , le plus honnêtement du monde , m'envoya la somme dont j'avois besoin , & que le dévot m'avoit refusée. Je la remis à mon Avocat , qui vint quelque temps après avec des gens de Justice me remettre en liberté. Je n'y fus pas plutôt , que j'envoyai chez le Chevalier *Cheiles* pour savoir ce qu'il étoit devenu. Je craignois qu'il ne lui fût arrivé quel-

32 LETTRES HISTORIQUES

que chose , & je n'avois pas osé m'en informer pendant que j'étois en prison , de peur de lui attirer des affaires. Il me vint voir d'abord , & il m'avoua , quand je lui demandai pourquoi il m'avoit abandonnée dans mon adversité , qu'on l'avoit empêché de me venir voir ; que les amis de son pere , auxquels il devoit déférer , lui avoient représenté qu'il seroit perdu s'il paroïssoit être en liaison avec une personne atteinte du crime de leze-Majesté , & qu'ils avoient joint à toutes ces raisons une espece de violence ; puisque les uns ou les autres le suivoient par-tout , & que sans être en prison , il étoit comme moi gardé à vue. Il me demanda ensuite comment j'avois fait pour me justifier , & il me protesta que je l'avois toujours été dans son esprit , quoiqu'on eût fait toutes choses au monde pour tâcher de me noircir ; qu'on lui avoit dit que je travaillois à des conspirations , & à attirer de jeunes gens dans le parti du Prince d'Orange ; que j'étois allée à *Fontainebleau* pour cela , & que des lettres

qu'on avoit interceptées avoient découvert mon manége. Il fut bien surpris quand je lui dis que les lettres dont il s'agissoit étoient celles que je lui avois écrites , & sa réponse , qui , comme je l'ai déjà dit , n'étoit jamais venue jusqu'à moi. Nous n'eûmes pas de peine à deviner d'où venoit le coup ; mais il ne falloit pas songer à s'en venger ; car ç'auroit été mal faire sa cour : nous convînmes donc qu'il falloit céder au temps , & dissimuler nos ressentiments , puisque la politique le vouloit ainsi ; & nous ne nous occupâmes plus que du plaisir de nous revoir. Comme tout le monde m'avoit abandonnée dans ma disgrâce , j'abandonnai tout le monde à mon tour ; & sans me plaindre de personne , je rompis tout commerce avec mes anciennes connoissances , pour n'en plus avoir qu'avec le *Chevalier* , qui me tenoit lieu de tout , & qui , pour se dédommager du temps perdu , me venoit voir trois fois par jour ; car après ce qui s'étoit passé , nous n'avions pas jugé à propos de loger ensemble. *My-*

34 LETTRES HISTORIQUES

lady en étoit-là, quand un Page de la Comtesse vint les avertir qu'on avoit servi, & que *Mylord* les attendoit pour se mettre à table. Elles furent le joindre; & comme il leur dit qu'il avoit à faire toute l'après-midi, la Comtesse proposa à son amie une partie de promenade. Allons, dit-elle, au bois de Vincennes, nous n'avons pas encore été de ce côté. Allons où vous voudrez, dit *Mylady*, je suis toujours bien où vous êtes; disposez de moi pour le reste de la journée: mais il me faut permettre, s'il vous plaît, de retourner après cela à *S. Germain*; car on pourroit donner encore un mauvais tour au séjour que je fais ici. Ce n'est pas peut-être là votre motif le plus pressant, dit la Comtesse; mais n'importe, il en fera ce que vous voudrez. Elle donna ordre en même-temps qu'on lui tint un carrosse tout prêt. On acheva de dîner, & on partit peu de temps après. La promenade étoit la plus agréable du monde du côté de Vincennes; c'étoit dans le temps de la noble épine, & cette odeur y attiroit.

tout *Paris*. Nos Dames traversèrent toute la Ville pour aller du fauxbourg Saint-Germain à la porte S. Antoine, par où elles devoient sortir : quand elles furent sur le Quai des quatre Nations, & qu'elles eurent un peu regardé le portique de ce fameux Collège que le Cardinal *Mazarin* a fondé pour éterniser sa mémoire, la *Comtesse* jeta les yeux du côté du Louvre ; & comme elle n'y vit ni vitres ni volets, elle parut étonnée de ce que la maison d'un si grand Roi étoit en si mauvais état. *My-lady* lui répondit que depuis que le Roi avoit entièrement quitté *Paris*, cette maison avoit été extrêmement négligée, & que Sa Majesté, passant au même lieu où elles se trouvoient, avoit dit en riant : voyez un peu si le Louvre ne ressemble pas bien à une maison en décret. Mais pourquoi le laisse-t-il comme cela, dit la *Comtesse*, ce bâtiment me paroît si grand & si beau, s'il étoit achevé ? Il n'y a pas apparence qu'il le soit sous ce regne, répondit *My-lady*, le Roi a une trop grande aver-

sion pour cette Ville ; & depuis les barricades , & tout ce qu'on lui fit pendant sa minorité , on ne l'a plus vu ici qu'en passant , encore évite-t-il d'y passer quand il peut prendre son chemin ailleurs ; & ce ne fut qu'après sa grande maladie , qu'en reconnoissance de tant de vœux qu'on avoit faits pour le retour de sa santé , il y vint sans Gardes , & dîna à l'Hôtel-de-Ville : il fut ensuite voir la place des Victoires , & il s'en retourna coucher le soir à *Versailles*. En voilà un , dit la *Comtesse* , en montrant la Statue d'*Henri IV* lorsqu'elles furent sur le Pont-Neuf , qui étoit bien meilleur Citoyen. Il n'en a pas été mieux traité , répondit *My lady*. Elles admirèrent après cela la beauté du cheval de bronze qu'on dit être un chef-d'œuvre de l'art , & raisonnerent là-dessus jusqu'à la place des Victoires , où la *Comtesse* commanda à son cocher d'arrêter , afin d'examiner la Statue à loisir. Elle est au milieu de cette place , sur un piédestal , où sont gravées en lettres d'or les actions les plus glorieuses que le Roi
ait

ait faites ; une partie de ses victoires ; la jonction des deux mers ; la réunion des Protestants à l'Eglise Catholique ; la fondation de S. Cyr ; sa fermeté dans ses douleurs , qui assura ses peuples désolés ; la maniere dont il est venu à bout des duels , & de purger l'Etat de tant d'autres crimes ; ses Ordonnances pour faire exercer la Justice , & autres choses de cette nature. On voit aussi le nom de François d'*Aubusson* , Duc de la *Feuillade* , mêlé avec celui de *Louis* , parce que c'est lui qui a fait ériger la Statue , aussi a-t-elle le visage tourné du côté de son Hôtel ; on voit à ses pieds quatre Nations enchaînées , & la victoire paroît en l'air , qui lui pose une couronne de laurier sur la tête. Tout cela est de bronze doré , entouré d'une grille dorée : la place est un ovale formé par de belles maisons toutes occupées par de riches Maltotiers : quatre grandes lanternes , dont chacune est soutenue par trois piliers de marbre , éclairent toutes les nuits cette place. M. de la *Feuillade* a laissé un fonds pour

38 LETTRES HISTORIQUES

cela dans son testament , & a été bien récompensé des frais qu'il a faits. C'est à propos de cette illumination qu'un Gascon fit ces vers :

Vicomte d'Aubusson , cadédis , tu nous vernes
De mettre le Soleil entre quatre lanternes.

Nos Dames continuerent leur chemin après avoir fait leurs remarques & leurs réflexions qui les conduisirent jusqu'à la place Royale , où elles s'arrêtèrent encore pour admirer la régularité de tous ces Hôtels tirés en droite ligne , & soutenus par des portiques qui forment un quarré , au milieu duquel on voit la Statue de *Louis XIII* à cheval : delà elles gagnèrent la porte Saint-Antoine : elles traversèrent ce grand Fauxbourg , passèrent devant le Trône , & entrèrent dans les allées de *Vincennes* , où la *Comtesse* jugea à propos de mettre pied à terre. Le temps & le lieu étoient propres pour cela. C'étoit un de ces jours où il ne fait ni pluie ni soleil : on respiroit un air embaumé dans cet endroit ; nos Dames se choisirent

des sieges de gazon ; & dès qu'elles se furent placées , la *Comtesse* dit à son amie qu'elle la prioit d'achever son histoire , puisqu'elles étoient à la veille de se séparer. Je le veux bien , dit *My-lady* ; où est-ce que j'en étois ? Vous en étiez , répondit la *Comtesse* , aux fréquentes visites du *Chevalier* & au plaisir qu'elles vous faisoient. Hélas ! qu'il dura peu ce plaisir , s'écria *My-lady* ; à peine avois-je commencé à le goûter , que je le vis troublé de la maniere du monde la plus cruelle ; car les ennemis qui m'avoient joué le tour , enragés d'avoir manqué leur coup , & jaloux de notre bonne intelligence , firent écrire au pere du *Chevalier* que son fils avoit un commerce avec moi , dont il auroit un jour du chagrin ; que je le ménageois pour le marier avec ma fille , lorsqu'elle seroit en âge ; que j'étois une femme d'esprit , & que s'il ne mettoit ordre à cela de bonne heure , il n'y seroit peut-être plus à temps. On lui donnoit ensuite une nouvelle explication de ces malheureuses lettres , dans les-

40 LETTRES HISTORIQUES

quelles on cherchoit toujours matiere à me nuire, & on lui faisoit voir si clairement dans ces lettres, que je voulois engager ce jeune homme à devenir mon gendre, que le pere en prit l'alarme. S'il avoit vu les choses par ses yeux, il auroit aisément compris que nous rail lions l'un & l'autre. Mais le bon homme ne vouloit point entendre de raillerie là dessus, persuadé que ma fille n'étoit pas assez riche pour son fils; il lui écrivit pour lui ordonner de rompre tout commerce avec moi. Il y avoit quelque temps que j'étois de retour à *S. Germain*, & que le *Chevalier*, qui m'y avoit suivie, m'avoit entièrement persuadé par ses soins l'attachement qu'il avoit pour moi. J'avois enfin cessé de combattre le penchant que je sentoís pour lui, & nous vivions dans cet heureux état qui auroit pu faire envie aux Dieux, quand les terribles lettres dont je viens de parler arriverent: ce fut un Jeudi, dont je me souviendrai toute ma vie, où après avoir passé l'après-midi ensemble, & nous être jurés en cent façons

différentes une tendresse éternelle, le *Chevalier* me quitta sur les sept heures du soir, & me dit en me quittant qu'il me rejoindroit dans un demi-quart d'heure. Je le crus, parce qu'il n'avoit pas accoutumé de faire de plus longue absence : je l'attendis quelque temps sans m'inquiéter ; après cela je fus à ma fenêtre. Mais mes yeux & mon cœur eurent beau aller au-devant de lui, ils ne le rencontrèrent point : Toute la soirée se passa à l'attendre, & la journée du lendemain. Enfin lassée d'une attente inutile, je fus le Samedi au matin chez lui pour savoir ce que c'étoit : je pris mon temps qu'il n'y avoit encore personne de levé à la Cour, & comme nous sommes logés l'un & l'autre dans le Château, & que je n'avois pas grand chemin à faire, j'arrivai bientôt à la porte de sa chambre. Je le fis éveiller ; & après lui avoir demandé raison de son procédé, comme il ne m'en rendoit point de bonnes là-dessus, je lui fis les reproches du monde les plus touchants. Falloit-il, lui dis-je, chercher avec tant

42 LETTRES HISTORIQUES

d'empressement à me persuader des sentimens que vous n'aviez pas ? On falloit-il les perdre dès que vous avez connu que j'y étois sensible ? N'êtes-vous pas le plus fourbe ou le plus volage de tous les hommes ? Non , Madame , me répondit-il d'un air affligé , je ne suis ni l'un ni l'autre , & si j'ai passé deux jours sans vous voir , je l'ai fait pour éviter de m'en éloigner tout-à-fait ; car on m'ordonne de partir d'ici : & les personnes qui sont chargées de faire exécuter cet ordre , m'ont dit que je pourrois en adoucir la rigueur en cessant de vous voir , puisque mon pere ne veut me tirer d'ici que pour m'arracher à une inclination dont mes ennemis & les vôtres lui font craindre les suites. Voilà , me dit-il , en me montrant les lettres dont je viens de parler , ce qu'il m'écrit ; & voilà ce que j'y répons.

Je ne sais , Monsieur , quelle idée on vous a pu donner de Mylady..... Je n'ai jamais trouvé en elle que beaucoup d'es-

prit, des manieres polies & très-propres à former un jeune homme : j'avois regardé comme un bonheur qu'elle voulût bien me recevoir chez elle, & je croyois que vous deviez lui en savoir bon gré ; cependant, quelque agréable & avantageux que puisse être son commerce, je le romps dès-à-jourd'hui, puisque vous me l'ordonnez, & j'obéis sans raisonner. Je partirai d'ici au premier jour, & vous trouverez toujours en moi toute la soumission que mon devoir & mon respect exigent.

Voilà, dis-je, en lui rendant la lettre, des sentimens que je ne saurois blâmer : je ne me rendrai jamais indigne des témoignages que vous rendez de moi, en vous détournant de votre devoir ; mais si j'avois toujours écouté le mien, je me serois épargné bien des chagrins, & vous ne deviez pas le combattre avec tant de force, pour me livrer si-tôt à mon repentir. Je ne pus retenir mes larmes dans cet endroit ; & quelque soin que je prisse de les cacher, le Chevalier s'en aperçut ; il en parut

touché , & m'assura que ce n'étoit-là qu'un orage qui passeroit bientôt : qu'en se privant pour quelque temps de me voir , il se dispenserait de partir , & que son pere ne l'en presseroit plus dès qu'il seroit content de son obéissance ; qu'ainsi il falloit , comme l'on dit , reculer pour mieux sauter ; & comme il étoit fort observé , faire en sorte que tout le monde pût en rendre témoignage à son pere. Vous raisonnez le mieux du monde , lui dis-je ; mais enfin vous raisonnez , & je vois bien que nous avons changé de rôle. Je le quittai là-dessus , & retournai chez moi accablée d'une douleur si vive , qu'elle me fit prendre les résolutions les plus violentes. Je voulus me percer le cœur avec un couteau ; mais on me l'arracha des mains : je voulus cent fois me précipiter , & si mes gens ne m'avoient pas gardée à vue , j'aurois tout d'un coup terminé mes malheurs ; car je n'écoutois au monde que mon désespoir. Quand je songeois à la foiblesse que j'avois eue d'aimer , & d'aimer un jeune homme ;

de m'être détachée de tout , pour m'attacher uniquement à lui ; que je lui avois sacrifié tous mes chagrins & toute la répugnance que j'avois à les mériter , je ne pouvois penser à le perdre sans perdre la vie ou le peu de raison qui me restoit. Enfin ne sachant que devenir , je souhaitai de revoir encore une fois celui qui faisoit toute ma peine. Je lui écrivis pour cela un billet fort touchant , où le cœur avoit plus de part que l'esprit , & j'en chargeai un Officier de mes amis , qui me l'amena quelque temps après , & se retira par discrétion. Dès que je fus seule avec le *Chevalier* , je versai un torrent de larmes : il n'étoit plus temps de cacher ma foiblesse ni de contraindre ma douleur. Quoi , dis-je , je ne vous verrai plus ! Et vous voilà livré à des gens qui sont gagés par votre pere pour me détruire dans votre esprit , pendant que je me livre ici à mon désespoir ! Qui me défendra dans votre cœur , lorsque tout vous parlera contre moi ; que je ne vous parlerai plus , que votre vue me sera interdite , & qu'on

quelque temps : au nom de Dieu , Madame , ne souffrez que ce que vous êtes obligée de souffrir , & n'allez pas chercher dans l'avenir de quoi augmenter vos maux : croyez que si vous n'êtes pas présente à ma vue , vous le ferez toujours à ma pensée , & que les objets les plus charmants ne sauroient m'en causer la moindre distraction. Et vous , lui dis-je , souvenez-vous qu'on n'a jamais aimé autant que je vous aime , & que ma tendresse n'aura point d'autres bornes que celles de ma vie : je ne vous en dirois pas tant à l'heure qu'il est , si je croyois avoir encore le temps de vous le dire : mais je crains fort que ce ne soit ici notre dernière entrevue : je tremble même qu'elle ne vous fasse des affaires , & que les espions qu'on a mis à vos trousses , ne la découvrent. Ne craignez rien , me dit-il , cette visite ne sauroit me faire aucun mal : je l'ai concertée avec ceux qui prennent soin de ma conduite , & je leur ai fait entendre qu'un honnête homme ne pouvoit pas rompre avec une femme de condition ,

48 LETTRES HISTORIQUES

de laquelle il n'a que lieu de se louer , sans lui en dire quelque raison , & ils sont convenus que je viendrois vous montrer les ordres de mon pere , & vous prier de ne pas condamner mon obéissance ; ainsi ils prennent ceci pour une visite d'honnêteté & de bienféance : mais elle pourroit leur devenir suspecte si elle étoit plus longue. Au reste , je me pendrois si je croyois vous voir pour la dernière fois ; laissez-moi faire , je tromperai la vigilance des surveillants ; & dès qu'ils ne se défieront plus de moi , je saurai bien trouver le moyen de venir *incognito* vous assurer de ma tendresse. Adieu , je m'en vais charmé des marques que vous me donnez de la vôtre : & comme je les dois à ce nouveau malheur , je ne puis m'empêcher de convenir du proverbe , qu'à *quelque chose malheur est bon*. Celui-ci finira plutôt que vous ne pensez , pourvu que nous sachions nous ménager. Ah ! dis-je , Monsieur , notre bonheur a bien moins duré , puisqu'un même Printems le voit naître & mourir , & que je vous
perds

erds dès que je commence à me persuader que je vous ai gagné, & que je sens qu'il n'est plus en mon pouvoir de cesser d'être à vous. Eh bien ! Madame, dit-il, aimons-nous toujours : on ne peut pas contraindre nos cœurs, & le mien sera toujours à vous : comptez là-dessus, & n'écoutez rien de tout ce qu'on pourroit vous dire pour vous persuader le contraire : je serai obligé de protester que je n'ai jamais eu avec vous que des liaisons de civilité, & que je les romps sans peine. Avec cette feinte je pourrai éviter de partir d'ici, & j'aurai la consolation de respirer un même air avec vous ; nous pourrons même nous écrire, pourvu que nous trouvions des messagers assez fideles pour ne pas découvrir notre intelligence ; & je crois que celui dont vous venez de vous servir, nous doit être le moins suspect : adieu encore un coup, aimez-moi, & ne craignez rien. Il me quitta là-dessus, & mes chagrins ; que sa présence avoit un peu calmés, revinrent en foule. Je ne savois que deve-

nir ; je ne pouvois durer nulle part ; je fus me promener ; mais je quittai bien vite la promenade : la nuit même ne me donna aucun repos ; je la passai à la fenêtre , & le sommeil ne fut plus d'usage pour moi : je rompis aussi tout commerce avec le boire & le manger ; enfin j'étois comme forcenée : j'écrivis au *Chevalier* l'état où j'étois , & je lui marquai que si l'orage duroit encore long-temps , je ne pourrois pas y résister : je le priai de chercher les moyens de me voir , & de passer du moins sous mes fenêtres , à telle heure de la nuit qu'il lui plairoit , qu'il m'y trouveroit toujours , & que nous pourrions nous parler sans être entendus , pendant que tout le monde seroit endormi ; que je n'attendois de consolation que de lui , mes maux étant de nature à ne pouvoir pas m'en plaindre à d'autres , ni espérer d'en être plainte ; que s'il m'abandonnoit plus long-temps à mon désespoir , je pourrois bien me servir des moyens qu'il m'offroit pour finir mes peines. Il me répondit qu'il souffroit au-

tant que moi ; mais qu'il falloit céder au temps , & laisser passer cette malheureuse constellation ; que dès qu'une certaine Dame qui avoit inspection sur lui , feroit allée à la Campagne , il viendrait me voir. Je ne pouvois pas m'empêcher de goûter ces raisons ; elles étoient les meilleures du monde ; mais je ne pouvois pas comprendre qu'on pût aimer & raisonner en même-temps ; ainsi je croyois que le *Chevalier* ne se faisoit peut-être pas autant de violence qu'il vouloit me le persuader. Je savois qu'il étoit tous les jours en parties de plaisir ; quand on le railloit sur mon chapitre , il répondoit qu'il n'avoit jamais eu d'attachement pour moi , & que le sacrifice qu'on exigeoit de lui là-dessus , ne lui coûtoit pas beaucoup. Quoiqu'il m'eût préparée à tout cela , je ne laissois pas de m'en alarmer & de craindre qu'il ne jouât un personnage plus naturel que je ne l'aurois voulu ; je fis même là-dessus quelques mauvais Vers sur le ton de l'élégie. Voyons , dit la *Comtesse* , sachons un peu ces Vers.

Ah ! Madame , répondit *Mylady* , je ne les crois pas dignes d'être écoutés par vous , puisque j'étois moins inspirée par les Muses , que par les Furies , lorsque je les fis : les voici pourtant ; car j'ai de la mémoire de reste sur tout ce qui regarde cette malheureuse intrigue. Dans ce temps heureux dont je vous ai parlé tantôt , où nous nous voyions sans contrainte , où contens l'un de l'autre nous nous parlions cœur à cœur , je n'étois pourtant pas sans alarmes , & les approches de l'été me faisoient craindre l'éloignement du *Chevalier* : cela me jettoit de temps en temps dans des mélancolies terribles. D'abord qu'il m'y vit plongée , il m'en demanda la raison , & voulut m'en tirer en me disant que sa tendresse devoit me faire plaisir ; que si la mienne étoit bien forte , elle m'empêcheroit de sentir autre chose , & me feroit oublier tous mes chagrins. Je ne lui répondis rien ; mais j'écrivis sur ses tablettes : *ce qui fait mon plaisir fait ma peine*. Voilà , lui dis-je , quelle est ma devise , & voilà aussi , Madame , le

Sujet des Vers que vous allez entendre.

Je vous l'avois bien dit, oui, la chose est certaine,
Ce qui fit mon plaisir, fait ma plus grande peine.
Vous m'aimiez autrefois, je vous aime aujourd'hui,
Et vous m'abandonnez au plus mortel ennui.
Vous me quittez, ingrat ! dans le temps que mon
ame

Sent pour vous les transports de la plus douce flâme.
Quand l'esprit accablé, les yeux noyés de pleurs,
Je vous fais voir l'excès de mes vives douleurs,
Croyez-vous qu'à vous voir, sans cesse accoutumée,
Je puisse, loin de vous, traîner ma destinée ?
Et cet ordre absolu de vos cruels parents
Doit-il de votre cœur régler les mouvements ?
Hélas ! si vous m'aimiez, malgré leur vigilance,
Nos cœurs, toujours unis, feroient d'intelligence ;
Et, malgré la rigueur d'un sévère devoir,
Il est mille moyens qu'on trouve pour se voir.
Vous n'en cherchez aucun : lassé de ma tendresse,
Vous me livrez, cruel, à toute ma tristesse ;
Et trop sûr que sans vous il n'est plus de plaisirs,
Vous ne voulez pas même écouter mes soupirs.
Peut-être que soumis auprès de quelque belle,
Vous lui contez l'ardeur de mon amour fidele,
Et que, foulant aux pieds la foi de vos serments,
Vous cherchez à former d'autres engagements.
N'importe, devenez ou perfide ou volage,
Je ne songerai point à venger cet outrage ;
tournant contre moi tous mes ressentiments,
Je saurai par ma mort terminer mes tourments.

Ces Vers ne sont pas si mauvais, dit

la *Comtesse* ; & s'ils étoient faits pour un époux , ou si vous n'en aviez point , je les trouverois très jolis. Mais , ma chere , le sujet en gêne bien le mérite. Ah ! Madame , répondit *Mylady* , si vous voulez que j'acheve le récit de cette malheureuse histoire , je ne vous demande que de l'attention ; vos réflexions me tuent & ne peuvent pas empêcher que ce qui est fait ne soit fait. Non , dit la *Comtesse* , mais elles pourroient peut-être prévenir ce qui est à faire ; mais n'importe , continuez , je ne vous interromps plus : quel fut le succès de vos Vers ? Mes vers & ma Prose , répondit *Mylady* , me valurent des réponses fort tendres , des offres de tout quitter pour moi , & de me suivre par-tout où je voudrois aller. Je n'avois garde de consentir à de pareilles propositions ; j'aimois encore trop ma gloire & celle du *Chevalier* , pour vouloir faire des démarches qui eussent pu la ternir ; & je pourrois vous faire voir des lettres où il me reproche mon peu de résolution , m'accusant de n'avoir que des paroles

Pour lui marquer ma tendresse, pendant qu'il est prêt de tout entreprendre pour me donner des preuves convaincantes de la sienne. Cependant dix-sept jours se passerent sans que je le visse ni de près ni de loin. Mais enfin il me marqua, que n'y ayant aucune apparence qu'il pût venir chez moi, il me prioit de venir sur le soir à l'entrée de la forêt, & de m'y trouver seule, parce, me disoit-il, que tout le monde lui étoit suspect. Je n'avois garde de manquer à ce rendez-vous, quoiqu'il y eût quelque chose qui choquât la bienséance dans l'heure & le lieu; mais quand on aime on ne raisonne pas: d'ailleurs je comptois que cette démarche ne seroit sue de personne, & que je n'avois rien à craindre avec le *Chevalier*, qui savoit là-dessus à quoi il devoit s'en tenir avec moi: je me débarrassai donc de mes gens, & de quantité de fâcheux qui ne manqueraient pas de venir ce jour: je feignis un grand mal de tête pour m'en défaire, & m'enfermai sur ce prétexte dans ma chambre; je donnai ordre qu'on n'y lais-

fât entrer personne pour quelque raison que ce pût être jusqu'au lendemain matin ; & toutes ces mesures étant prises , je pris mon temps pour sortir sans qu'on s'en apperçût. Je passai par un petit escalier qui conduit au jardin du Château ; delà je passai dans le parc , & j'allai gagner le poste qu'on m'avoit marqué à l'entrée de la forêt : je me campai sous un arbre fort épais , qui étoit au bout d'un petit canal , & j'y attendis patiemment qu'on me vînt relever de sentinelle. J'eus effectivement besoin de patience ; car le *Chevalier* n'avoit pas eu tant de facilité à se défaire de ses surveillants que j'en avois trouvé à me débarrasser de mes fâcheux : on l'avoit engagé à des parties de jeu & de promenades , & on les avoit poussées si loin , que l'heure qu'il m'avoit donnée étant plus que passée , il ne comptait plus de me trouver au rendez-vous. De mon côté je ne comptois plus aussi qu'il y vînt , & je ne savois plus qu'en penser : mon cœur me fournissoit mille raisons pour l'excuser , & l'envie que j'a-

vois de le trouver innocent , me faisoit deviner une partie de la vérité : cependant j'étois dans de grandes inquiétudes : il y avoit du risque à rester dans ce lieu pendant les horreurs de la nuit ; il y en avoit aussi à retourner à une heure aussi indue au Château : ainsi après avoir bien pesé tous les inconvénients , je me déterminai à ne point chercher le péril , mais à l'attendre de pied ferme ; d'autant mieux que je ne pouvois m'empêcher d'espérer encore , quoique contre toute apparence. Une autre femme seroit sans doute morte de frayeur dans ce lieu sauvage : les hurlements des chiens , les croassements des grenouilles , & le chant lugubre des oiseaux nocturnes , sembloient me présager quelque mauvaise aventure : je me préparois avec courage à celles qui n'auroient pu attaquer que ma vie , & j'étois résolue , pour me garantir des autres , à me jeter dans le canal , dès que je me verrois hors d'état de résister à la force ; c'est pourquoi je me cachai de mon mieux derrière l'arbre , & je me couchai à plat

sur le bord du canal , ayant toujours l'oreille alerte pour éviter la surprise : je dis l'oreille ; car mes yeux ne me servoient pas de beaucoup dans une nuit aussi obscure. Dès que j'entendois du bruit , je me cachois encore plus fort : il passoit à tout moment des gens , tantôt des Soldats aux gardes qui cherchoient à voler les passants ; tantôt des Chasseurs qui revenoient de la forêt. Et ce qui me fit grande peur , ce fut un chien , qui m'ayant découverte dans mon gîte , ne vouloit plus partir delà , & aboyoit d'une si terrible force , que son maître s'approcha pour savoir ce que c'étoit : il tâtonna autour de l'arbre ; mais il ne put me démêler d'avec quantité de branches , qui étoient par terre , parmi lesquelles je m'étois fourrée : ainsi il passa son chemin. Quelque temps après j'entendis le bruit d'un carrosse ; je m'aperçus , à la clarté d'un flambeau , que c'étoit celui d'une Dame de ma connoissance qui revenoit de *Poissi*. Ce carrosse passa tout auprès de l'arbre derrière lequel j'étois retranchée , & la personne

qui étoit tournée de ce côté-là, s'écria tout d'un coup : mon Dieu ! je crois qu'on a assassiné là une personne, car je vois quelque chose d'étendu par terre qui a tout l'air d'un corps mort. On cria là-dessus au Cocher d'arrêter ; mais il ne fut pas de cet avis, & me sauva par-là de ce danger. J'en étois à peine échappée, que je pensai tomber dans un autre : j'entendis marcher auprès de moi ; je m'imaginai d'abord que ce pouvoit être le *Chevalier* : mais comme ce pouvoit aussi n'être pas lui, & qu'il y alloit de trop pour moi si j'avois pris le change, je ne jugeai pas à propos d'en courir le risque, & je me reconnai encore plus fort derrière l'arbre qui me servoit de rempart. Cependant la personne qui me mettoit en peine, après avoir tâtonné quelque temps autour, continua son chemin, & revint ensuite sur ses pas. Ce fut alors que je crus connoître la démarche de mon *Chevalier*. Je ne doutai point qu'il ne me cherchât dans ce lieu ; & ne pouvant me résoudre à le voir partir mécontent, & à perdre

moi-même le mérite d'une si longue attente, je courus après de toute ma force. Mais je fus bien surprise de voir briller la lame d'une épée, & d'entendre jurer après moi celui que je cherchois avec tant d'empressement. Comme il juroit en François, & que sa colere changeoit le ton de sa voix, je crus m'être méprise, & je me résolus à me laisser tuer plutôt que de faire connoître ce que je cherchois; ainsi je m'arrêtai sans dire un mot. Le *Chevalier*, qui m'avoit déjà poussé quelques bottes sans m'avoir pu atteindre, surpris de ce que je me livrois ainsi à ses coups sans songer à me mettre en défense, ne savoit quel parti prendre: il ne lui vint jamais en pensée que ce fût moi, après la recherche qu'il venoit de faire quelques moments auparavant; & comptant bien que je ne l'aurois pas attendu si longtemps, il ne vouloit pas approcher de moi, de peur de donner dans quelque piège; & ne doutant plus que ce ne fût quelqu'un qui le vouloit assassiner, il revint à moi l'épée à la main, & me

cria :

cria : parles , traître , ou je te tue ! Ce fut alors que je le reconnus. Frappes , lui répondis-je , & vantes-toi après cela d'avoir pu me tuer , mais non pas me faire peur. Ah ! ma chere *Lady* , s'écria-t-il , c'est vous ! Oui , c'est moi , lui dis-je , qui ne m'attendois assurément pas à un pareil accueil pour prix de vous avoir attendu jusqu'à l'heure qu'il est , & de m'être exposée pour cela à des dangers de toutes les espèces : je n'aurois pas cru franchement qu'il y en eût eu encore à courir avec vous. Hélas ! Madame , répondit-il , que vos reproches sont cruels , & qu'ils sont injustes ! Me croyez-vous capable d'avoir voulu attaquer une vie qui fait tout le bonheur de la mienne ? Mais voyons , ne serai-je pas assez malheureux pour vous avoir blessée ? Souffrez , si cela est , que j'y remédie , & que je m'en punisse à vos yeux. Non , lui dis-je , je n'ai point de mal : je ne vous demande ni secours ni vengeance , & c'est seulement mon esprit qu'il faut guérir. Je vous avoue qu'ayant eu le loisir de faire des réflexions dans

l'endroit où je vous ai attendu , le peu d'empressement que vous avez eu à vous y rendre , & la maniere scabreuse dont vous m'avez abordée , m'ont donné d'étranges soupçons : j'ai cru que lassé d'une tendresse qui ne vous apportoit ni utilité ni agrément , & que vous comptiez bien devoir durer autant que ma vie , vous aviez voulu en terminer le cours ; & que dans cette vue vous m'aviez exposée à mourir de peur ou d'ennui dans ce lieu , ou à y être assassinée ; & qu'enfin , chagrin de me voir échappée à tous ces dangers , vous vouliez me tuer de votre propre main. Il n'a pas tenu à moi que vos desseins n'aient réussi , comme vous voyez. Et quel est le vôtre , ma chere *Lady* , interrompit le *Chevalier* ? Ne venez-vous pas de me donner vos sentimens ? Et n'est-ce point vous qui voulez me faire mourir par vos injurieux soupçons ? Hélas ! je ne puis revenir de ma frayeur , & je frémis quand je pense qu'il n'a tenu à rien que je n'aie ôté la vie à ce que j'ai de plus cher au monde. Croyez-vous que je ne

sois pas assez agité, sans qu'il soit besoin de m'affliger encore ? Il paroïssoit si touché, qu'il me fit pitié. Non, lui dis-je, mon cher *Chevalier*, je ne crois rien de ce que je viens de dire : c'étoit une querelle d'Allemand que je vous faisois, pour me venger de ce que j'ai craint & souffert en vous attendant : mais j'en suis plus que dédommagée par le plaisir de vous revoir après dix-sept jours, & de vous trouver encore tendre & sincere : rassurez-vous, je n'ai point de mal ; & quand vous m'auriez tuée, vous ne m'en auriez pas fait un fort grand, puisque sans vous la vie m'est à charge, & que j'aurois été charmée, ne pouvant pas la passer avec vous, de la perdre de votre main, sans que je pusse en accuser votre cœur. Ah ! Madame, interrompit le *Chevalier*, ma main ne s'en seroit pas tenue-là, & j'aurois bientôt couru après vous à l'autre monde ; il me dit encore cent choses les plus tendres du monde là-dessus, & me conta comme il lui avoit été impossible de s'échapper de ceux qui l'observoient ;

64 LETTRES HISTORIQUES

le peu d'espérance qu'il avoit eue de me trouver encore là ; & enfin , après m'y avoir cherchée inutilement , la pensée qu'il avoit eue que j'étois un voleur de bois. Je ne pus m'empêcher de rire de la peur que je lui avois faite ; il ne pouvoit assez admirer mon courage. Cependant , comme le terrain n'étoit pas fort propre à une plus longue conversation , & qu'il étoit trop tard pour retourner au Château , il me proposa d'aller dans une méchante chaumière , qui n'étoit qu'à quelques pas , & qui étoit occupée par des gens qui n'avoient garde de nous connoître. Nous leur fîmes croire que nous étions des voyageurs que la nuit avoit surpris en chemin. Ils ne nous en demanderent pas davantage , quoique nous n'eussions pas trop l'air de gens qui vont à pied ; & moyennant quelque petite gratification, ils nous donnerent de la chandelle & des sieges. Nous continuâmes notre conversation : mais comme nous étions sur la fin du Printemps , où les nuits ne sont pas longues , les approches de l'au-

rore nous obligerent bientôt à nous sé-
 parer. Ce ne fut qu'après nous être jurés
 une amitié éternelle, & après avoir pris
 des mesures pour nous en renouveler
 de temps en temps les assurances. Le
Chevalier me dit qu'il n'iroit point en
 campagne, parce que son Régiment
 avoit beaucoup souffert la précédente,
 & qu'on lui vouloit donner le temps de
 se rétablir, en lui faisant passer l'Été
 dans le Pays. Je fus très aise de le voir
 éloigné des occasions périlleuses, &
 très-aise aussi de ne pouvoir pas me re-
 procher que ce fût à ma considération
 qu'il s'éloignât de celles d'acquérir de
 la gloire : ainsi le plaisir que je me fai-
 sois de le voir, étoit un plaisir pur, puis-
 qu'il ne m'en coûtoit aucuns scrupules
 que ceux que je me faisois de ma foi-
 blesse : mais j'étois si fort occupée de
 ma passion, que je ne me donnois pas
 le temps de la condamner. Enfin nous
 nous quittâmes de peur que le jour ne
 nous surprît ensemble. Je regagnai le
 parc & le jardin, sans rencontrer per-
 sonne, & je remontai dans ma chambre

66 LETTRES HISTORIQUES

par le même endroit d'où j'en étois descendue la veille ; si bien que cette partie n'a jamais été sue de personne. Vous êtes bienheureuse , interrompit la *Comtesse* ; car le Public ne vous rendroit pas la justice que je vous rends là-dessus , & n'en jugeroit assurément pas si favorablement : je vous assure que j'ai tremblé pour vous pendant le récit que vous venez de me faire , & que je ne suis pas surprise si tant d'Auteurs anciens & modernes nous ont parlé de l'amour comme d'un ennemi contre lequel il faut toujours être en garde , puisqu'il est capable de renverser la raison , & de faire faire tant de folies aux personnes les plus sages. Mais allons , continuez , dit-elle , en voyant que *Mylady* paroïssoit confuse , n'ayez point de honte , parlez-moi comme à votre Confesseur , je vous promets autant d'indulgence. Eh bien ! répondit *Mylady* , il faut vous satisfaire ; puisque vous tenez la place de mon Confesseur , je regarde l'ordre que vous me donnez d'achever le récit de mes foiblesses , comme une pénitence que

vous m'imposez. Je rentrai donc dans ma chambre, où après m'être mise sans bruit dans mon lit, j'appellai mes gens, qui n'étoient pas encore éveillés; je me fis apporter du thé, après quoi je jugeai à propos de continuer ma migraine, pour avoir le temps de me reposer, & sur ce prétexte je fis encore refermer ma chambre, où je restai une partie de la journée. Je n'en donnai guere au sommeil, & tout se passa en réflexions : tantôt je craignois que l'équipée que je venois de faire ne fût sue, & je me repentois de l'avoir faite; un moment après j'étois fâchée de n'être pas à recommencer; & toujours l'absence du *Chevalier* étoit le plus grand de mes maux. Je fus quelque temps sans avoir de ses nouvelles : mais enfin je le vis, & après quelques entrevues, comme celle dont je viens de parler, il convint qu'il valoit encore mieux nous voir chez moi, à condition de n'y recevoir personne, & de ne s'en fier qu'à mon domestique, dont je pris soin de m'assurer. Il prenoit son temps pour entrer

fans qu'on s'en apperçût, & il sortoit avec les mêmes précautions. Dès qu'il étoit au logis, la porte en étoit fermée à toute forte de personnes. On disoit tantôt que je m'étois allée promener dans la forêt, tantôt que j'étois malade, & presque toujours que j'étois dans quelque Couvent : si bien que le peu d'amis que ma mauvaise fortune m'avoit laissés, lassés de me venir chercher inutilement, se rebutèrent. Enfin le *Chevalier* paroissoit très-reconnoissant de ce sacrifice, qui ne me coûtoit pourtant pas beaucoup, puisqu'il n'y avoit que lui qui me tint au cœur. Il me souvient qu'un jour qu'il entendit que mes gens renvoyoient la femme d'un Colonel & deux jeunes Seigneurs très-jolis qui venoient pour passer l'après-midi avec moi, il me dit : en vérité, ma chère, vous êtes bien bonne de vous enterrer toute vivante pour moi, & je me fais un scrupule d'être cause que vous renoncez à toute sorte de plaisirs. Ah ! lui dis-je sans hésiter, je n'en puis trouver qu'avec vous, & vous êtes tout le

monde pour moi. Il me remercia dans les termes du monde les plus touchants, & me témoigna que ses sentiments étoient très-conformes aux miens. Ainsi contents l'un de l'autre, & comptant tout le reste pour rien, nous mettions tout notre bonheur à nous voir, & tous nos soins à cacher notre commerce. Pour cela, le *Chevalier* alloit régulièrement faire sa cour au lever & au dîner du Roi; après quoi, comme on ne l'observoit plus si fort, il lui étoit aisé de disparaître, sans qu'on se défiât qu'il vînt chez moi. Les uns croyoient qu'il alloit tous les jours à *Paris*, & qu'il y avoit même des intrigues: les autres le croyoient occupé à étudier les Mathématiques; & c'étoit ce qu'il tâchoit de persuader à ceux que son pere avoit prié de veiller sur sa conduite. Enfin personne ne se doutoit de la vérité. Cependant nous passions tranquillement nos après-midi, tantôt à lire des ouvrages d'esprit, ou à raisonner sur ce que nous avions lu. Comme le *Chevalier* étoit persuadé que le commerce des femmes

sert beaucoup à former un jeune homme, & qu'il étoit fort prévenu en ma faveur, il croyoit trouver en moi l'agréable & l'utile, & il me prioit toujours de vouloir bien travailler à lui polir l'esprit. Oh ! pour cela, interrompit la *Comtesse*, il ne pouvoit pas mieux tomber, & pour peu de disposition qu'il y ait eu, je ne doute point que vous n'en ayez déjà fait un fort joli homme : vous savez parfaitement bien la Langue Françoisé, la belle maniere de s'énoncer, & tout ce qu'on appelle termes de cabale, que les Maîtres ne sauroient montrer & qu'on apprend par l'usage du beau monde. Je ne conviens pas ; Madame, répondit *Mylady*, de tout ce que vous venez de dire à mon avantage : mais comme il ne manquoit au *Chevalier* qu'un peu d'usage du monde, & du monde François, & que je suis peut-être un peu plus francisée que bien des femmes de notre Pays, puisque j'ai été élevée en *France*, j'ose me flatter qu'il n'a rien perdu avec moi de ce côté. Toute son ambition étoit de pouvoir

bien écrire ; il y avoit même de la disposition ; il avoit de jolies pensées dans ses lettres ; & corrigeant quelques phrases, & supprimant quelques répétitions, on pouvoit les rendre très-bonnes ; car il ne péchoit pas par l'esprit, mais par le peu d'usage qu'il avoit de la Langue Françoisé : ce qui l'empêchoit de se servir quelquefois de bonnes expressions, & de les placer à propos. Il étoit fort aisé de corriger cela, & pour y parvenir sans faire la pédante, je l'engageois à m'écrire tous les jours ; car il n'y a rien, selon moi, qui donne tant de facilité que l'usage. Je lui répondois sur le champ, & je lui faisois remarquer les endroits où il auroit pu donner un autre tour à ses pensées. Je voudrois bien, dit la *Comtesse*, voir quelques-unes de ces lettres que vous vous écriviez : je pourrai un autre jour vous en montrer du *Chevalier*, répondit *My-lady* ; mais pour des miennes, je n'en garde jamais de copies. Il me souvient pourtant d'un billet que je lui écrivis dans le commencement de notre intel-

ligence ; car il me l'a redit tant & tant de fois , qu'il ne m'a pas été possible de l'oublier. Je crois vous avoir déjà dit , Madame , que le *Chevalier* me fit voir , quelque temps après tous nos troubles , le brouillon de cette fatale lettre qui les avoit causés , & qu'il m'avoit écrit à *Fontainebleau* : comme elle n'étoit jamais venue jusques à moi , je n'avois eu garde d'y répondre ; & le *Chevalier* qui ne vouloit rien perdre , voulut absolument que je le fisse , & m'apporta son brouillon à ces conditions. J'y répondis donc en sa présence , à-peu-près en ces termes.

Votre lettre , Monsieur , est la plus jolie du monde , & m'auroit fait un vrai plaisir si je l'avois reçue dans son temps. Les sentiments que vous m'y témoignez me seroient très-agréables si je pouvois compter qu'ils fussent sinceres ; mais outre que je ne trouve pas chez moi de quoi les inspirer , il me semble que vous les exprimez trop bien. Il en est qu'on peut mieux sentir que définir ; & voilà le cas où je me trouve.

trouve. Ne vous attendez donc pas à trouver de l'esprit dans ce billet , c'est mon cœur qui le dicte , & mon cœur n'a que de la tendresse.

Voilà un fort joli billet , dit la Comtesse : le style en est tendre & aisé , & je ne suis pas surprise que le Chevalier en ait été si content : mais voyons la suite. Eh bien ! Madame , continua Mylady , cette vie douce & unie dura quelque temps : nous allions même de temps en temps *incognito* à Paris , lorsque les Comédiens jouoient quelques pieces qui étoient de notre goût ; & il me souvient , à propos de cela , d'un billet que j'écrivois sur ce sujet au Chevalier , un jour que nous avions fait partie d'aller voir Sertorius ; & comme le Chevalier avoit manqué de me voir la veille , je commençai ce billet par un petit reproche. Voici à-peu-près en quels termes il étoit conçu.

Vous teniez si mal vos rendez-vous , Monsieur , que de peur de vous voir manquer à celui que Sertorius vous a donné ,
Tome. III. G

je crois être obligée de vous avertir , que c'est pour tantôt que cet illustre Romain vous a fait demander audience. Il veut vous conter son histoire , & je ne doute point que vous ne l'écoutiez avec plaisir , puisque c'est le grand Corneille qui doit lui servir de truchement. Il vous parlera de guerre & d'amour , qui sont les passions les plus naturelles aux Héros : & de peur que vous ne fussiez trop attendri par les malheurs & la triste fin de celui-ci , on a eu soin , pour essuyer vos larmes , de vous prier ensuite aux nœces de Madame Loricar ; & je suis sûre que le charivari qu'on y doit faire , ne manquera pas de vous réjouir. Je vous attends chez moi avec du thé , pour vous conduire dans le lieu où se doit passer la scene ; & je me fais un vrai plaisir de pouvoir vous en procurer ; soyez-en , s'il vous plaît , bien persuadé , & que je ne puis jamais en goûter , à moins que je ne les partage avec vous.

A ce que je vois , interrompit la Comtesse , c'étoit vous qui donniez la Comédie ce jour au Chevalier , & le charivari

étoit la petite piece. Mais comment faisiez-vous pour éviter d'être vus ensemble dans un lieu si public ? C'est-là ce qui m'embarasse un peu ; du reste je trouve votre billet fort ingénieux, & je m'imagiue que le *Chevalier* ne se fit pas long-temps attendre. Il courut dans le moment chez moi, continua *My lady*. Mais pour répondre à vos objections, je vous dirai, premièrement, que je donnois la Comédie au *Chevalier*, sans qu'il m'en coutât rien & sans risque : car la *Chammélé*, qui m'avoit quelque obligation, me faisoit garder une loge toutes les fois que je la lui demandois, & elle avoit soin d'y faire mettre une grille ; ainsi personne ne pouvoit nous voir ; nous avions la précaution d'arriver toujours en fiacre & d'assez bonne heure, pour que personne ne fût encore à la porte ; on nous apportoit du café dans la loge : la *Chammélé* venoit y en prendre avec nous. Je n'avois rien à craindre de sa part, & cela nous amusoit jusques à ce qu'on commençât la piece. Ainsi, Madame, le péril étoit moindre que

vous ne pensez ; nous retournions ensuite à *S. Germain* en faisant nos réflexions sur ce que nous avions vu : souvent même nous nous en appliquions quelque chose ; peut-être que si on avoit écouté nos conversations , on ne les auroit pas toujours condamnées : mais enfin la fortune jalouse de notre bonne intelligence , nous suscita un nouvel orage pire que tous les autres , & qui n'est pas encore appaisé ; ce fut la paix générale qui troubla la nôtre , en ramenant à la Cour un ancien ami du *Chevalier* ; on l'appelloit *Master-Drunk*. C'étoit un grand garçon , bien fait sans être beau ; il avoit trois ou quatre ans plus que le *Chevalier* : & quoiqu'il ne fût pas de si bonne maison que lui , comme il avoit beaucoup d'esprit & qu'il avoit vu le monde , il avoit pris les manieres nobles , & le *Chevalier* avoit beaucoup d'égards pour lui : il m'en avoit souvent parlé , & j'avois connu que l'absence de cet ami lui faisoit de la peine : de sorte que je le félicitai dès que je sus qu'il devoit revenir :

je le priai de le mettre dans notre secret, & de nos petites parties. Le *Chevalier* me remercia tendrement de la bonté que j'avois pour les personnes qu'il aimoit : & après m'avoir dit qu'il y avoit peut-être de l'imprudence à lui de me présenter un homme capable de l'effacer, il me promit pourtant, comptant sur mon cœur, de l'amener chez moi dès qu'il seroit arrivé. Je lui en demandois tous les jours des nouvelles ; & enfin lorsque je sus que les Mousquetaires étoient de retour à *Paris*, je priai le *Chevalier* d'y aller chercher son ami, qui est depuis quelques années dans la seconde Compagnie. Le *Chevalier* y fut : mais au lieu de les voir arriver ensemble, comme je m'y étois attendue, je reçus le lendemain un billet du *Chevalier*, qui me marquoit qu'il n'avoit pu refuser quelques jours aux empressements d'un ami : que *Master-Drunk* étoit trop fatigué de son voyage pour pouvoir paroître encore à *S. Germain* : qu'il l'avoit prié de rester avec lui, & qu'il me croyoit trop bonne pour condamner sa

complaisance. Tout ce beau discours ne me plut point ; je n'en augurai même rien de bon : je répondis au *Chevalier* qu'il étoit le maître ; que je n'avois jamais prétendu le contraindre ; que je lui souhaitois beaucoup de plaisir à *Paris* ; & que bien loin de condamner les empressemens qu'il avoit pour son ami, j'étois résolue , pour ne le point troubler , de faire taire ceux que j'avois pour son retour, & que je lui promettois de ne lui en pas parler davantage. En effet je lui tins parole ; je ne lui écrivis plus , & trois jours après je le vis entrer seul dans ma chambre. Je lui demandai des nouvelles de son ami , & pourquoi il ne l'avoit pas amené. J'ai craint , me répondit-il , que vous ne le trouvassiez plus à votre gré que moi , & je ne fais, ajouta-t-il, si ma crainte n'est point trop bien fondée , car je vois que vous me demandez de ses nouvelles avant que je puisse vous donner des miennes, & sans me donner le temps de vous parler de tout ce que j'ai souffert pendant que j'ai été éloigné de vous. Vous faites le mau-

vais railleur, Monsieur le *Chevalier*, dis-je alors ; vous savez bien qu'il n'est personne au monde qui puisse vous faire du tort dans mon esprit ; je souhaite que cet ami, que vous faites semblant de craindre, m'en fasse aussi peu chez vous, & je ne fais si ma crainte n'est pas mieux fondée que la vôtre ; pour les maux dont vous me parlez, comme ils étoient volontaires, je ne m'aviserai pas d'y compatir : si mon absence les avoit causés, vous aviez de quoi les faire cesser en revenant auprès de moi ; & je ne crois pas que *Master-Drunk* eût usé de violence pour vous retenir. Mais à quoi bon tout ce discours ? Ne savez-vous pas que je préfère votre plaisir au mien ? Sur ce pied vous auriez fort mal fait de quitter ceux que vous trouviez à *Paris*, pour venir m'en procurer à *S. Germain*. Vous êtes bien généreuse, Madame, dit le *Chevalier*, & des sentimens si désintéressés ressembloient fort à l'indifférence. Dites plutôt, répondis-je, que vous y trouvez une délicatesse dont vous ne seriez pas capable : mais

il y a long-temps que je fais que votre cœur est différent du mien. Ah ! Madame , dit alors le *Chevalier*, plutôt au Ciel que tout le monde connût votre cœur comme je le connois , & lui rendît la même justice ! Eh ! pourquoi cela , répliquai-je ; mon cœur n'est fait que pour vous ; est-il nécessaire que tout le monde connoisse votre bien ? Et n'êtes-vous pas trop heureux de ce qu'on vous le laisse posséder en repos ? Vous avez raison , me dit-il , si mon bonheur étoit connu , il me feroit trop de jaloux. Après cela il me fit cent contes pour égayer la conversation : mais au travers de sa belle humeur , je ne laissai pas de trouver du changement en lui. Il rêvoit de temps en temps , & il soupiroit : il lui échappa même de me dire , que la paix s'étoit faite fort mal à propos pour lui , puisqu'elle mettoit des bornes à son avancement. Oui , lui dis-je ; mais songez que cette paix vous donne le moyen de rester sans honte auprès de moi. Cela est vrai , dit-il , mais la guerre m'auroit donné celui de me rendre plus

digne de vous ; & pour la honte , s'il y en avoit à rester près de vous , la paix ne m'en garantiroit pas , puisque je puis aller chercher à acquérir de la gloire ailleurs : j'en pourrois trouver les occasions en *Hongrie* ; & si l'amour me permettoit d'écouter mon devoir..... Ah ! m'écriai-je , où en serons nous si nous consultons le devoir ? Et là-dessus je lui chantai :

Quand il me laisse seule ici ,
Le volage me fait entendre
Que son devoir l'ordonne ainsi ;
Ah ! quand il vint m'offrir un cœur fidele & tendre,
Aurois-je dû le recevoir ,
Si j'eusse écouté mon devoir ?

Le Chevalier ne répondit rien ; mais un moment après il chanta d'un air distrait :

Un trop fâcheux devoir veut que je me délivre
Des liens d'un amour que je trouve si doux :
Devoir , amour , hélas ! accordez-vous ,
Ou me faites cesser de vivre.

Il répéta trois ou quatre fois ces deux derniers Vers.

82 LETTRES HISTORIQUES

Devoir , amour , hélas ! accordez-vous ,
Ou me faites cesser de vivre.

Après quoi tirant sa montre , il me dit : il faut que je vous quitte , car mon ami m'a demandé la moitié de mon lit ; & comme il est indisposé , il a tout l'air de se retirer de bonne heure. Allez , dis-je , suivez votre devoir , je consentirai toujours que vous me quittiez pour lui ; mais à condition que vous saurez premièrement en quoi il consiste. Je n'ai jusques ici connu , me dit-il , que celui que l'amour m'impose , & la gloire m'en montre d'autres ; si je ne puis pas les accorder , je n'ai plus qu'à cesser de vivre. Là-dessus il sortit & me laissa de quoi faire bien des réflexions. Quoi ! disois-je en moi-même , je pouvois bien me réjouir du retour de cet ami qui venoit pour traverser le repos de mes jours ; car je vois bien que c'est lui qui a changé l'esprit du *Chevalier* , en lui mettant dans la tête les idées d'un devoir chimérique. Que lui ai-je fait , à ce malheureux ? Si nous étions dans un

temps de guerre , & que le *Chevalier* négligeât son véritable devoir pour rester auprès de moi , je lui pardonnerois : mais à quoi bon lui inspirer de faire plus qu'il ne doit , & plus que son pere ne lui en demande ? Que craint-il ? Le *Chevalier* pouvoit-il tomber en meilleures mains ? Lui ai-je jamais causé quelqu'affaire ? Lui ai-je inspiré de mauvais sentimens ? Lui ai-je causé de la dépense ? Et enfin a-t-il perdu quelque chose à mon commerce ? Non sans doute , & si cet indigne ami vouloit l'avouer , je suis sûre qu'il le trouve bien changé à son avantage. Je passai une partie de la nuit à pester contre lui ; & le lendemain , lorsque le *Chevalier* entra , je lui demandai s'il se croyoit assez fort pour continuer de me voir , après les beaux projets qu'on lui avoit fait faire. Quels projets , dit-il , croyez-vous que je fasse ? Celui , dis-je , de me quitter , d'oublier tout ce que vous me devez , vos sermens ; & cela pour suivre les sentimens d'un homme qui par toutes sortes de raisons devoit se conformer aux

vôtres ; & qui , quoique votre inférieur à tous égards , veut aspirer au droit de vous gouverner , & cela sans doute dans des vues basses & conformes à sa naissance : examinez ses motifs , & vous conviendrez avec moi qu'il a son intérêt là-dedans : il craint que je ne balance le pouvoir qu'il veut usurper sur votre esprit ; d'ailleurs il s'imagine que si vous alliez chercher la guerre en *Hongrie* , ou ailleurs , vous y auriez sans doute de l'emploi , & que vous pourriez lui en procurer , & voilà le but à quoi tendent toutes ses exhortations. N'allez pas me dire , continuai-je , qu'il n'est pas vrai qu'il vous en ait fait : épargnez-vous la peine que la nécessité de déguiser la vérité fait à un honnête homme , puisque vous perdriez aussi bien le fruit de ce déguisement ; je vous trouvai hier tout changé , & vous m'en dites assez pour m'en laisser deviner encore davantage. Eh bien ! Madame , répondit-il , il est vrai , quand je serois capable de me déguiser , ce ne seroit pas avec vous. Il est vrai que mon ami m'a dit des choses
capables

capables d'ébranler une constance qui ne seroit pas à toute épreuve comme la mienne : il m'a fait voir les choses d'un autre œil que je ne les avois envisagées jusques ici ; car , lorsque profitant de la permission que vous m'en aviez donnée , je lui fis confidence de mon bonheur ; que je lui contai avec des transports de joie , la bonté que vous avez d'accepter les hommages de mon cœur , & de me flatter de la douce pensée d'avoir un peu de part au vôtre : ah ! mon cher , me dit-il , de quoi vous réjouissez-vous ? Si vous aviez autant d'expérience que j'en ai , & si vous connoissiez bien les femmes , vous regarderiez cet attachement dont vous vous glorifiez , comme le plus grand malheur qui pouvoit vous arriver : & si vous ne m'en croyez pas , lisez les histoires saintes & profanes , tous les Auteurs anciens & modernes , & vous verrez après cela , que depuis *Eve* qui perdit le genre humain , ce sont les femmes qui ont toujours été cause de la ruine des plus grands hommes. Qui est-ce qui a renversé la fortune de

Marc-Antoine , si ce n'est *Cléopâtre* ? Et là-dessus il en alloit nommer une infinité d'autres , lorsque je l'interrompis pour lui dire : je conviens avec vous qu'il y a eu des femmes pernicieuses ; mais vous devez convenir aussi qu'il y en a eu de raisonnables : plus elles sont rares , & plus on doit s'estimer heureux lorsqu'on les trouve ; voilà le cas où je suis : j'aime une femme d'esprit connue pour telle ; & quand vous pourriez en douter , le changement que je me flatte que vous trouvez en moi , suffiroit pour vous en convaincre. Car enfin , quoique je n'aie pas profité autant que je l'aurois dû auprès d'elle , il est pourtant sûr qu'on ne me reconnoît plus , & je ne me reconnois pas moi-même. Tant pis ! me répliqua-t-il brusquement , une femme d'esprit est bien plus dangereuse qu'une autre ; & je craindrois bien moins pour vous , si *Mylady* avoit un plus petit génie. Après cela , Madame , il tira de sa poche un livre qu'il avoit lu pendant son voyage , intitulé , *Mémoires de la vie du Comte de.... rédigés par Saint Evre-*

mont : il me pria de le lire , je ne pus le lui refuser. Ce Livre n'est autre chose qu'une satyre outrée contre les femmes ; & il n'a pas été fait à plaisir , ce pauvre Comte a eu le malheur de tomber souvent en mauvaises mains ; *Master-Drunk* m'a retenu à *Paris* pour faire cette belle lecture , à laquelle il joignoit ses annotations ; & enfin il conclut par me dire , qu'il approuvoit fort les sentiments de reconnoissance que j'avois pour vous ; qu'il m'exhortoit même à les conserver & à chercher les occasions de vous les faire connoître ; mais qu'il m'exhortoit en même-temps à rompre tout commerce avec vous. *Mylady*, me disoit-il , vous a poli l'esprit , j'en conviens : mais , malgré votre modestie , je vous dirai que vous avez assez profité auprès d'elle pour n'avoir plus besoin de son secours : elle n'a plus de bien à vous faire , & elle peut vous faire beaucoup de mal : car enfin , quand elle n'auroit aucun dessein de le faire , comme celles dont il est parlé dans ce Livre , n'est-ce pas un assez grand malheur pour vous.

de borner votre fortune au bonheur de lui plaire, dans un âge où vous devriez aller au bout du monde pour chercher à acquérir de la gloire ? Après cela, que savez-vous ce qui peut arriver ? Plus vous êtes aimé, plus vous devez craindre : si un jour elle trouve du refroidissement en vous, elle vous sacrifiera à sa vengeance ou à son changement : si le défaut vient de son côté, croyez-moi, le cœur des femmes ne se découvre que dans les occasions. Ah ! mon Dieu, lui dis-je, que vous connoissez mal celui de la personne dont vous parlez ! Toujours désintéressée, je l'ai vu me donner des conseils opposés à sa propre satisfaction ; elle ne m'a jamais inspiré que de bons sentiments ; elle m'a garanti de mille affaires que le sang Anglois m'auroit sans doute attirées, si sa prudence n'avoit réprimé l'impétuosité de mes mouvements, & si mon assiduité auprès d'elle ne m'avoit éloigné des Académies de jeu où naissent ordinairement les occasions de querelles entre les jeunes gens désœuvrés.

Enfin, vous convenez qu'elle m'a fait du bien ; & parce, dites-vous, qu'elle ne m'en fauroit plus faire, je dois la laisser-là ; en bonne foi, cela est-il généreux ? Et pouvez-vous me donner un pareil conseil ? Oui, dit *Master-Drunk*, je vous le donne ; mais je ne vous dis pas de la quitter tout-à-fait ; je voudrois seulement que vos visites fussent moins fréquentes ; qu'insensiblement vous travailliez à vous en détacher ; & que pour en venir entièrement à bout, vous prissiez le parti de voyager ; car le repos est toujours honteux aux personnes de votre âge : & comme on ne peut pas tout d'un coup changer son train de vie, il faut, pour vous défaccoutumer de voir aussi souvent *Mylady*, faire de temps en temps des parties avec vos amis ; cela vous servira même d'excuse auprès d'elle : quand elle vous reprochera votre négligence sur son chapitre, vous lui direz que vos amis vous ont retenu ; qu'aujourd'hui l'un vous a donné à dîner ; que demain vous devez donner à souper à un autre : & enfin vous lui ferez

entendre la nécessité où vous êtes de vous éloigner. Si elle est raisonnable, elle y consentira ; & si elle ne l'est pas, elle ne mérite pas que vous donniez vos plus beaux jours à son service. Jusques-là, Madame, dit *My lady* à la Comtesse, j'avois écouté le *Chevalier* sans l'interrompre : mais alors je n'y pus plus tenir. Voilà, lui dis-je, Monsieur, un fort beau discours ! Mais, dites-moi de grâce, que résolvez-vous là-dessus ? Ce que je résous, Madame, me répondit-il, de vous aimer toute ma vie : puis-je prendre un autre parti ? Vous promettez plus que vous ne pouvez tenir, répliquai-je ; mais parlons raisonnablement : j'ai toujours oui dire que dans toutes les affaires de la vie il faut distinguer le temps, les lieux & les personnes ; & si vous trouvez que *Master-Drunk* ait suivi cette règle, je serai la première à vous conseiller de suivre ses avis : il s'agit donc d'examiner la chose. Pour ce qui est de l'examen de la personne, comme vous me connoissez mieux que lui, c'est à vous à juger si je suis capable de vous

attirer du chagrin : enterrée toute vivante pour l'amour de vous , je ne saurois vous donner des rivaux , quand mon peu de mérite ne suffiroit pas pour vous garantir de ce malheur , qui est ordinairement la source de ceux qui arrivent aux personnes comme vous , & qui peuvent déranger leur fortune : je ne suis pas femme non plus à faire trophée de votre conquête ; j'ai trop d'intérêt à la cacher ; mon ambition , ni mon avarice ne vous feront jamais courir aucun risque ; je borne l'une au plaisir de vous voir , & vous savez que je n'ai jamais connu l'autre : après cela je ne crois pas que vous puissiez me confondre avec les *Cléopâtre* , ou les *Brune-haut* , ni que vous me deviez faire porter la peine de leurs fautes. Pour les temps & les lieux, faites , s'il vous plaît , réflexion que vous êtes à *Saint-Germain* , dans un temps de paix. Il semble , à entendre parler votre ami , que toute l'Europe soit en feu , & qu'il ait été envoyé pour vous arracher , comme autrefois *Renaud* , du Palais de quel-

qu'*Armide*. Dites-moi un peu ce que vous pouvez faire à présent, que ce que font une infinité de jeunes Anglois, qui est de faire votre cour le matin au Roi & à la Reine, de suivre le Prince à la chasse & à la promenade, avec cette différence, qu'au lieu de vous aller plonger dans le vin, après cela, de fréquenter les berlands, & même quelque chose de pis, comme la plupart de ces Messieurs, vous venez auprès d'une bonne amie passer les après-midi à lire de bons Livres, à parler de mille choses propres à amuser & à instruire en même-temps, auprès d'une femme à laquelle vous pouvez parler à cœur ouvert, à qui vos intérêts sont mille fois plus chers que les siens propres, & auprès d'une femme enfin qui, pour soutenir le caractère de femme raisonnable que votre ami cherche à lui donner, consentira toujours que vous la quittiez lorsque vous aurez quelque chose de meilleur à faire, quand même votre éloignement devroit lui coûter la vie. En vérité votre ami sent un peu son

Don Quichotte. A quoi bon exciter , comme il fait , votre humeur guerriere ? Vent-il vous faire combattre des moulins à vent, ou aller chercher la guerre chez le grand *Atchipanpan* ? Le Pays de votre naissance & celui où vous vivez sont présentement en paix ; vous êtes auprès de votre Roi , que veut-il que vous alliez faire en *Hongrie* ? Et que pourroit vous valoir ce que vous feriez dans ce Pays ? Vous devez votre sang à votre Roi & à votre Patrie , mais non pas à des Peuples que vous ne connoissiez pas. Quoi ! la démangeaison de se battre est-elle si grande que , s'il n'y avoit point de guerre ailleurs que chez les *Topinambourgs* ou les *Antropophages* , vous dussiez y aller plutôt que de vivre en repos ? Est-ce pour fuir la personne du monde qui vous aime le plus , & peut-être une de celles que vous avez le plus de plaisir à voir ? Croyez-moi , la vertu a des loix bien austeres , mais non pas barbares ; & je n'ai jamais oui dire qu'on fût obligé de renoncer aux douceurs de la vie , pour le plaisir seulement de se faire

enrager. Encore un coup , votre ami se regarde ici comme un de ces *Chevaliers* qui alloient chercher *Renaud* , & il croit vous arracher aux enchantemens d'*Armide* : en quoi vous m'avouerez qu'il n'a point observé le temps , les lieux , ni les personnes ; ce qui suffit pour renverser son raisonnement , quand je ne pourrois pas encore y opposer une infinité d'autres raisons. Celles que vous avez alléguées sont plus que suffisantes , ma chere *Lady* , dit alors le *Chevalier* , & mon cœur m'en fournit encore de bien plus fortes : mon ami est un visionnaire , avec lequel je romprai dès aujourd'hui , si vous me l'ordonnez. Non , lui dis je , je veux vous faire connoître combien mes sentimens sont différents des siens : voyez-le , écoutez ce qu'il vous dira , & suivez après le mouvement de votre cœur ; je vous promets même , pour pousser la générosité plus loin , tous les services qui dépendront de moi pour cet ami ; quoique j'aye beaucoup négligé les miens , j'en pourrai trouver encore dans le besoin , & je les emploierai

avec plaisir pour lui, dans le temps qu'il travaille à troubler tout le repos de ma vie. De pareils sentiments, ajoutai-je, pourroient peut-être avoir leur prix auprès de quelqu'autre personne : mais enfin il me suffit que vous le connoissiez. Le *Chevalier* m'en parut fort pénétré, & me quitta dans le dessein de combattre tout ce que *Master-Drunk* lui avoit dit : il le fit en effet, & se servit d'une partie des raisons que j'avois alléguées. Il entre du *Mylady* là-dedans, lui dit d'abord son ami, en l'interrompant, je vois bien que vous avez consulté votre oracle : je vois même que cette Dame a un grand pouvoir sur votre esprit, & c'est ce qu'un honnête homme doit toujours éviter. Car enfin comment pourrat-on compter sur vous, quand on saura qu'une autre vous gouverne ? Après cela, persistant dans son dessein, il l'engagea dans des parties de table, où il lui fit renouveler connoissance avec de jeunes Anglois qui ne respiroient que la joie, & pendant trois mois le *Chevalier* fut presque toujours en débauche. Il me

voyoit pourtant ; mais non pas avec la même assiduité, car ses amis ne le quitoient jamais. Quand il étoit auprès de moi, il me demandoit mille pardons, maudissoit la dissipation dans laquelle on le faisoit donner, & m'offroit toujours de tout quitter pour moi. Non, lui disois-je, il est bon de goûter de tout dans la vie ; & quand vous aurez éprouvé les plaisirs de celle qu'on vous fait faire présentement, vous pourrez du moins vous déterminer avec connoissance de cause, & savoir si vous la devez préférer à la douceur du repos ; vous verrez aussi ce qui conviendra mieux à votre santé, & vous m'en direz des nouvelles. Le *Chevalier* avoit fait ce qu'il avoit pu pour obliger son ami à venir chez moi ; mais il n'y avoit pas moyen : je craindrois, lui disoit *Master-Drunk*, au lieu de vous guérir, que je pourrois bien gagner votre mal ; & ce n'est que par la fuite qu'on peut parer contre les femmes. Cependant je fus surprise un jour que j'avois fait dessein d'aller voir représenter *Bérénice*, que le *Chevalier* me

vînt

vînt prier de permettre qu'il emmenât *Master-Drunk* dans la loge grillée. J'y consentis de tout mon cœur ; je fus seule à la Comédie, & un moment après je vis entrer ces deux Messieurs. J'eus le chagrin de voir que *Master-Drunk* avoit la physionomie fine & spirituelle, l'air fort aisé & fort gracieux ; car je m'en étois formé une idée affreuse, & la haine que j'avois pour lui faisoit que je le croyois un pédant rebarbatif. Il me parla fort pertinemment sur la Tragédie ; & lorsque je lui demandai comment il trouvoit *Bérénice* : je trouve, Madame, me dit-il, qu'il y a trop à recoudre à cette piece ; car il y a bien des déchirures. Je compris qu'il faisoit allusion à ce que *Titus* se plaint souvent qu'on le déchire, & je trouvai cette maniere de critiquer assez plaisante. Après la piece, il me pria de permettre qu'il eût l'honneur de me ramener avec le *Chevalier* : il parut même fort content de moi ; & lorsqu'ils m'eurent reconduite, il dit au *Chevalier* mille choses avantageuses sur mon chapitre ; mais cependant en per-

sistant toujours à dire qu'il ne falloit point avoir d'attachement particulier ; qu'un galant homme devoit avoir de l'honnêteté pour toutes les femmes , & conserver plus que toutes choses au monde sa liberté , puisqu'il n'y avoit rien de si honteux que d'être gouverné par une femme , dût-elle être aussi sage & aussi habile que *Minerve*. Le lendemain ils vinrent me voir ensemble ; je les régalai de mon mieux en liqueurs , & je tâchai par toutes sortes d'honnêtetés d'obliger ce malheureux à changer de sentiments. Mais , Madame , cela ne m'a pas été possible. Je lui ai même rendu de bons offices : il en a paru fort reconnoissant ; & lorsqu'après avoir fait un peu plus de connoissance avec lui , je lui demandai ce qu'il croyoit que le *Chevalier* pouvoit perdre chez moi , il m'avoua naturellement qu'il avoit fait tous ses efforts pour l'en retirer , & qu'il les feroit même encore , s'il croyoit pouvoir y réussir ; que je ne devois pas lui en savoir mauvais gré ; que c'étoit son sentiment , & qu'il n'étoit pas homme

à vouloir le trahir. Le *Chevalier* lui reprocha, qu'en trois mois de temps qu'il avoit suivi ses avis, il lui en avoit coûté plus que pendant trois ans qu'il n'avoit vu que moi , & que sa santé en étoit même fort altérée. Tout cela ne seroit rien , dit alors *Master-Drunk* ; & vous ne pourriez jamais avoir assez acheté votre liberté , si vous étiez assez heureux pour cela : je vous demande pardon , Madame , ajouta-t-il en se tournant vers moi , vous me haïrez , mais vous aurez tort : il n'y avoit autrefois que l'intérêt du *Chevalier* qui me fît agir ; mais depuis que j'ai l'honneur de vous connoître , le vôtre s'y est joint , & j'ai à présent un double motif à chercher à rompre un engagement qui ne peut que vous être nuisible à tous les deux. Car enfin , Madame , je suppose que M. le *Chevalier* ne puisse ni perdre ni risquer auprès de vous , il n'en est pas de même à votre égard , & son attachement ne peut que vous faire un fort grand tort : quelque chose que vous fassiez pour le cacher , vous ne le pourrez pas toujours ;

on se formalisera enfin de votre retraite ; on voudra savoir ce que vous faites chez vous ; un Domestique mécontent pourra découvrir ce secret ; le pere du *Chevalier*, s'il en est instruit , renouvelera ses défenses , & cette récidive ne vous fera pas honneur : d'ailleurs , croyez-vous que son pere le laisse toujours à *Saint-Germain* ? Si la Paix dure , il le rappellera sans doute auprès de lui ; & si , comme il y a grande apparence , la mort du Roi d'*Espagne* nous donne de l'exercice , il ne faut pas douter que M. le *Chevalier* ne soit employé ; & je crois même que vous le souhaiteriez ; ainsi , puisqu'il est sûr qu'il faudra vous séparer tôt ou tard , pourquoi ne pas y travailler d'avance ? C'est-à-dire , dis-je alors , Monsieur , que parce qu'il est sûr que nous devons mourir un jour , il faudroit , pour avoir plutôt fait , nous tuer nous-mêmes. Pourquoi voulez-vous que je m'embarrasse d'un avenir qui ne viendra peut-être jamais ? Peut-être que je mourrai avant que la guerre se rallume , ou que Mylord rappelle son

ls : en tout cas il ne m'en coûtera pas plus à me résoudre à le perdre alors , n'il ne m'en coûte à présent , & vous surriez , puisqu'il n'y a que notre intérêt qui vous fasse agir , en vous épargnant le soin d'être si charitable , m'épargner aussi celui d'être trop prévoyante. Madame , me dit-il , vous en ferez ce qu'il vous plaira , je vous parle à ami ; un attachement qui ne peut oint avoir de but légitime , ne sauroit boutir à rien de bon , & l'on ne sauroit trop tôt travailler à le rompre : vous verrez peut-être un jour que j'ai raison sans ce que je vous dis aujourd'hui. Quelque temps après *Master-Drunk* fut obligé de partir : le *Chevalier* l'accompagna jusques à la première couchée , & ce fut-là qu'il y eut un terrible choc soutenir. Cet ami lui prouva par bons arguments qu'il devoit se détacher de moi ; & pour le prendre par l'endroit sensible , il lui dit que s'il m'aimoit , surtout , il y feroit tous ses efforts , puisque son commerce , dont bien des gens commençoient à se douter , ne

pouvoit que nuire à ma réputation. Enfin il lui dit tant de choses , que le *Chevalier* écouta ses conseils ; mais en même-temps il avoua qu'il ne se sentoît pas en état de les suivre. Ils se séparèrent là-dessus. Le *Chevalier* me fit part à son retour de toute leur conversation ; & depuis ce moment je n'ai pas eu un seul jour de repos. Si je vous avois vu alors, j'aurois pu , peut-être avec votre secours, prendre quelque bonne résolution ; mais, Madame , à présent je ne fais ce que je veux , & je crois qu'il n'y a que la mort qui puisse terminer mes malheurs. Le *Chevalier* , inquiet & irrésolu , me reproche les sentiments que je lui ai inspirés ; quelquefois même il me fait un crime de ceux que j'ai pour lui, disant que je ne devois jamais avoir répondu aux siens , puisque mon devoir s'y opposoit ; & que si je l'avois toujours mal-traité , il ne se seroit pas attaché si fortement à moi ; que ma tendresse a été pour lui la plus cruelle chose du monde. La première fois qu'il me parla sur ce ton , je ne savois si je rêvois , je tom-

vois des nues : mais enfin quand je vis qu'il parloit tout de bon ; font-ce là les sentimens de reconnoissance que vous leviez avoir toujours pour moi , Monsieur , lui dis-je ? Faut-il que ce soit vous qui condamniez les foibleſſes que vous causez ? Où trouverai-je donc des gens qui les excuſent ? Quoi ! vous me reprochez mes bontés ? Oh ! c'en eſt trop , il y a du remede à tout , & je vous déclare que c'eſt ici la dernière fois que j'eſſuierai de pareils reproches , & dès aujourd'hui je veux me renfermer dans un Couvent. Je crois bien , dit-il alors , que vous n'aurez pas de peine à me quitter ; vous ne m'aimez point ; vous ne m'avez jamais aimé. Et là-deſſus il beſta contre les femmes , répéta tout ce qu'il avoit lu au déſavantage du ſexe , & dit cent autres extravagances. Mais enfin , lui diſois-je , accordez-vous donc avec vous-même , & ne formez pas des plaintes contradictoires : Vous vous plaigniez tout-à-l'heure de ma tendreſſe , à préſent c'eſt de mon indifférence. Ah ! Madame , dit-il alors , je n'aurai pas de

peine à concilier ces choses : je me plains de la tendresse que vous m'avez témoignée ; il ne s'ensuit pas delà que vous en ayez eu , ni quand vous en auriez eu , que vous en ayez encore : pourriez-vous me quitter si vous m'aimiez ? Différent de vous , je connois que l'attachement que j'ai pour vous va être l'écueil de ma fortune , & cependant je vous aime trop pour pouvoir le rompre , & c'est ce qui me met au désespoir : je serois bien moins chagrin si je pouvois , comme vous , y trouver d'abord un remède. Il n'est point , repliquai-je , de plus grande disposition à la guérison , que la connoissance de son mal : vous connoissez le vôtre , vous voudriez guérir , vous en viendrez bientôt à bout , & je vais par ma retraite vous y aider. Le *Chevalier* voyant que je persistois , fit le fou , jura qu'il iroit mettre le feu au Couvent , & il fallut enfin lui promettre que je ne changerois pas de maniere avec lui. Après cela il se mit à mes genoux , me protesta qu'il m'aimoit à la rage , prit ses fureurs à témoin , &

voilà la vie qu'il fait à présent : dès qu'on parle des mouvements que la mort du Roi d'*Espagne*, que l'on croit prochaine, causera, il forme là-dessus des projets pour son avancement ; mais dès qu'il pense au chagrin qu'il auroit de me quitter, il enrage : il voudroit ne m'avoir jamais vue, ou ne m'avoir vue que cruelle ; là-dessus il revient encore à me dire des impertinences, & ses brusqueries reviennent si souvent, qu'elles me mettent au désespoir ; dès que je parle de le quitter, il fait des folies ; son repentir ensuite me désarmer. Voilà, Madame, l'état où je suis, & voyez si je suis à plaindre, & si je n'ai pas raison de me plaindre aussi de *Master-Drunk*, qui par des conseils qu'on ne lui demandoit pas, est venu troubler la cervelle du *Chevalier*, & déranger notre tranquillité ? Non, dit la *Comtesse*, ce n'est pas de *Master-Drunk* que vous devez vous plaindre, il vous a parlé raisonnablement ; & s'il s'est ingéré de donner des conseils sans en être requis, l'a cru sans doute que les liaisons d'a-

mitié qu'il avoit avec le *Chevalier*, l'obligeoient à cela ; mais, ma chere , c'est de vous , c'est de votre cœur dont vous devez vous plaindre. Le *Chevalier* a tort dans les reproches qu'il vous fait ; mais ces reproches n'en font pas moins justes , puisqu'il est vrai que vos rigueurs auroient été fort à propos , & lui auroient été moins cruelles que cette fatale tendresse qui , comme dit *Master-Drunk* , n'ayant pas un but légitime , ne sauroit aboutir à rien de bon : cependant c'est fort mal à lui de vous parler comme il vous parle ; je ne saurois que blâmer sa bisarrerie , & que vous exhorter à sortir d'un esclavage qui pourroit vous être enfin funeste. Croyez-moi , ajouta-t-elle , venez avec nous en *Angleterre* , vous ne devez pas craindre que j'abuse de la confiance que vous avez eue en moi , vous me connoissez , ainsi vous devez être sûre que personne n'en saura rien : quittez donc des lieux qui contribuent à nourrir vos erreurs : croyez-moi , vous n'aurez pas si-tôt passé la mer , que ce sera pour vous le fleuve

thé. Ah ! ma chere *Comtesse*, dit *Mydy*, que j'ai encore de chemin à faire avant d'en venir-là ! J'aime le *Chevalier*, un peu bizarre & tout brusque qu'il est. Je sais combien je l'aime lorsque je le vois tendre & repentant : car enfin il a quelquefois ses retours ; & si vous voyiez la lettre qu'il m'écrivit il y a quelque temps de *Versailles*, vous m'avoueriez que c'est l'homme du monde qui fait le mieux aimer. Il faut voir comme il paraît confus de ses extravagances : il semble en m'écrivant : il ne connoît combien il m'aime que lorsqu'il est obligé de moi ; il veut tout risquer plutôt que de passer encore un jour sans me voir. Cela va le mieux du monde, interrompit la *Comtesse* ; mais pourquoi ne vous plaignez-vous ? Pourquoi faites-vous l'Infante infortunée ? En effet, nous aimons, l'on vous aime : il n'y a rien de plaisir à tout cela : vous n'avez ni ennemis ni rivale à craindre ; & de la manière dont vous avez débuté, je m'attendois à quelque chose de plus tragique. Voulez-vous que je vous mon-

tre une personne plus à plaindre que vous ? C'est moi ; qui tremblante pour la vie d'un époux que j'aime, suis tous les jours à la veille de le perdre : car malgré les soins des plus habiles Médecins , je ne saurois , sans me flatter beaucoup , espérer qu'il puisse revenir de la consommation dans laquelle il est tombé. Pour moi , je porte dans mon sein l'ennemi qui doit me ronger le cœur : car dès que le venin du cancer que je nourris depuis plusieurs années , aura pénétré jusques-là , ce sera fait de moi , & j'ai de terribles maux à souffrir avant d'en venir là. Voyez dans quelle douce espérance je dois vivre ! Cependant je parle , je vais , je viens , & je ne me plains aujourd'hui à vous que pour vous faire convenir que mes maux sont un peu plus réels que les vôtres , & qu'il n'est pas si aisé d'y remédier. Ah ! ma chere *Comtesse* , dit *Mylady* , vos maux sont grands , j'y compâtais autant que je le dois ; mais vous avez la consolation de ne vous les point attirer : vous ne vous reprochez rien , & ce sont les reproches

reproches continuels que je me fais, qui me désespèrent. J'aime & je ne le puis sans crime, puisque je ne suis pas à moi. Celui qui devoit avoir le plus d'indulgence là-dessus, est le premier à m'accuser de ce que j'ai manqué à mon devoir, quoique ce soit en sa faveur. Que ne devoit point dire celui contre qui je péche? Et que ne me dois-je point dire à moi-même là-dessus? Eh bien! dit la *Comtesse*, je vous dirai ce que vous disiez au *Chevalier*, qu'un mal connu est à moitié guéri. Vous sentez le tort que vous vous faites, prenez une bonne résolution, & revenez en *Angleterre*, c'est le moyen de couper racine à ce mal. Ah! Madame, dit *My lady*, il en est d'incurables aussi-bien que votre cancer que vous connoissez, & auquel pourtant vous ne sauriez remédier: j'attends une même issue pour les miens, & je voudrois que la religion me permit d'en prévenir la lenteur. Non, non, dit la *Comtesse*, ne recourons jamais au désespoir. Là-dessus elles s'apperçurent qu'il étoit déjà tard, & la *Comtesse*

propofa d'aller rejoindre le caroffe. Comme elles avoient voulu s'entretenir en liberté, elles avoient fait éloigner leurs gens ; ainfi n'ayant perfonne auprès d'elles, elles marchotent au petit pas, lorsque tout d'un coup elles entendirent au travers d'une haie deux hommes, dont l'un difoit à l'autre : oui, lâche, je t'apprendrai fi c'eft ainfi que tu dois parler de ton Roi. Ah ! Madame, dit *My lady* à la *Comteffe*, c'eft-là la voix du Chevalier *Cheiles*. Là-deffus elle courut au lieu d'où elle avoit entendu la voix, & elle arriva juftement dans le temps que le Chevalier (car c'étoit effectivement lui) étoit prêt à planter fon épée dans le corps de fon ennemi. La malheureufe *My lady* fe jetta entre deux avec tant d'impétuofité, que l'épée lui perça la cuiffe gauche : elle tomba d'abord aux pieds de cet amant ; & la *Comteffe*, qui n'avoit pu courir auffi vite qu'elle, la trouva dans ce trifte état en arrivant. Le Chevalier étoit fi troublé, qu'il ne fe connoiffoit pas, & il fe feroit fans doute porté à

ET GALANTES. III

quelque extrémité contre lui-même , & un jeune homme qui courut tout essoufflé sur le lieu où se passoit cette sanglante scène , ne se fût saisi de lui & ne l'eût dérobé à sa propre fureur. Cependant l'*Anglois* qui devoit se battre avec le *Chevalier* , voyant bien que ce n'étoit pas le temps de finir leur querelle , remit la partie à une autre fois , & monta dans le carosse d'un de ses amis , qui venoit avec celui du *Chevalier* pour les séparer. Pendant qu'il s'éloignoit , la pauvre *Comtesse* étoit fort embarrassée à donner du secours à son amie. Comme on n'étoit pas loin du Fauxbourg *S. Antoine* , elle envoya promptement un Valet pour chercher le Chirurgien des Mousquetaires noirs , & cependant on mit la pauvre mourante dans le carosse , & on la conduisit avec beaucoup de peine jusqu'à *Picpus* : elle ne donnoit aucun signe de vie. A peine l'avoit-on mise dans un lit , que le Chirurgien arriva. Il visita la plaie & trouva que le grand vaisseau étoit attaqué : & par conséquent que la blessure étoit mortelle.

Cependant à force de remèdes , on fit revenir *Mylady* de son évanouissement , & il lui resta assez de vie pour se disposer à mourir. Elle se confessa & communia , & se détacha du monde sans peine : elle demandoit pourtant à voir le *Chevalier* ; mais le Confesseur , ni le Chirurgien ne le trouverent pas à propos. Comme la *Comtesse* craignoit d'être embarrassée dans les suites de cette mort , elle envoya prier la *Comtesse* d'*Aulnoi* de venir à *Picpus* ; & là , après avoir conféré ensemble , elles résolurent pour l'honneur de la mémoire de *Mylady* , & pour ne pas perdre le malheureux *Chevalier* , de dire que *Mylady* s'étoit blessée en versant d'un carosse , & que la pointe de ses ciseaux lui avoit percé la cuisse. Cela fut publié comme on l'avoit résolu , & le public le reçut de même : le Chirurgien s'engagea par serment à garder le secret : & comme les Valets n'avoient pas été présents au coup , ils crurent aisément ce qu'on leur en dit : ainsi la vérité n'a jamais été suë. *Mylady* expira entre les bras de

ces deux amies , auxquelles elle recommanda l'honneur de sa mémoire. Cependant *Master-Drunk*, (car c'étoit lui qui étoit venu au secours du *Chevalier*) avoit toutes les peines du monde à le retenir : j'ai tué , disoit-il , ce que j'aimois le mieux , & j'aurois la lâcheté de vivre après cela ! Cruel ami ! ajoutoit-il , qui êtes cause de tous les chagrins que j'ai donnés à cette aimable personne , me déroberez-vous encore la satisfaction de les aller expier en me perçant moi-même à ses yeux ? Tout cela se passoit dans le même cabaret où *Mylady* agonisante témoignoit à ses amies la joie qu'elle avoit de mourir de la main du monde qui lui étoit la plus chère. Voici , disoit-elle , le seul plaisir que j'aie goûté depuis long-temps ! Je quitte une vie triste & languissante ; je fors de tous mes combats ; je lave dans mon sang toutes les fautes qu'un égarement de cœur m'a fait commettre , pour venger pleinement mon époux ; je meurs de la main de son rival , & j'ai la consolation de voir terminer toutes mes peines par

celui qui les cauſoit , ſans pourtant pouvoir l'accuſer de ma mort ! Oui , mon cher *Chevalier* , ajoutoit-elle , voici ce que j'avois toujours ſouhaité. Je meurs de ta main , ſans que tu ſois coupable. Après cela elle inſiſtoit encore à le voir un moment , pour lui demander pardon de la tendreſſe qu'elle lui avoit inſpirée , & pour le prier de ſe donner tout entier à ſon devoir , & de ne pas ſ'amuſer à regretter ſa perte. Le *Chevalier* étoit trop furieux , & *Mylady* trop foible , pour qu'on conſentît à cette entrevue : le Confefſeur ſongea à mieux employer ſes derniers moments. On eut auſſi la précaution de lui faire ſigner une eſpèce de Teſtament , par lequel elle prioit la Reine de vouloir bien accorder ſa protection à ſa petite fille , qui étoit depuis quelque - temps dans un Couvent , & lui faire conſerver le peu de bien que ſa mauvaiſe fortune lui avoit laiffé. *Mylady* fit tout ce qu'on exigea d'elle , & mourut avec des ſentiments de pénitence & d'une vraie piété. La *Comteſſe* ne jugea pas à pro-

pos de rester là après sa mort ; comme elle étoit de parti différent , cela auroit pu faire un mauvais effet. *Master Drunk*, qui de son côté ne pouvoit plus être maître du *Chevalier* , craignant les suites funestes de son désespoir , le tira de ce cabaret qui ne lui présentoit que des objets lugubres , & , avec le secours des Moines de *Picpus* , il trouva le secret de le faire entrer dans leur Couvent. Dès qu'il l'eut mis sous la conduite de ces bons Peres , il vint offrir ses services aux deux Dames affligées , & leur conta que le *Chevalier* l'étant venu voir à *Paris* , il l'avoit engagé à aller voir une de ses parentes qui étoit Religieuse au Couvent de la rue *Charenton* , & qu'il s'étoit trouvé dans le même Parloir des *Anglois* du parti du Roi *Guillaume* , & qu'il y en avoit eu un qui avoit parlé d'une maniere un peu forte contre le Roi *Jacques* ; que le *Chevalier* lui avoit répondu vivement , & qu'après cela ils étoient sortis sans que le reste de la compagnie y eût pris garde ; qu'un moment après s'étant apperçu que le

Chevalier n'étoit pas-là , il avoit crain-
 quelque chose , & avoit couru pour le
 chercher ; qu'un ami de l'autre *Anglois*
 l'avoit suivi dans le même dessein , &
 qu'ils étoient arrivés presque en même-
 temps , mais trop tard pour empêcher
 le malheur qui venoit d'arriver. Il con-
 vint avec ces Dames de l'importance
 du secret. Comme l'*Anglois Guillaumiste*
 ne connoissoit pas *Mylady* , on ne
 craignoit rien de lui : mais il étoit dan-
 gereux que le *Chevalier* , dans ses trans-
 ports , ne se découvrit lui-même : c'est
 pourquoi on jugea à propos de le laisser
 dans le Couvent jusqu'à ce que les
 Moines lui eussent remis l'esprit. La
Comtesse laissa à Madame d'Aulnoi le soin
 des funérailles de *Mylady* , & s'en re-
 tourna fort triste retrouver son époux ,
 dont la mort , qui arriva bientôt après ,
 lui fournit un plus grand sujet d'afflic-
 tion , que des chagrins domestiques
 augmentèrent encore lorsqu'elle fut à
 Londres ; & tout cela aigrit si fort son
 mal , que le cancer qu'elle portoit de-
 puis quelques années , s'ouvrit & la

suffoqua par son venin. La nouvelle de la mort de *My lady* fut bientôt sue à *S. Germain*. La Reine lui donna des larmes, & tout le monde la regretta : ainsi finit la femme du monde qui avoit le plus de mérite , & qui auroit été la plus digne d'estime , si la tendresse de son cœur n'avoit terni , en quelque manière , toutes ses autres qualités ; ce qui prouve , comme elle l'avouoit elle-même , que le Ciel , en nous donnant un cœur sensible , nous fait un mauvais présent , lorsqu'il ne nous laisse pas assez de raison pour combattre un penchant qui nous précipite toujours vers notre ruine. Cette histoire doit servir de leçon ; & c'est dans cette vue qu'on l'écrit. Il seroit à souhaiter que celles qui la liront fussent profiter d'un si triste exemple , & éviter un pareil sort. Je suis , Madame , votre , &c. *A Paris ce.*



LETTRE XLIII.

VOILA, Madame, le Manuscrit dont vous avez bien voulu me faire part ; je vous le renvoie, je crois que c'est faire un larcin au Public que de ne pas le faire imprimer ; & je vous condamne à cette restitution. Tous les ouvrages de Madame d'Aulnoi méritent de paroître au jour : & quoiqu'il n'y ait pas dans cette petite histoire de ces grands événements qui frappent, elle est pourtant fort touchante, & écrite d'une manière à intéresser les Lecteurs. Pour moi, je vous avoue qu'après avoir blâmé les foiblesses de *My lady*, j'ai p'aint ses malheurs & déploré sa triste destinée ; je suis même persuadée qu'un pareil exemple pourroit faire, par opposition, un très-bon effet ; & que comme les *Lacédémoniens* faisoient connoître le vice à leurs enfants pour leur en donner de l'horreur, notre scxe

pourroit trouver dans cette aventure des leçons pour éviter les pieges de l'amour & les écueils contre lesquels une fatale tendresse nous précipite presque toujours. Vous voyez bien, Madame, que des réflexions pareilles à celles-ci seroient fort propres à garantir nos cœurs de ces sortes de foiblesses : ainsi, comme c'est *My lady* qui me les fait faire, je conclus que la lecture de son histoire ne peut qu'être utile au Public, & que par conséquent vous devez la lui donner. Voilà mon sentiment & tout ce que je puis vous dire à ce sujet. Je reviens à présent à *Cavalier*, dont vous me demandez l'histoire. Je m'en vais vous la faire, & vous pouvez compter qu'elle sera aussi juste que le portrait que je vous ai fait de sa petite personne.





HISTOIRE

 DE JEAN CAVALIER,
 CHEF DES CAMISARDS.

*J*EAN Cavalier nâquit à Anduze ,
 petite Ville du Bas Languedoc , que
 l'on regarde aussi comme des Cévennes ,
 quoiqu'elle n'en soit proprement que
 frontiere. Il fut baptisé à l'Eglise des
 Huguenots , peu de temps avant qu'on
 leur ôtât leurs privilèges. Je ne vous
 ferai pas ici sa généalogie , puisque son
 origine est aussi obscure que la source
 du Nil ; je vous dirai seulement que ses
 parents étoient honnêtes gens , & que
 sa mere , sur-tout , passoit pour avoir
 beaucoup de piété dans sa Religion.
 Elle éleva ce fils , qu'elle aimoit ten-
 drement , dans les mêmes sentiments ;
 & c'est à cette éducation qu'il doit
 tout ce qu'il peut savoir sur ces sortes
 de

de matieres : car il n'est pas homme d'une grande littérature. Son pere, que les uns disent avoir été Boulanger, les autres Muletier, & qui n'étoit tout au plus qu'un Payfan, quitta le séjour d'*Anduze*, après la cassation de l'Edit de *Nantes*, & fut s'établir dans un Village appelé *Ribaumé*, situé sur le bord de la riviere du *Gardon*. C'est dans ce lieu que *Jean Cavalier* a passé son enfance, & a été élevé suivant sa condition, c'est-à-dire, allant ramasser des herbes dans les champs, mener des mules, & autres exercices de cette nature : il alloit aussi à l'école chez des Prêtres préposés pour l'instruction des enfants des Protestants, & qui, en leur enseignant le Catéchisme de l'Eglise Romaine, étoient aussi obligés de leur montrer à lire. *Jean Cavalier* ne faisoit pas de fort grands progrès auprès d'eux ; cependant il falloit songer à prendre un parti qui pût lui donner du pain, & il choisit celui d'en faire lui-même ; ainsi lorsque son pere le pressa d'apprendre un métier, il se détermina pour celui de Boulanger,

& on le mit en apprentissage à *Anduze*, Ville de sa naissance : delà il fut encore à *Montpellier* chez un Boulanger , & ensuite à *Nîmes*, ne pouvant pas rester long-temps dans un même lieu , ni par conséquent devenir fort habile. Cette conduite n'accommodoit pas son bon homme de pere , qui n'étant pas en état de le nourrir , ni de lui donner du bien en mourant , souhaitoit au moins de lui laisser un métier pour tout héritage : ainsi voyant que son fils ne s'appliquoit point à son devoir , que tous ses Maîtres l'accusoient d'être un petit libertin , il le menaça de l'abandonner , & ses menaces lui firent prendre la résolution de sortir du Royaume. Sa mere le fortifia dans ce dessein , & lui donna du mieux qu'elle put les moyens de passer à *Genève*. Dès qu'il y fut arrivé , il offrit son ministère à un homme de sa profession , & armé du fourgon & de la pêle , il s'appliqua tout de plus belle à chauffer le four : mais il le chauffa un jour si fort , que le pain en fut brûlé , ce qui mit son Maître de si mauvaise

humeur, qu'on prétend que la pêle fut employée à plus d'un usage. Un procès suivit cette scène. Le Maître vouloit être dédommagé de la perte de son pain, & le garçon des coups qu'il avoit reçus : il se fit là-dessus une compensation, & *Cavalier* fut chassé de chez son Maître ; ce qui l'obligea à prendre le parti de retourner dans son pays. Des personnes auxquelles il communiqua son dessein, prièrent les Ministres de *Genève* de l'en détourner ; mais il leur répondit qu'il étoit nécessaire qu'il allât en *France* ; que Dieu l'appelloit au secours de sa Patrie, & que dans peu de temps on entendroit parler de lui : ces discours firent croire qu'il étoit fou. On tâcha inutilement à le ramener ; & comme il n'y avoit pas moyen de l'empêcher de partir, on se contenta de prier Dieu pour lui, & de l'abandonner à la Providence. Il se mit en chemin à pied ; avec un de ses camarades, qui fut dans les suites pendu, & il arriva enfin dans son Village, où ses parents furent fort fâchés de le voir, prévoyant bien que

son retour leur attireroit des affaires. Il les rassura du mieux qu'il put, & fut se joindre à quelques personnes qui avoient commencé à prendre les armes, & qui avoient déjà fait une fameuse expédition, en assassinant un de leurs plus cruels persécuteurs, appelé l'Abbé du *Cheilla*. La troupe de ces mécontents, encouragée par cet heureux succès, commença à grossir; un nommé *Roland* en fut le chef, & *Cavalier* porta le mousquet sous lui pendant quelques mois. Ces gens faisoient des courses d'un côté & d'autre; *Cavalier* alloit de temps en temps en parti; & comme il fut assez heureux, on lui fit commander une espece de détachement. Cependant la Troupe grossissoit tous les jours par le nombre des mécontents qui venoient s'y joindre, si bien qu'on fut obligé de se partager. *Roland* se contenta de commander dans les hautes *Cévennes*, & il fut question de nommer un chef dans le plat-Pays. *Catinat*, *Ravanel* & quelques autres fameux *Camisards*, avoient droit de prétendre à cette

élection ; & pour éviter la brigue & la jalousie que la concurrence & la préférence auroient pu causer , on résolut , pour conserver l'union dans la Troupe , de la faire commander par le plus jeune & le moins propre à exciter l'envie , & on choisit pour cela le petit *Cavalier* , comptant bien qu'il ne s'aviserait pas de vouloir faire le maître , & qu'il se contenteroit d'en porter le nom. En effet , il y avoit là-dedans des personnes qui avoient servi , & qui n'osant se déclarer ouvertement comme *Camisards* , donnoient pourtant , sous le nom de *Cavalier* , tous les ordres nécessaires ; & l'on prétend même , que lorsque l'on crut que l'affaire pourroit devenir sérieuse , un Prince voisin , qui y avoit son intérêt , fit instruire ces gens-là dans l'Art militaire , & envoya même de ses Officiers pour leur donner des leçons. Cependant *Cavalier* se faisoit honneur de tout , & quoiqu'il ne fût proprement qu'un zéro , il usurpa le nom de *Héros* , que les Protestants de son Pays lui donnerent , sans savoir pourquoi ; & ce qui

acheva de le rendre recommandable parmi ceux de son parti, ce fut le don de prophétie qu'il s'attribua, & qu'on lui attribua sur sa parole. Il parla alors d'un rêve qu'il avoit fait chez son pere, dès l'âge de douze ans, dans lequel on lui prédisoit, qu'il seroit le libérateur de ses freres; qu'il rétabliroit la Religion, & feroit des choses extraordinaires. Ce rêve, joint à ce qu'il avoit dit aux Ministres de *Genève*, en partant de leur Ville, commença à en imposer, & avança par-là l'accomplissement de la prédiction. *Cavalier*, fier d'un si heureux commencement, résolut de n'en pas demeurer là; il se donna des airs de Général, & à l'exemple des anciens Capitaines, comme *Caïus*, *Marius* & autres, qui menaient par-tout une Magicienne avec eux, il s'avisa d'avoir aussi une Prophétesse auprès de lui, qui ne le quittoit ni nuit ni jour. Il eut soin de la choisir jeune & jolie; cette petite Payfanne, qu'on nommoit *Isabeau*, marchoit toujours à ses côtés, & se rendoit, par ses enthousiasmes, très-é-

cessaire à la Troupe , qui n'osant murmurer contre les ordres du Ciel , n'avoit garde de blâmer l'irrégularité de cette conduite. La Prophétesse , après des agitations du corps & de la tête les plus violentes du monde ; déclaroit de la part de Dieu , qu'il falloit obéir au Chef , & le regarder comme un second Moyse. Il n'y avoit pas le petit mot à répliquer : elle ordonnoit après de marcher d'un certain côté , promettoit la victoire ; & pour arrhes de cette promesse , elle assuroit que l'on rencontreroit en chemin un persécuteur , & que Dieu le livreroit le jour même en leurs mains. Les Fideles se croyant sûrs de la victoire , marchaient sans rien craindre ; & cette assurance suffisoit pour la leur faire remporter. Alors malheur au pauvre Voyageur qui se trouvoit sur leur route ! Ce fut ainsi que périt une personne de mérite , appelée Madame *Mirmond* , qui , bien loin d'être persécutrice , faisoit mille charités à ceux qu'on persécutoit : elle alloit chez elle dans son carosse. On l'arrêta d'abord sans au-

tre forme de procès , & après l'avoir poignardée avec sa Femme de chambre, on lui laissa le loisir d'expirer par terre, où on la jetta percée de coups. Elle passa la nuit sur le grand chemin, & le jour qui vint éclairer cet assassinat, la fit remarquer par des personnes de sa connoissance, qui reçurent ses derniers soupirs, & firent porter son corps à son époux. De pareils *qui pro quo* ont coûté la vie à de fort honnêtes gens : mais le tout se faisoit à bonne intention. *Cavalier* joignit au don de prophétie, celui de la prédication. Sa mere l'avoit mené dès son enfance aux assemblées qu'un nommé *M. Brousson* faisoit dans les bois. Il avoit retenu quelques fragments de ses sermons, qu'il débitoit avec hardiesse, comme étant de sa composition; il avoit de la mémoire : les peuples toujours disposés de donner dans le merveilleux, & qui étoient prévenus en sa faveur, le trouvoient le plus éloquent du monde. Ainsi affamés de ce qu'ils appelloient le pain de la parole, ils le recevoient de la bouche de notre

Mitron, & l'écoutoient comme un oracle : tant il est vrai qu'*au Pays des aveugles les borgnes sont Rois*. Il ne s'en tint pas là, & poussant les choses plus loin, il voulut réunir en sa personne les Charges d'*Aaron* & de *Moyse* : il se revêtit du Sacerdoce, forma un Corps d'Eglise parmi les *Cévennois*, dont il s'établit le *Pape* ou *Patriarche*, prétendant tenir sa Mission immédiatement de Dieu, & être par conséquent indépendant de toute autre autorité. En cette qualité on lui a vu bénir des mariages, baptiser des enfans & administrer le Sacrement de l'Eucharistie, qu'ils appellent parmi eux la Cène, & voici comme il s'y prenoit. Après avoir exhorté ses crédules auditeurs à la repentance, il les avertissoit de ne point s'approcher de la table, s'ils n'avoient les dispositions nécessaires pour bien communier, assurant que Dieu lui feroit connoître ceux qui doivent y être admis. Effectivement on voyoit pendant cette cérémonie son bras de temps en temps se roidir, & refuser le Pain à ceux qui se

présentoient pour le recevoir. On crioit alors miracle. Ceux qui étoient ainsi exclus, se retiroient fort contristés ; & alloient prier jusques à nouvel ordre. Après quoi il les rappelloit, les croyant suffisamment pénitents. Jugez du relief que cela lui donnoit parmi les siens. Il étoit si grand, qu'il n'avoit qu'à dire : qu'on coupe la tête à cet homme ou à cette femme, Dieu me l'a ainsi ordonné, cela étoit d'abord fait ; & jamais *Néron* ni les Empereurs Ottomans n'ont été si bien obéis en pareil cas. Outre sa Prophétesse favorite, il s'en joignit encore d'autres à sa Troupe de l'un & de l'autre sexe, restes de ces petits Prophetes qui avoient paru quelque temps auparavant dans le *Vivaraïs* & dans le *Dauphiné*, & que l'on avoit définis sous le nom de *Fanatiques* ; ils prophétiserent tous en conformité, disant toujours qu'il falloit obéir au Chef. Cependant ceux qui l'avoient élu, parmi lesquels il y avoit de très-braves gens ; & qui avoient l'avantage des lieux, se battoient comme quatre, & savoient se

retrancher à propos. Quelques Régiments y furent défaits, entr'autres celui de la Marine, dont il n'échappa presque personne; & quoique *Cavalier* fût la plupart du temps occupé ailleurs, on lui donnoit la gloire de tout, parce que, comme je l'ai déjà dit, ceux à qui elle étoit due avoient leurs raisons pour la lui céder; & il s'en applaudissoit à-peu-près comme l'âne chargé de Reliques, qui s'imaginoit qu'on l'adoroit. On lui portoit la dépouille des vaincus; & l'on prétend que celle du Régiment de la Marine lui a valu plus de quarante mille francs. Il dispoſoit de ces choses ainſi que Dieu le lui ordonnoit dans ſes révélations; & enfin ſon crédit devint ſi grand, que ceux qui le lui avoient donné commencèrent à en murmurer. Mais il falloit murmurer bien bas; car ayant l'autorité en main, & faiſant parler le Ciel à ſon gré, la tête des plaignants ne tenoit à rien; ils étoient regardés comme des traîtres qui conſpiroient contre le Chef du Peuple de Dieu, & par conſéquent dévoués

à l'interdit. Il ne connoissoit plus ses anciens camarades , ni ses bienfaiteurs : il ne se connoissoit plus lui-même ; & se voyant érigé en *Héros* , il croyoit l'être aussi. Le Maréchal de *Villars* , qui vit que la tête lui avoit tourné , le prit par son foible ; & ayant trouvé les autres Chefs de ce parti incorruptibles , il flatta la vanité de celui-ci , & n'eut pas de peine à le gagner par-là. Quoique l'acquisition ne fût pas grande par elle-même , elle pouvoit pourtant faire un bon effet par rapport à la mauvaise situation où les affaires étoient alors , & à la prévention des Peuples en faveur de *Cavalier* , qui a été assez heureux pour profiter de la conjoncture. Il est vrai qu'il a perdu par-là la confiance des siens , quoique , pour garder ce qu'on appelle la chevre & le chou , il leur ait encore fait entendre que Dieu lui ordonnoit de se rendre , d'aller parler au Roi ; & que par-là il auroit le moyen de délivrer son Peuple par des voies inconnues à la prudence humaine. Il tomba en extase devant ses amis
avant

avant d'aller trouver le Maréchal : le lit dans lequel il étoit couché trembla par la force de ses agitations, & Dieu lui ordonna, par une voix qui sortoit de sa propre bouche, & à laquelle il disoit ne faire que prêter ses organes, il lui ordonna, dis-je, de faire ce que l'on souhaitoit de lui. Cette révélation en imposa à quelques-uns, mais non pas aux plus éclairés. Je vous ai déjà parlé de l'accueil que lui fit sa troupe lorsqu'il voulut les engager à suivre son exemple : vous savez ce qui se passa alors sur son chapitre, les honnêtetés qu'on lui a faites à *Nîmes* & ici ; vous l'avez vu à *Paris* où je vous le livre ; je vous ai fait son portrait & son histoire, concluez à présent ce que vous jugerez à propos ; pour moi, sans m'ingérer de décider sur son chapitre, je le laisse tel qu'il est, ne croyant pas qu'il vaille la peine que je me donne de vous en entretenir plus long-temps, ni celle que vous vous donnerez vous-même en lisant ce que je vous en dis. Les sentimens sont fort partagés à son égard :

134 LETTRES HISTORIQUES

les anciens Catholiques n'en ont pas meilleure opinion qu'ils en avoient autrefois , & les nouveaux convertis ne conviennent point entr'eux là-dessus : car les uns le traitent d'imposteur & de sacrilège , comme ayant abusé des choses les plus saintes ; d'autres , ne voulant pas se démentir après l'avoir cru Prophète , soutiennent encore qu'il l'a été , mais qu'ayant abusé de ces dons , Dieu les lui a ôtés , & qu'il l'a abandonné ; & ils le regardent à présent comme *Balaam* , après l'avoir regardé comme *Moyse*. Bien des Protestants même assurent que tous les *Camisards* en gros , n'étoient qu'un tas de vauriens ; que la plupart de leurs Prophétesses étoient des coureuseuses , dont quelques-unes avoient passé par les verges. Il y en a au contraire qui assurent que la Troupe étoit composée de bons & de mauvais , comme toutes les sociétés du monde ; qu'il y avoit de braves gens & de véritables Prophètes ; qu'il s'y est fait des miracles ; qu'on a vu des gens parmi eux sortir du milieu des flammes sans

en être endommagés ; mais qu'il y avoit aussi bien des scélérats & des imposteurs qui , sous ombre de piété , ont commis les plus grands crimes : & tous conviennent enfin , que la mondanité de *Cavalier* l'a perdu , & lui a fait perdre ses freres. Voilà sur quoi ceux qui ont été autrefois ses partisans , & ceux qui ne l'étoient point , sont à présent d'accord : pour moi qui ne suis ni prévenue ni entêtée , je vous ai parlé autrefois de lui comme d'un *Ulysse* & d'un *Achille* , je vous en parle à présent sur un autre ton , parce que le Public , dont je ne suis que l'écho , a eu le temps de se détromper & de le mieux connoître , & que , comme dit *Cornelle* , le temps de chaque chose ordonne & fait son prix. Mais , encore un coup , il me semble que c'est assez parler de lui ; je le laisse donc pour ce qu'il vaut , & à Dieu le soin de le juger. *A Lyon*
ce, &c.



LETTRE XLIV.

JE vous suis bien obligée, Madame, du soin que vous avez bien voulu prendre de me faire l'Histoire de *Cavalier*, & du détail dans lequel il vous a fallu descendre pour me faire connoître la bassesse de son extraction. Je vous avoue que cet homme me paroît un prodige en son espece, un composé de bien & de mal, en un mot, un animal amphibie, que je ne saurois définir; & je ne comprends pas comment, sans naissance, sans génie, sans éducation, il a pu faire dans si peu de temps autant parler de lui, & comment il peut encore nous occuper vous & moi. Vous vous renfermez si fort dans les bornes de l'histoire, qu'on ne peut jamais savoir quel est votre avis sur les choses que vous narrez, & il n'y a pas moyen de vous faire décider sur rien. Il sembloit d'abord que vous alliez regarder *Cavalier* comme un

fourbe, cependant vous parlez ensuite de ses révélations comme d'une chose problématique. Permettez-moi de vous dire, que vous ressemblez un peu en cela à *Sancho Pança*, qui après avoir prouvé la folie de son Maître, avoit encore celle d'en revenir à lui demander le Gouvernement de l'Isle. La comparaison est un peu odieuse; je l'avoue; mais vous savez bien qu'il n'en fut jamais de juste. Convenez cependant que vous avez tort de ne pas parler définitivement des choses, & de ne pas appeler, à l'exemple de *Boileau*; un *chat un chat*, & ainsi du reste: je ne comprends pas comment les Huguenots du *Bas-Languedoc* ont pu en être la dupe. Il est vrai que dans les maux extrêmes on a recours à toutes sortes de remèdes, & qu'un homme qui se noie s'accroche à tout ce qu'il peut: les simples ont donné de bonne foi dans tous ces Miracles, & les habiles gens les ont laissés dans cette erreur, sachant combien le Peuple aime le merveilleux & le courage que cela lui donne. Ce fut ainsi

138 LETTRES HISTORIQUES

que *Charles VII* triompha des *Anglois* ; & ce sont-là ce qu'on appelle fraudes pieuses. L'entreprise en gros ne l'étoit point , si l'on en croit la Cour & la Ville ; & je dois même , comme bonne Française , dire qu'il n'est pas permis à des Sujets de se révolter contre leur Souverain : cependant , à parler naturellement , la maniere dont on a persécuté ceux-ci , les excuse un peu , & le désespoir fait prendre des résolutions violentes : on en trouve l'exemple dans les *Machabées* ; mais cela étoit conduit d'une autre maniere. Enfin les voilà à présent détrompés. Voilà cette épée de *Gédeon* , sur laquelle ils s'étoient appuyés , la voilà tournée contr'eux-mêmes , puisque la désertion de ce Chef a mis le désordre dans son parti , & en a causé la ruine. Les buchers & les roues ont été le partage de la plupart de ses Camarades ; les autres vont finir leur malheureuse destinée sur les Galeres. *Cavalier* seul plus prudent auroit pu jouir en repos des bontés du Roi : on l'avoit honoré d'un brevet de Lieutenant-Co-

lonel : tant il est vrai que le gibet n'est jamais que pour les plus malheureux. On l'envoyoit au vieux *Brisac* ; & pour le mettre à couvert des insultes du Peuple , il étoit escorté par la Maréchaussée. Il parut le plus content du monde , & promit de verser jusqu'à la dernière goutte de son sang pour le service de Sa Majesté : comme c'est son sort de n'être fidele à personne , il a jugé à propos , quand il a été en *Bourgogne* , de faire boire ses Gardes , & de s'échapper en *Suisse* , avec ceux des siens qui l'avoient suivi. Cette action ne lui fait pas honneur ici ; il étoit déjà brouillé avec les Protestants ; ainsi à moins qu'il ne trouve le secret de s'y racrocher , le voilà ce qu'on appelle entre deux-felles , le cul à terre. Il ne manquera pas de dire qu'il a eu encore quelque révélation là-dessus , & que le Ciel lui a ordonné d'en user ainsi : il prétendra même qu'il lui a aidé à tromper la vigilance de ses Gardes , ce qu'il n'auroit pu faire sans un secours surnaturel ; mais se trouvera-t-il encore des gens

assez fots pour donner dans ces panneaux ? Si cela est , il va bien rire de la simplicité de ces dupes : mais rira bien qui rira le dernier. Il faut pourtant qu'il ait une espece de savoir faire , & un génie tout particulier pour tromper. Malheur à qui s'y fiera à l'avenir ! La fortune , par un de ses caprices , l'a tiré de la gueule du four , par un autre elle pourra l'y remettre ; ainsi laissons-le au soin de cette bisarre Déesse , elle nous en rendra bon compte. Je vous dirai seulement , à propos des miracles , qu'on prétend qu'il a faits , que le hasard se mêle souvent de pareilles choses. Il me souvient d'une aventure qui arriva à feue Madame de *Durasford* , lorsqu'elle étoit à *Besançon* chez M. le Maréchal son Frère : on trouva dans ce pays un buste de *Jupiter* en marbre , & d'une beauté extraordinaire ; on prétend même qu'il étoit de *Jupiter Olympien* , & que depuis plusieurs siècles il avoit été dans la terre : ce fut en creusant qu'on le découvrit ; & dès qu'on l'eut déterré , on le porta au Gouverneur de

la Province. Monsieur de *Duras* le fit poser sur une table, & écrivit en Cour pour savoir ce que le Roi vouloit qu'on en fît. Il fut destiné au Parc de *Versailles*, où, par parenthèse, il est actuellement. Mais, pour revenir à mon sujet, je vous dirai qu'un jour que Mademoiselle de *Duras* étoit apparemment désœuvrée, après avoir regardé quelque temps le Buste en question, elle se mit à l'apostropher : pauvre *Jupiter* ! lui dit-elle, se peut-il que tu aies autrefois amusé tant de gens, exigé leur encens & leur adoration ? Qu'on ait élevé des Autels & des Temples en ton honneur, & que ton nom ait fait trembler toute la terre ? Te voilà présentement rentré dans ton néant. Ton regne est passé. Tu vas servir de borne & d'ornement aux jardins d'un grand Roi. Trop heureux encore qu'il te fasse l'honneur de t'y placer. Qu'est donc devenu ton pouvoir ? Où sont à présent tes foudres ? A peine Mademoiselle de *Duras*, (car on l'appelloit ainsi dans ce temps-là,) à peine, dis-je, eut-elle achevé la parole, que le

temps, qui étoit pour lors le plus beau du monde, s'obscurcit, les éclairs brillèrent de tous les côtés, le tonnerre gronda d'une manière terrible, & tomba même en plusieurs endroits. Mademoiselle de *Duras* elle-même en trembla; mais elle avoit l'esprit trop fort pour croire que *Jupiter* fît tout ce fracas. Cependant, dites-moi, s'il y avoit eu quelque Payen, n'auroit-il pas crié miracle? Et n'auroit-il pas trouvé des gens assez fous pour s'y laisser persuader? Croyez-moi, ma chere Madame; les miracles sont rares, & je crois, entre nous, que la plupart de ce que notre Mere Sainte Eglise nous oblige de croire, est un peu sujet à caution; nos Peres étoient de bonnes gens, auxquels on en donnoit à garder: les petits ont toujours été la dupe des grands, qui se sont servis de la Religion comme d'un masque, pour cacher leurs desseins ambitieux, & ç'a toujours été sous l'apparence de piété, que l'on a vu commettre les plus grands crimes. *Homere* fait cette remarque au sujet d'*Agamemnon* & de sa fille *Iphigé-*

nie. Mahomet en a imposé par-là, & en impose encore à une partie de l'Orient. C'est sous ce prétexte que sont arrivées tant de révolutions dans les siècles passés, & que de nos jours des Sujets ont fait passer leurs Rois du Trône à l'échafaud. Enfin, on peut dire que l'hypocrisie & l'athéisme sont présentement montés à leur comble. On n'a jamais moins cru, & on n'a jamais fait semblant de tant croire. Je parle toujours de ceux qu'on appelle habiles gens; car le commun peuple a été de tout temps ignorant, & a tout l'air de périr avec son ignorance. Mais il me semble que je deviens bien moraliste. Je ne saurois me résoudre à finir ma Lettre sur ce ton, & il faut, pour égayer un peu mon style, que je vous fasse part d'une aventure qui est arrivée depuis peu. Une Demoiselle Normande, que les malheurs du temps avoient réduite à la fâcheuse nécessité de se mettre en condition, fut placée chez un grand Seigneur qui lui confia le soin de deux filles qu'il avoit, dont l'une étoit âgée d'environ quinze

ans, & l'autre de treize. On les tenoit dans une maison de campagne, où elles vivoient dans une fort grande retraite, ne voyant que les personnes que M. leur pere y envoyoit, & qui étoient nécessaires à leur éducation. La Demoiselle *Normande* eut ordre de ne les quitter ni nuit ni jour. On lui dressa un lit dans la même chambre; & ainsi témoin de toutes leurs actions, elle étoit obligée d'en rendre compte au Marquis. A cette contrainte près, la condition étoit très-bonne : les appointements étoient forts : bonne chere & grand feu : tous les Domestiques du Château avoient ordre d'obéir à cette Demoiselle : elle étoit logée & meublée magnifiquement, & jamais *Psiché* ne fut plus agréablement dans son Château de *Féerie*. Il y avoit à celui-ci des jardins enchantés; un parc où l'on pouvoit s'aller promener en carrosse, aux conditions d'y aller toujours à trois : car, comme je l'ai déjà dit, le triolet ne devoit jamais se séparer, pour quelque raison que ce pût être. Le Marquis venoit très-souvent dans cette
charmante

charmante retraite , se délasser des fatigues de la Cour , & des soins que le rang qu'il y tenoit l'obligeoient de prendre ; il entretenoit alors Mesdemoiselles ses filles en particulier ; & c'étoit le seul temps que la Gouvernante avoit à elle. Le Marquis étoit très-content de son exactitude , & une année s'étoit déjà écoulée de cette manière , lorsqu'un matin l'aînée de ces Demoiselles dit , en s'éveillant , qu'elle avoit envie de s'aller promener en carrosse. La Gouvernante ordonna qu'on attelât les chevaux , & se disposa , suivant la coutume , à être en tiers de cette partie. Mais la Demoiselle , qui la regardoit dans ce moment comme un tiers très-incommode , commença à se rebeller , & lui dit qu'elle étoit lasse de se voir ainsi gardée à vue , qu'elle vouloit aller rêver en liberté dans le parc. La Gouvernante objectoit l'ordre qu'elle avoit du Marquis , & paroissoit résolue à l'observer. Vous outre les choses , disoit la Demoiselle : je souffre sans murmurer que vous soyez présente lorsque nos Maîtres

à danſer , à chanter & à deſſiner nous donnent leçon ; mais vous pouſſez la tyrannie trop loin , & pour vous rendre recommandable , vous nous ſuivez juſques dans les lieux où l'on a le moins beſoin de témoins , & vous êtes enfin devenue notre fantôme. La Gouvernante toujours ferme lui répondit , que M. le Marquis décideroit là-deſſus , & que juſqu'à ce qu'il ſe fût expliqué autrement , elle feroit comme elle avoit accoutumé de faire ; ainſi, ajouta-t-elle, Mademoiſelle , vous avez beau faire , criez , dites-moi des injures , il n'en ſera ni plus ni moins , & vous pouvez choiſir , ou de ne vous point aller promener , ou d'y aller à trois. La diſpute s'échauffa là-deſſus : la Demoiſelle s'emporta ; le Château retentit de ſes cris , on lui vit faire des contorſions effroyables. La Gouvernante en fut alarmée , mais ſa crainte & ſon étonnement augmentèrent bien d'une autre manière , lorsqu'au milieu de ces convulſions , la Demoiſelle prit la peine de mettre un enfant au monde. Ce fut alors que notre pau-

re Normande se mit à s'arracher les cheveux. Je suis perdue, s'écrioit-elle ! que dirai-je au Marquis ? n'aura-t-il pas raison de croire que je n'ai pas toujours éclairé les actions de ses filles, ou que j'ai été capable de souffrir qu'elles en fissent fait de criminelles ? Pendant qu'elle se désoloit ainsi, la plus jeune des deux sœurs lui dit : hé ! là, là, Mlle. ne vous désespérez point tant, le Marquis ne sera pas si fâché que vous croiriez bien, & ce n'est pas la première fois que pareille chose est arrivée : il faut seulement ne pas tant faire de bruit. La Gouvernante ne comprenoit rien à ce discours, qui commença pourtant à la rassurer un peu ; elle donna tous les soins qu'elle put à l'accouchée ; & pendant qu'elle étoit dans cet embarras, on entendit dans la cour le carrosse du Marquis, qui arriva fort à propos pour remédier à tout ce désordre. Bien loin de quereller la Gouvernante, il lui fit mille amitiés, loua sa vigilance, & lui demanda seulement le secret. Il lui fit un présent pour l'y

mieux engager , & la pria de rester toujours auprès de ses filles. Mais cette Demoiselle qui prévoyoit bien qu'elle ne pourroit pas se faire honneur de leur éducation , demanda son congé , & se retira au plus vite. Elle promit cependant le secret : & quoiqu'elle l'ait assez bien gardé , elle n'a pas pu éviter que par de certaines raisons je n'en aie été instruite , & je ne crois pas commettre une infidélité à son égard en vous faisant part de cette histoire. Je ne nomme point les masques , & ainsi il seroit mal aisé de découvrir où la scène s'est passée , ni ceux qui en ont été les acteurs. Avec cette précaution , je sauve l'honneur du prochain , & trouve le secret de vous divertir. Mais comme vous pourriez m'accuser de pratiquer ce que je condamne en vous , & de vous conter seulement les choses sans vous dire ce que j'en pense ; pour prévenir les questions que vous pourriez me faire au sujet de cette aventure , je vous dirai que je crois que le pere de la Demoiselle , l'étoit aussi de son enfant , puisqu'il n'y

avoit que lui qui depuis un an lui eût jamais parlé en particulier ; & cela paroît aussi par la maniere dont il prit la chose : car où est le pere qui eût marqué tant d'indulgence en pareil cas, s'il n'avoit pas eu ses raisons pour cela ? Les précautions qu'il prenoit pour élever ses filles dans la retenue , partoient moins d'un pere sévere , que d'un amant jaloux. J'avoue qu'on ne peut sans frémir imaginer de pareilles horreurs ; mais on ne peut pourtant ici s'imaginer autre chose ; & ce Marquis étoit , sans doute , du goût de ce fameux Poëte de nos jours , que l'on accusoit d'avoir épousé sa fille ; & qui avoit accoutumé de répondre à ses amis , lorsqu'ils lui disoient qu'il avoit une belle femme , *l'ho fatta per me stesso*. Il y a apparence que cette nouvelle *Mircha* n'avoit pas compté juste , & que ce mécompte ayant rompu les mesures que son pere avoit sans doute prises pour son accouchement , & se sentant pressée par ses douleurs , elle avoit voulu aller se débarrasser de son paquet dans le parc , &

entasser , peut-être , crime sur crime. Voilà tout ce que je puis penser là-dessus , & ce que la Demoiselle *Normande* en a pensé elle-même. La guerre n'empêche pas qu'on ne se divertisse toujours bien ; l'argent a beau être rare , on trouve pourtant le secret d'en dépenser beaucoup ici : on y vit en misérables , à ce qu'on dit ; cependant tout le monde est magnifique , & l'on n'a jamais vu tant de pauvres orgueilleux. Mandez-moi un peu comment vous passez votre temps à *Lyon* , ce qu'il y a de rare , & sur-tout apprenez-moi comment je suis dans votre cœur. Au reste , j'ai rendu *Mylady* de.... à la personne qui m'en avoit confié le manuscrit. Je lui ai fait voir ce que vous me marquez là-dessus , & l'on vous laisse la liberté de disposer de son sort : il y auroit pourtant quelques précautions à prendre avant que de l'abandonner au grand jour. La morale de la Comtesse , en matière de Religion , paroîtra peut-être trop relâchée : on croira qu'elle autorise l'indifférence des Religions , & qu'elle

répond qu'on peut se sauver dans toutes celles qui sont Chrétiennes ; erreur condamnée au feu éternel : hors l'Eglise point de salut. Ainsi sur ce pied , les sentiments de la *Comtesse* pourroient bien ne pas paroître les plus orthodoxes du monde. Mais j'espère que les personnes éclairées se souviendront de cette maxime tant approuvée , qu'il faut distinguer les temps , les lieux & les personnes , & verront qu'il s'agit d'une femme que la *Comtesse* veut ramener dans son Pays & dans son devoir ; qu'elle ne sauroit y parvenir en lui rompant tout d'un coup en visière ; & que la voyant trop bonne Catholique pour pouvoir lui persuader qu'elle sera damnée en suivant cette Religion , elle prend le parti de lui faire comprendre qu'elle pourra tout le même se sauver dans une autre , & qu'elle se sauvera plus agréablement. Après tout , si on avoit composé cette histoire à plaisir , on seroit responsable des sentiments qu'on auroit donnés à ces Dames ; mais comme ce n'est ici qu'une narration très-fidèle , on ne peut

ni y ajouter ni y diminuer , à moins de changer la vérité en roman. On donne les choses comme elles se sont passées ; permis au Lecteur de condamner ce qu'il trouvera condamnable. *A Paris ce. Je suis, &c.*

L E T T R E X L V .

QUELQUE dessein que j'eusse de ne plus vous parler de *Cavalier* , il faut pourtant , Madame , que je le fasse encore' revenir sur la scène , & que je vous apprenne ce qu'on nous a dit ici de lui après s'être échappé par finesse de ses Gardes. Il est passé , comme vous me l'avez marqué , en *Suisse* , accompagné d'un certain nombre de gredins qui l'avoient suivi. Messieurs les *Suisses* ne vouloient pas d'abord le laisser entrer dans leurs Villes , de peur de se faire des affaires avec la *France* ; mais il trouva cependant le secret d'aller à *Lausanne* joindre le Marquis de *Guiscard* , que j'ai

connu autrefois à *Toulouse*, sous le nom
 de l'Abbé de la *Bourlie*, & qui a fait ,
 dit-on , ou du moins voulu faire des
 soulèvements dans ce Pays. Ce Marquis
 lui a mis en tête d'aller trouver le Duc
 de *Savoye* ; il l'a présenté à ce Prince
 qui lui a donné permission de faire un
 régiment, & d'y mettre ses Camifards.
 Le Cavalier a fait un Jardinier de *Nîmes* ,
 nommé *Billard*, son Lieutenant-Colo-
 nel. Le premier Capitaine est un garçon
 d'ailleurs , son cousin-germain , qu'on
 appelle *Cavalier* comme lui ; & les au-
 res Officiers sont à proportion. C'est
 quelque chose de plaissant que de voir
 ces *Ostrogots* travestis en Officiers ; ils
 ont aussi bon air qu'à ramer des choux ;
 & je crois qu'on en doit bien rire à
Turin. Tout le monde étoit curieux de
 voir ce *Cavalier* dont on avoit tant ouï
 parler ; & lorsqu'il passa en *Suisse* , les
 Réfugiés qui sont dans ce Pays , n'é-
 toient pas fort disposés à lui faire ac-
 cueil , le regardant comme un homme
 qui avoit sacrifié les siens , & qui n'a-
 voit songé qu'à se tirer lui-même d'in-

trigue. Les Ministres en parloient sur ce pied ; & l'on dit même qu'un nommé *M. Merlac* , s'en expliqua clairement dans ses Sermons. Quoi qu'il en soit , *Cavalier* a trouvé des prétextes , bons ou mauvais , pour plâtrer sa conduite. Il avoit , disoit-il , son but dans tout ce qu'il avoit fait , & prétendoit le prouver par sa sortie du Royaume. On lui répondoit qu'il ne devoit pas avoir cherché son repos particulier aux dépens de celui du général , & on lui reprochoit le sang des siens qui avoient été les victimes de ses desseins. Dès qu'il n'avoit plus de bonnes raisons à donner , il avoit recours à ses Prophéties , & disoit avoir obéi en tout aux ordres de l'Esprit. Les uns l'en croyoient , & les autres s'avoient à quoi s'en tenir : mais en général tout le monde avoit envie de le voir ; & soit qu'on le regardât de bon ou de mauvais œil , il excitoit autant de curiosité qu'un animal venu de l'*Amérique*. On éprouve , en le voyant , la vérité de ce que dit *Saint Paul* , que la présence est contemptible ; car sa pe-

de taille, & sa mine basse & enfante, ne promettent rien moins que ce qu'on a dit autrefois de lui. Le Duc de la pourtant, par un bonheur qui lui avoit passé ses espérances, revêtu de la dignité de Colonel. Et le Duc de Morye, qui vient de l'en honorer, a mis par-là un voile sur toutes les démarches scabreuses que ce petit garçon a faites jusques ici. Ceux de ces Prophetes qui le suivoient autrefois, & qui étoient échappés aux bourreaux auxquels ils étoient dévoués, prédissent maintenant de grands malheurs à ce Chef, & assurent que Dieu l'a livré à présent à lui-même pour sa folle ambition; qu'il n'a permis qu'il se fût élevé, que pour rendre sa chute plus terrible; qu'il l'anéantira & le fera rentrer dans un état plus bas encore que celui dont il l'avoit tiré; & ils ajoutent, disent-ils, parce qu'il l'a méconnu, & qu'il s'est méconnu lui-même. Le prochain événement nous fera voir la vérité de ces Prophéties. Cependant M. de Charlat a écrit une lettre à Cavalier,

que l'on a envoyée ici , & que vous avez fans doute vue à *Paris* , puisque c'est delà qu'elle vient , c'est pourquoi je ne vous en dis pas la teneur. *Cavalier* y est traité indignement , & comme on prétend qu'il le mérite : nous verrons par la maniere dont il se ménagera dans les suites , s'il est capable lui-même de quelque conduite : j'en doute. Mais ce sont les affaires , & la chose du monde à laquelle je m'intéresse le moins. Puisque vous voulez savoir celles dont je m'occupe ici , je vous dirai qu'on y passe le temps fort agréablement. Je vais me promener dans une très-belle Place qu'on appelloit Belle-Cour , qui est d'une grandeur extraordinaire , & il n'est point de Ville qui en ait une si grande dans le milieu de son enceinte ; & lorsqu'on y fit dresser la statue équestre du Roi , qui est posée sur un beau piédestal en marbre blanc , on lui donna le nom de Place-Royale ; il y a de très-belles maisons , & c'est dans cette Place où tout le beau monde s'assemble journellement pour se prome-

er, soit en carosse ou autrement, & où
: donnent toutes les fêtes & courses
ui se font dans ce Pays pendant le car-
aval, où les gens de profession sont à
heval ou sur des charriots, tous dé-
uisés & masqués proprement; il y a
es tilleuls qui y forment une belle
llée, qui aboutit sur le rempart, qui
n est tout garni: le Rhône coule au
ied, & c'est au bout de ce rempart
ue se fait l'assemblage du Rhône & de
a Saône; l'air & la vue y sont enchan-
és; c'est aussi dans cette enceinte où
oge le Prince d'Harcourt & tout ce
u'il y a de Noblesse & de gens d'af-
aires; à l'autre bout de cette Place la
aône y coule: on la passe sur un grand
'ont de bois où il y a des bancs des
eux côtés, sur lesquels on va le soir
espirer au frais, & où la vue a de quoi
'arrêter agréablement; car on découvre
elà les deux côtés de la Ville, & les
ontagnes qu'elle renferme, & l'on
oit passer une infinité de petits ba-
eaux, qu'on appelle des béches, que
es femmes habiles en l'art de ramer,

conduisent de la maniere du monde la plus plaifante. Les mouvemens qu'elles fe donnent en ramant , ont quelque chofe de fi rifible , que bien des gens , pour ce feul plaifir , s'en font un véritable de paffer & de repaffer l'autre côté de l'eau. Dès qu'on appelle une de ces batelières, il s'en préfente plus de vingt , & fouvent même elles viennent offrir leur miniftère aux paffants , & leur difent , pour fe faire accepter , tantôt des douceurs , tantôt des injures , qui font toujours également rire. Il fe forme ordinairement un combat fur la préférence ; après quoi la victorieufe s'éloigne du bord à force de rames avec fa proie , & l'on en eft quitte pour effuyer quelques huées de celles qui la voyent éloigner avec des yeux d'envie : tant il eft vrai que l'envie fe met par-tout , jufques dans les professions les plus baffes. Outre les promenades de la Place-Royale , des remparts & du Pont de Saône , il y a celle de la Place des Terraux ; la Maifon de Ville y eft bâtie , c'eft un des plus beaux édifices

qu'on voie en ce genre, & aucune autre Ville n'en a une si belle. Le Couvent des Dames de S. Pierre, qui est une Abbaye Royale, & d'autres belles maisons, forment le reste du quarré où le beau monde de ce quartier se promene ordinairement les soirs, & l'on y trouve de quoi se rafraîchir dans une infinité de grandes boutiques très-propres & très-bien éclairées, où l'on vend des liqueurs & des eaux glacées de toutes les sortes; toutes les personnes de l'un & de l'autre sexe y entrent sans façon; les Messieurs y peuvent même regaler les Dames, sans que cela tire à conséquence, & les plus rigides n'en font pas de scrupule. On ne fait ici ce que c'est que gens de qualité; & excepté chez les Comtes de S. Jean & dans quelques Abbayes Royales, où la naissance est nécessaire, on n'en fait presque partout ailleurs aucun cas, & ce sont les Banquiers qui brillent ici: ils possèdent les premières Charges; leurs femmes sont, sans dispute, appelées Madame, & disputeroient en cas de besoin le haut

du pavé aux Duchesses : elles ont de beaux carosses ; elles sont magnifiques dans leurs habits , dans leurs meubles & dans le nombre de leurs Domestiques ; elles se mettent parfaitement bien , ont du goût , de la politesse , & sont d'une société très-charmante : l'un & l'autre sexe se piquent de bien parler ; elles ont dans la banque de leurs maris de quoi entretenir toutes ces magnificences : elles jouent gros jeu , & font de belles dépenses. Je fus l'autre jour chez une Trésorière de France , appelée Madame *Poilicourt* , chez qui il y a ordinairement assemblée , j'y trouvai très-bonne compagnie : cette Dame est vive , & si ses jambes pouvoient suivre sa tête , je crois qu'elle feroit bien du chemin ; mais elle est obligée de marcher avec des potences ; ainsi accrochée par les pieds , elle est sédentaire par force. On joue chez elle , & l'argent y roule comme chez nos femmes de Maltotiers à *Paris*. Le Duc de *Vantadour* y vint , & je ne pus m'empêcher de rire : en le voyant je me sou-

ains de cette chanson : *Joseph le regardant*, crut qu'il portoit la hotte. Je trou-
vai l'invention si plaisante & le portrait
si juste, que je ne savois comment faire
pour prendre mon sérieux. Après tout,
quand le Duc auroit connu mon em-
barras, cela ne m'en auroit point fait.
Il est bon Prince, & entend assez bien
raillerie. J'appris de lui qu'on ne voit
plus le Cabinet de M. de *Servieres*, dont
il nous conta mille particularités : il
nous dit, entr'autres choses, que le Roi
avoit été le voir deux fois en passant
par *Lyon* ; & qu'après qu'on lui en eut
fait admirer toutes les raretés, M. de
Servieres avoit tiré un rideau, & dit à
Sa Majesté, en lui montrant de très-
beaux petits enfants qu'il avoit fait ca-
cher derriere : il est juste, Sire, puis-
que vous avez vu mes ouvrages du jour,
que Votre Majesté voie aussi ceux de la
nuit. Le Roi fronça les sourcils, trou-
vant quelque chose d'un peu trop libre
à-dedans, & ne fit point de présent à
ces petites personnes ; ainsi M. de *Ser-
vieres* se frustra par-là du succès de son

imaginative. Après que le Duc de *Vandadour* eut fini son conte, & quelques autres à-peu-près semblables ; qu'on eut raisonné sur la modestie du Roi, & fait quelques annotations à propos du sujet, on parla d'aller à l'Opéra. Nous y fumes toute une bande, & nous y arrivâmes fort à propos pour aider à ces pauvres gens à en payer les frais ; car la foule n'y est pas ordinairement fort grande : aussi qu'est-ce que c'est que cet Opéra ? On y jouoit *Bellerophon* qui fut très-bien représenté ; la salle est chez M. le Gouverneur & est très-magnifique : l'orchestre est bon, & répond parfaitement bien à la magnificence du Théâtre. La petite *Fanchon Jouvenet* en faisoit tout l'ornement ; je l'avois vue quelques années auparavant à *Avignon*, & je la trouvai toujours aussi aimable : elle joua le rôle d'*Estrenobée* & s'en acquitta à merveilles. Le Prince d'*Harcourt* a été dans ses chaînes, tant d'autres là, tant d'autres ici ; car il n'y a proprement qu'elle qui brille. C'est présentement le Marquis d'*Albon*

qui en prend soin : on me le montra , & jamais je ne fus si surprise que lorsqu'on me dit que c'étoit le mari de la Reine *d'Yvetot*. Une Reine femme d'un Marquis de Province , cela me paroissoit un peu contradictoire ; mais j'appris ensuite que cette Royauté n'est pas grand' chose , & que le Royaume *d'Yvetot* est un Royaume en miniature , & on m'en conta l'histoire , que vous savez sans doute , & dont je n'avois jamais entendu parler : on dit que le Roi.... étant mécontent du Seigneur *d'Yvetot* , Gentilhomme de Normandie , & n'ayant pu être maître de son emportement , l'avoit tué au pied de l'Autel ; qu'étant ensuite revenu à lui-même , il avoit condamné son action , & que pour la réparer , en quelque sorte , & satisfaire aux manes du défunt , il avoit voulu honorer sa mémoire en érigeant sa petite Terre en Royauté. Il lui donna tous les attributs nécessaires à cet effet , & voulut que sa postérité jouît paisiblement de ces beaux privilèges. Elle en jouit encore en effet ; & comme ce

164 LETTRES HISTORIQUES

Royaume n'est pas sujet à la Loi Salique, celle qui en est héritière la porte en dot à son époux. On dit qu'il y a une Tour au milieu de ce petit Etat, d'où on en découvre non-seulement toute l'étendue, mais du haut de laquelle le Roi peut, s'il veut, cracher sur tout le Pays de son obéissance. Peut-être y a-t-il un peu d'exagération ; mais sûrement ce Royaume est un Royaume proprement pour rire ; & où la Charge de Contrôleur des Finances n'est pas, je crois, fort considérable. On avoit dit autrefois, par manière de plaisanterie, que le Roi *Jacques* y feroit sa retraite, afin de conserver la Souveraineté ; & le tout ne se disoit que pour briller. Mais revenons à l'Opéra, les Actrices y sont cajolées comme par-tout ailleurs par les Petits-Mâîtres ; les fils des riches Marchands se mettent de la partie ; il y a aussi une Académie de Musique où les personnes de l'un & l'autre sexe qui sont de la première volée se font plaisir d'en être, & on s'y exerce deux fois par semaine ; il y a de même une Académie

aux dépens de la Ville pour apprendre à faire des armes & à monter à cheval. Au reste, on brille ici fort à bon marché : les étoffes y sont à juste prix, & l'on peut les avoir de la première main : les vivres y sont à donner ; c'est un pays de bonne chère ; la pâtisserie est meilleure ici que dans tous les pays du monde : on y est à portée des Vins de *Condrieu* & de l'*Hermitage*, & on y mange de certains petits fromages à la crème qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Lorsqu'on fait ici quelque feu de joie, c'est toujours sur un pont de pierre qui traverse la *Saône* : & les fusées qui, après avoir percé jusques aux nues, viennent se perdre dans les eaux, font un effet le plus charmant du monde. M. le Maréchal de *Villeroi*, Gouverneur de la Ville & de la Province, a ici une grande & belle maison qu'on appelle le Gouvernement, & est située au milieu de la Ville sur le bord de la *Saône* ; le Palais Archiépiscopal a été autrefois pendant long-temps dans cette famille. Camille de Neuville en a été Archevêque

quarante-deux années ; son Neveu l'est aujourd'hui , que l'on appelle François-Paul de Neuville de *Villeroi* : ce premier a fait bâtir un très-beau Château à deux lieues au-dessus de *Lyon* , sur la *Saône* , que le Roi a érigé en Marquisat , sous le nom de Neuville , qui assurément est un des plus beaux qu'il y ait dans le Royaume , par sa belle situation , son étendue & la quantité de jets d'eau & orangers ; il confine la Souveraineté de *Dombes* , où M. le Duc du *Maine* , qui est héritier des droits de feu Mademoiselle de *Montpensier* , a celui de faire battre Monnoie. Il y a dans cette Ville bien des maisons fondées pour le soulagement des pauvres. On m'a fait voir , comme une chose très-curieuse , les deux Hôpitaux , & j'ai été très-édifiée de la maniere dont on y élève les orphelins & les enfants trouvés , & de la regle qui s'y observe. Cette Ville est si voisine du *Dauphiné* , que le Fauxbourg qu'on appelle de *la Guillotiere* est dans cette Province. Vous voyez , Madame , que je vous fais des

relations bien exactes, puisque je vous donne des nouvelles de la Ville & des Faubourgs. *Vienne* n'est qu'à cinq lieues d'ici. C'est le pays de cette belle *Coulon* dont vous m'avez tant vanté les appas, & dont *Madame d'Aulnoi* parle encore dans sa *My lady* de..... J'y vis en passant quantité de belles Personnes; & je crois que le climat influe un peu là-dedans. *Vienne* est la première Ville du *Dauphiné*: c'étoit autrefois le séjour des Souverains de ce Pays, & ce fut dans cette Ville qu'*Imbert Dauphin*, jouant avec un petit enfant qui étoit son unique espérance, eut le malheur de le laisser tomber d'un balcon de son Palais dans le *Rhône*: c'est à cet accident que la *France* doit le *Dauphiné*, que ce pere désolé donna au Roi *Philippe de Valois* l'an 1346, à condition que l'Héritier présomptif de la Couronne porteroit le nom de *Dauphin*: condition qui, comme vous voyez, a été toujours religieusement observée. *Vienne* a beaucoup perdu en perdant son Prince & le séjour de sa Cour; & il y a apparence que cette

Ville est bien diminuée, puisqu'une pyramide fort ancienne, qu'on rencontre un quart-d'heure avant d'y arriver, en marquoit autrefois le milieu. *Grenoble* est à présent la plus considérable du Pays : l'Evêque y habite, & le Parlement y siege. On dit ici des merveilles de ce Prélat qui, sous la Pourpre dont Rome l'a revêtu, conserve une humilité tout-à-fait Apostolique : c'est-là ce qu'on peut appeller une véritable conversion ; & ceux qui l'ont connu, lorsqu'il étoit l'Abbé *le Camus*, admirent en lui les effets de la grace. Elle a produit, dit-on, un pareil changement dans l'Abbé *de la Trappe*, Auteur de cette austère réforme, dont je ne pourrai jamais vous parler que par tradition, puisque quand mon ambulante destinée me conduiroit jusques aux portes de cette triste demeure, l'entrée m'en seroit interdite comme à toutes les autres personnes de mon sexe. Mais il me semble que je m'égare un peu de ma route : ainsi de peur de battre encore la campagne, je m'en vais battre en retraite, & me met-

tre

tre dans mon lit. Adieu donc, Madame, je vous souhaite le bon soir, & suis comme toujours, c'est-à-dire, jusques au dédit, votre très-humble. *A Lyon*
ce, &c.



LETTRE XLVI.

JE conyiens, Madame, de votre exactitude lorsqu'il s'agit de me faire la description de *Lyon*. Vous vous en acquittez à merveilles : vous me parlez de la Ville & des Fauxbourgs, & même vous me menez promener bien loin chez les voisins ; & quand je vous demande comment je suis dans votre cœur, vous répondez à cette question, dans laquelle le mien s'intéresse si fort, de la manière du monde la plus succincte, & vous vous contentez de me dire à la fin de votre Lettre, que vous êtes toujours jusques au dédit. Franchement je pourrois vous faire ici le même reproche que le grand *Perrin Dandin* fait dans les
Tome III. P

Plaideurs à Maître l'*Intimé*, & vous dire que comme lui vous courez le galop sur les choses qui méritent le plus d'attention. Mais, à la bonne heure, je veux bien vous entendre à demi-mot, & vous en croire sur la moindre parole. Au reste, je ne fais si vous avez l'art d'embellir les lieux par où vous passez; mais je suis charmée des relations que vous m'en faites. *Lyon* me paroît un séjour enchanté; & l'on voit bien que cette Ville n'est pas loin des rives du *Lignon*. Quelqu'envie que j'aie de vous revoir, je ne puis savoir mauvais gré à vos voyages, ils me rendront habile femme, & il me semble que je suis même déjà assez bonne Géographe. Qu'en dites-vous? Mais je vois bien que vous attendez de moi quelque chose à votre tour; & que croyant que *Paris* doit toujours fournir quelque nouvelle aventure, vous prétendez que je dois vous en conter; mais c'est ce qui vous trompe. La saison est des plus stériles: nos Petits-Mâtres sont sur les frontières; les Abbés ont leurs raisons pour éviter l'éclat dans

leurs intrigues , & le Public n'a pas toujours le bonheur de s'en réjouir : ainsi à moins que quelque Plaideuse ne vienne du fond de sa Province nous donner ici la comédie , comme la Comtesse de *Pimbeche* , on ne peut guere à présent se divertir aux dépens du prochain : le cas arrive quelquefois , & il est arrivé depuis peu ici une Dame *Champenoise* , dont l'aventure auroit fourni matiere à de bons contes , si on n'avoit eu soin de la cacher autant qu'il a été possible. Comme elle s'est passée dans mon voisinage , je n'ai eu garde de l'ignorer , & vous ne l'ignorez pas non plus. Notre Dame *Champenoise* vint ici solliciter un Procès , dont son époux lui avoit confié le soin , & dans lequel il s'agissoit de cent mille francs ; somme très-considérable par toute la terre , & sur-tout chez un Gentilhomme campagnard. Celui-ci sachant qu'une jolie femme est d'un grand secours pour le gain d'un procès , & comptant sur la vertu de la sienne , résolut de l'amener ici ; & ses affaires ne lui permettant pas d'y faire un si

long séjour, après avoir mis l'affaire en train, & sa femme entre les mains d'un bon Avocat & d'un Procureur, & lui avoir bien fait comprendre que de la décision de ce procès dépendoit leur bome ou leur mauvaise fortune, il la chargea de le poursuivre, & de le poursuivre vivement; & se reposant sur son habileté d'un soin aussi important, il retourna dans ses Terres. La Dame resta à l'Hôtel de *** où ils avoient pris un appartement, & où M. de *** étoit aussi logé. Ce riche Financier sachant qu'il avoit une jeune & aimable voisine, & persuadé que rien ne pouvoit échapper au brillant de son or, jetta d'abord ses plombs de ce côté, & crut la conquête fort aisée : il y trouva pourtant plus de difficulté qu'il ne se l'étoit imaginé. La belle Plaidense, toute occupée de Requêtes, ne faisoit nulle attention à celles que le Maltotier lui présentoit tous les jours : elle donnoit la matinée à ses Juges; & à peine pouvoit-il trouver le moyen de l'engager l'après-midi à faire une partie d'homme : il lui proposoit

toutes celles qu'il croyoit propres à lui procurer du plaisir. L'Opéra, la Comédie, promenades à la Ville & à la campagne, tout cela étoit offert & refusé, & la Dame n'acceptoit de lui que son carosse; secours très-utile quand on a des Juges à solliciter, & des Avocats à instruire. M. de*** l'accompagnoit chez les Conseillers qui étoient de sa connoissance; il les prioit de lui rendre bonne & briève justice, & faisoit prier les autres par de très-puissants amis qu'il a ici. Tous ces bons offices engageoient la Dame à avoir de la reconnoissance, & des ménagements pour lui; mais cela ne passoit point les bornes du plus austere devoir. La Provinciale n'avoit point encore pris les manieres dégourdies de nos habiles Parisiennes; tout lui paroissoit crime, & l'absence de son époux la rendoit si timide & si réservée, que le Financier ne pouvoit pas trouver le moyen de lui parler en particulier, & ne se voyoit pas plus avancé après six mois de services, qu'il l'avoit été le premier jour. Cette résistance le

piquoit si fort, que si la Dame avoit eu l'ame intéressée, il lui auroit été aisé de le dépouiller, sans qu'elle y eût rien mis du sien : mais elle étoit de bonne foi, & n'en savoit pas encore assez long. Une Femme de chambre & un petit Laquais composoient tout son train : cela s'entretenoit à peu de frais, & le nom de Marquise qui entroit dans ses titres, & qu'on lui donnoit, ne l'engageoit pas à de grandes dépenses. On attendoit le gain du procès, pour faire un fracas convenable, & pour s'en retourner en carrosse à six chevaux. Mais comme les événements sont incertains, la Marquise vit un beau matin ses espérances renversées par la perte de ce procès. Jamais il n'y eut de désolation pareille à la sienne. Elle étoit ruinée ; sa famille à l'Hôpital ; sa Partie devoit, pour les cent mille francs en question, prendre toutes les Terres du Marquis, & le mettre à la porte. Il n'y avoit point de grace à attendre là-dessus, car les esprits étoient extrêmement aigris : c'étoit une affaire de famille, & chacun

fait que la haine est toujours plus forte entre les proches ; ainsi la pauvre Dame étoit dans le plus triste état du monde : ce qui augmentoit encore sa douleur , étoit la crainte que son mari ne lui imputât la perte de ce fatal procès , & ne l'accusât d'avoir négligé le soin de solliciter. L'accusation n'auroit pas été juste. Cependant la désolée Marquise craignoit tout , & ne savoit de quel côté se tourner ; elle n'osoit écrire à son mari , ni lui annoncer une si fatale nouvelle. Cinq ou six paires de Moines de différents Ordres , travaillèrent en vain à la consoler : ils avoient beau l'exhorter à se soumettre aux volontés du Ciel , leurs exhortations ne purent jamais calmer son désespoir ; & il l'auroit sans doute portée aux dernières extrémités , si M. de *** , plus heureux que tous ces Prêtres , n'eût trouvé le secret de le faire cesser. Madame, dit-il , j'ai toujours oui dire que dans les maux extrêmes , il faut se servir des remèdes violents : depuis six mois qu'il y a que je vous aime , mes soins ni mes respects n'ont rien pu.

176 LETTRES HISTORIQUES

gagner sur votre esprit ; je n'ai reçu de vous que des civilités que je dois bien plus à votre politesse qu'à votre cœur ; ainsi sans que je puisse raisonnablement me plaindre de votre procédé , & malgré toutes vos manières honnêtes , vous me rendez l'homme du monde le plus malheureux. Mais , Madame , ces malheurs que vous me causez ne m'empêchent pas de sentir les vôtres ; je vous aime trop pour ne pas les partager , & l'amour vient de m'inspirer le moyen de les terminer. Mais , Madame , il faut aussi finir les miens , & que nous soyons heureux en même-temps : cela dépend de vous , faites mon bonheur , & je ferai le vôtre ; & voici comment. J'irai trouver votre partie , je lui compterai les cent mille francs qu'elle demande , & nous ferons , d'intelligence , donner un Arrêt qu'on appelle d'expédient , par lequel il paroîtra que vous gagnez votre procès avec dépens : je paierai tous les frais de Justice ; munie de cet Arrêt , vous pourrez retourner triomphante auprès de votre époux , & vous recevrez

de lui des éloges & des remerciements, au lieu des reproches que vous craignez. Voilà, Madame, ce que je vous offre : je ne vous explique point ce que je souhaite de vous ; vous avez de l'esprit, & j'espère qu'un service de cette importance me tiendra lieu de mérite auprès de vous, & que votre fortune, le repos de vos jours & le plaisir de vous voir applaudie dans votre Province, vous engageront à m'accorder par raison ce que vous n'avez jamais voulu sacrifier à l'amour. Pensez-y, Madame, la chose mérite réflexion ; je vous donne vingt-quatre heures pour cela : mais songez que votre Arrêt n'est point levé, & que si vous attendez qu'on en sache la teneur, il n'y auroit plus rien à faire ; songez-y, il n'y a pas de temps à perdre : je ne vous sollicite point, votre intérêt vous doit assez solliciter. Monsieur, dit la Marquise en l'interrompant, vous me faites sentir tout le poids de ma mauvaise fortune. Si j'étois moins malheureuse, vous ne vous hasarderiez pas à me faire une proposition de cette natu-

178 LETTRES HISTORIQUES

re , & vous craindriez sans doute une réponse convenable là-dessus. Mais que pouvez-vous craindre de moi , dans le triste état où je suis ? Quelques emportemens ; une colere impuissante ; cela ne sauroit vous intimider , & vous croyez pouvoir m'insulter à coup sûr. Ce procédé n'est pourtant pas fort généreux. Quoi ! Madame , s'écria le Financier ; ce n'est pas être généreux que de vous offrir cent mille francs ? S'il m'étoit permis de plaisanter , je pourrois vous dire ici ce que dit *Arlequin* à *Lucrece* , que c'est acheter bien cher des faveurs qu'on peut avoir ailleurs pour quinze francs. Croyez-moi , Madame , c'est être bien persuadé de ce que vous valez , que de mettre vos bontés à un si haut prix , & croire que votre vertu ne puisse pas être ébranlée à moins : il en est peu , pour ne dire presque point , qui résistassent à des offres de cette nature ; & bien loin de vous en offenser , il me semble que vous me devriez tout au moins des remercîments. Mais il faut laisser calmer ce premier mouvement de

colere : la situation de vos affaires vous fera faire des réflexions plus sérieuses là-dessus , & je vais vous en laisser le loisir. Il se retira aussitôt , sans attendre de réplique , & la pauvre Marquise resta dans le plus grand accablement du monde. Elle se mit au lit sans souper , & passa toute la nuit à pleurer ses malheurs , que la proposition du Financier aggravait. Quoi ! disoit-elle à sa Femme de chambre , est-il possible qu'on ait osé me tenir un pareil discours , & que je sois hors d'état d'en tirer raison ? Mais , ajoutoit-elle , que puis-je faire ? Je ne fais comment me tirer moi-même d'ici ; & il faudra peut-être que j'y sois accrochée pour les frais de ce maudit procès : & quand je pourrois en sortir , où sera mon asyle ? Je trouverai mon époux dépossédé , & peut-être irrité contre moi. Que deviendrai-je , grands Dieux ! Là-dessus les larmes & les sanglots redoubloient. La Femme de chambre , qui étoit peut-être gagnée , ou qui du moins avoit des sentiments conformes à la bassesse de sa naissance , lui dit qu'elle

avoit tort d'avoir rebuté le Financier ; que ce qu'il lui proposoit n'étoit pas si injurieux : qu'après tout , il falloit qu'il l'aimât bien pour lui offrir une si grosse somme : qu'il la préférât sans doute à des Princesses ; puisque , si on en croyoit *Bussi* , il y en avoit qui s'étoient rendues à moins : que l'intention faisoit le crime , & qu'elle ne croyoit pas qu'il y en eût dans une occasion comme celle-là , où son inclination n'agiroyt point , & où elle se sacrifieroit elle-même au bien de sa famille. Un discours si pathétique ne persuadoit pas la Marquise. Elle aimoit mieux , disoit-elle , supporter tous ses malheurs , que de se résoudre à les mériter par une démarche aussi scabreuse ; & je crois que sa vertu auroit triomphé , si une lettre qu'elle reçut le lendemain matin de son époux , ne l'eût entièrement ébranlée. Il lui recommandoit son procès : il lui exagéroit la justice de sa cause , & lui faisoit entendre que si elle y avoit donné tous ses soins , la chose auroit déjà été finie , & que si elle tournoit mal , comme ce feroit

roit à coup sûr par sa faute , ce seroit aussi contr'elle qu'il tourneroit tout son ressentiment. La pauvre Marquise trembla en lisant cette lettre ; & la visite de son Procureur , qui lui portoit la liste des dépens , acheva de l'accabler. Elle étoit dans cet état lorsque le Financier entra dans sa chambre , pour lui demander le résultat de ses réflexions. Il ne pouvoit pas mieux prendre son temps. La Femme de chambre lui aida à en profiter ; & la Marquise se livra à lui par désespoir & avec des sentiments d'horreur , qui faisoient bien voir que le crime ne lui étoit pas familier. Le Financier tint exactement ce qu'il avoit promis , & en moins de vingt-quatre heures on publia que la Marquise de *** avoit gagné son procès avec dépens. On lui donna un Arrêt authentique là-dessus , qu'elle envoya d'avance à son époux. Tous les dépens furent payés. Elle reçut les félicitations des personnes de sa connoissance , & régla toutes choses pour son départ. Mais lorsqu'après avoir ainsi tout payé , notre Finan-

cier voulut la revoir sur le même pied , elle lui dit qu'il n'y avoit rien à faire ; qu'il lui avoit donné cent mille francs pour un rendez-vous , & qu'elle n'étoit pas d'humeur à lui en accorder davantage. Il eut beau parler & pleurer , offrir de l'argent , il n'en fut pas plus avancé. La Marquise partit : son mari la reçut en triomphe ; mais ses remords l'empêchoient de sentir la joie qu'elle auroit eue , si elle l'avoit achetée moins cher ; & elle tomba dans une mélancolie qui l'auroit conduite au tombeau , si son époux qui l'aimoit tendrement , & qui avoit encore redoublé ses tendresses depuis le gain du procès , n'avoit mis tout en usage pour l'en tirer. Mais il n'y auroit jamais réussi , s'il n'avoit été à la cause : ainsi voyant que toute la Médecine & la Pharmacie y avoient travaillé en vain , il crut que le mal étoit au cœur , & que sa femme avoit quelque inclination à *Paris*. Il lui parla là-dessus en ami plutôt qu'en mari. La Dame , pressée par le reproche de sa conscience , & se croyant mourante , lui fit , avec larmes ,

le honteux aveu de ce qui s'étoit passé. Mais quelle fut sa surprise , lorsqu'au lieu des reproches auxquels elle s'attendoit , elle vit cet époux l'embrasser tendrement ; la remercier même de ce qu'elle s'étoit sacrifiée pour lui. Il lui dit qu'il connoissoit sa vertu ; que son repentir , & l'effet qu'il avoit fait sur sa santé , en étoient des preuves assez convaincantes ; qu'il ne falloit plus parler de cela ; qu'il ne lui en feroit de sa vie aucun reproche : qu'après tout , cette aventure lui faisoit moins de peine que si elle avoit eu quelque attachement de cœur. La Dame , charmée des bontés de son mari , se jeta à ses pieds & lui jura une fidélité inviolable. Il ne fut plus question que de recouvrer sa santé. Le repos de sa conscience , qu'une pareille confession avoit entièrement soulagée , y contribua beaucoup , & elle est présentement tout-à-fait rétablie. Son mari l'adore , & c'est le meilleur ménage du monde. Vous me demanderez , sans doute , comment j'ai pu savoir tout le détail de cette aventure : mais c'est ce

que je ne vous dirai point. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle est très-véritable; & que je suis, à votre imitation, jusques au dédit, votre très-humble servante. *A Paris ce.*

LETTRE XLVII.

SAVEZ-VOUS bien, Madame, que j'ai presqu'envie de me fâcher? Quoi! vous me comparez tantôt à *Sancho Pança*, tantôt à Maître l'*Intimé*: point de ces comparaisons odieuses, s'il vous plaît. Vous avez bien fait de chercher à m'appaiser par l'histoire de votre Marquise: je ne fais que vous en dire; tout cela ne fait pas d'honneur à notre sexe; & il semble que, comme on l'a déjà dit, il n'y ait qu'à trouver de l'argent, & la chose ne diffère que du plus au moins. Je trouve le mari fort pacifique, & le Maltotier bien fou de donner une si grosse somme. Il est vrai que l'argent ne coûte guere à ces Messieurs, & que

la veuve & l'orphelin font ordinairement les frais de leurs débauches : mais ce n'est point à moi à redresser les torts , & à m'ériger en *Don Quichotte* ; il suffit que vous m'ayez comparée à son Ecuyer , je n'en tiens-là : je vous dirai seulement , que si votre Financier avoit eu de la délicatesse , il auroit fait plaisir à la Dame sans conditions , & auroit laissé agir sa reconnoissance. Le Marquis de *Ganges* , dont je vous ai parlé autrefois , fut bien plus généreux. Il étoit amoureux à *Metz* de la femme d'un Orfevre : il avoit mis tout en œuvre pour la gagner , & lui avoit fait offrir une somme considérable par son Maréchal des Logis , qui n'avoit pas été mieux reçu que l'Ambassadeur d'*Arlequin-Tarquin* l'est de *Lucrece* ; & le pauvre Marquis avoit perdu toute espérance , lorsque le Régiment , dans lequel il étoit alors Capitaine , reçut ordre de dragonner les Huguenots de *Metz*. On mit garnison chez l'Orfevre : la petite femme se vit exposée à toute la fureur de ces Missionnaires bottés , qui , à force

de persécution , vouloient l'obliger à aller à la Messe. Elle soutint ce choc pendant quelques jours ; & enfin n'en pouvant plus , & pourtant résolue à ne point changer de Religion , elle imagina un moyen assez particulier pour se tirer d'affaire. Elle croyoit se damner en se faisant Catholique ; & damner pour damner , elle voulut du moins choisir la maniere ; ainsi elle demanda à parler au Marquis de *Ganges* , les Dragons n'osèrent refuser de l'aller chercher ; il vint. Dès que l'Orfèvreffe le vit entrer : Marquis , lui dit-elle , vous m'avez dit que vous m'aimiez : si cela est , tirez-moi d'ici , donnez-moi les moyens de sortir du Royaume , & attendez , pour prix d'un si bon office , tout ce que je vous ai refusé jusques ici , & que je ne vous aurois jamais accordé , si la cruelle situation où vous me voyez ne m'y contraignoit. Je fais que je fais un péché ; mais à tout péché miséricorde. Je me tire par-là de ce Pays , où il faudroit que je fusse hypocrite , ou idolâtre. Pardonnez-moi , dit-elle , l'expression , &

songez seulement à vous prévaloir de la conjoncture. Non, Mademoiselle, dit le Marquis, je ne m'en prévaudrai point ; vous me rendriez le plus heureux des hommes, si vous accordiez à ma tendresse ce que je pourrois obtenir aujourd'hui de votre trouble : je voudrois devoir tout à votre cœur, & il y auroit de la lâcheté à abuser de l'état où vous êtes : je vais vous en tirer, & je ne vous demande, pour toute récompense, que la grace de penser quelquefois à moi. Après cela il trouva des expédients pour la faire sortir de nuit de sa maison & de la Ville, & il la fit conduire en sûreté sur les frontieres, malgré le risque qu'il couroit lui-même en lui rendant un service de cette nature. Voilà ce qu'on appelle être généreux. C'est le Marquis lui-même qui m'a conté la chose ; & nous rîmes bien ensemble du scrupule de la Demoiselle. Peut-être croyoit-elle un péché moindre que l'autre, ou peut-être avoit-elle moins de répugnance pour celui-là. J'en fis mon compliment au Marquis, après avoir

loué sa générosité ; & nous convinmes , que puisque *Séneque* avoit pu choisir le genre de mort qu'il avoit voulu , il devoit être permis aussi aux gens de se damner à leur mode , & d'entrer dans l'Enfer par la porte qui leur faisoit le plus de plaisir. Je crois vous avoir déjà dit , que ce Marquis est fils de la belle Madame de *Ganges* , qui mourut par les mains de deux beau-freres barbares , dont l'un étoit le *Chevalier* & l'autre l'Abbé de *Ganges*. On n'avoit jamais su ce que ces deux cruels assassins étoient devenus , ils s'étoient dérobés dans la suite à la Justice humaine , & l'on ne doutoit point que la Divinité ne les eût poursuivis , & qu'ils n'eussent péri malheureusement quelque part : on avoit cru d'abord que le *Chevalier* avoit été tué au siege de *Candie* ; mais comme on trouvoit cette fin trop douce pour lui , le bruit cessa bientôt. Pour l'Abbé , on n'en a jamais oui aucunes nouvelles ; & je viens de faire une découverte là-dessus , dont vous ne ferez peut-être pas fâchée que je vous fasse part. Un Souve-

rain des plus illustres d'*Allemagne*, avoit donné un Gouverneur au Comte de*** son fils aîné, & ce Gouverneur, aidé par l'heureux naturel de son élève, en avoit fait un Prince accompli. Une aussi belle éducation lui avoit gagné le cœur du pere & de la mere, & lui avoit donné un grand relief dans cette Cour : on admiroit son esprit & son érudition; & son crédit devint enfin si grand, qu'il osa lever les yeux jusques à une Demoiselle qui étoit alliée à la Maison; & qui, charmée de son mérite, se résolut à l'épouser. La Comtesse aimoit le Gouverneur & lui faisoit du bien; mais elle ne le croyoit pas d'un rang à devoir entrer dans son alliance; ainsi elle parla là-dessus à la Demoiselle; elle lui fit comprendre qu'elle s'oublioit, & qu'on ne souffriroit pas qu'elle fît un mariage aussi mal assorti : M. P*** est honnête homme, disoit la Comtesse; nous sommes très-contents de lui, mais il n'est recommandable que par son mérite; & outre qu'il est *François*, il est aussi une espece de *Melchisedech*; car depuis qu'il

est dans notre Cour, nous n'avons jamais pu découvrir qui il est : ce qui fait bien voir qu'il n'est pas grand'chose, car il y auroit long-temps qu'il nous auroit donné sa généalogie, pour peu qu'il eût cru pouvoir s'en faire honneur, puisqu'il est d'une Nation où les hyperboles ne coûtent guere. Je conviens que ses manieres sont nobles, & ses sentimens très-beaux ; mais tout cela ne doit pas vous engager à vous méfalloir ; & quand il voudra se retirer de la Cour, on saura lui donner une récompense proportionnée à ses services, sans intéresser la gloire de la Maison. La Demoiselle n'osa rien répliquer ; mais comme elle avoit déjà pris son parti, elle rendit compte de cette conversation à M. P***, & lui dit de tâcher par son bon esprit à gagner celui de la Comtesse ; & après y avoir bien rêvé, il résolut que puisqu'il n'y avoit que l'incertitude de sa naissance qui causât l'éloignement de la Comtesse, il se feroit connoître à elle pour lever cet obstacle, persuadé que l'estime que l'on auroit

pour lui , feroit furmonter tous les autres. Sur cette confiance , il demanda audience à la Comteſſe ; & dès qu'il fut ſeul dans ſon cabinet avec elle , il ſe jetta à ſes pieds : Madame , lui dit-il , je m'étois flatté juſques ici que Votre Alteſſe m'honoroit de ſa bienveillance , & cependant c'eſt elle qui s'oppose aujourd'hui à mon bonheur. La fille de.... me fait l'honneur de me vouloir du bien ; le Comte votre fils autorife ma recherche : que vous ai-je fait , Madame , & que peut-on me reprocher depuis tant d'années que j'ai l'honneur d'être à votre ſervice ? Je ne vous reproche rien , dit la Comteſſe ; mais je ne veux pas qu'on puiſſe me reprocher d'avoir ſouffert un pareil mariage. Rendez-vous juſtice ; bornez-vous à des choſes qui vous conviennent , & vous aurez lieu de vous louer de ma reconnoiſſance : demandez des emplois , on vous en donnera ; mais ne vous oubliez pas juſques à prétendre à une alliance dans laquelle vous ne devez pas vous flatter de pouvoir entrer. Car enfin ,

Monfieur, ajouta-t-elle, vous nous avez dit que vous étiez Gentilhomme; nous avons bien voulu vous en croire fur votre parole, parce que vous en'aviez les manieres & les fentiments: il y a apparence que fi vous étiez quelque chofe de plus, vous nous l'auriez dit auffi; car vous êtes d'un Pays où l'on n'oublie pas ces fortes de chofes. Madame, dit alors M. P***, fi je pouvois me faire connoître à Votre Alteffe fans encourir votre indignation, elle verroit bien que ce n'eft pas par ma naiffance que je fuis indigne de l'honneur où j'afpire. Oui, Madame, continua-t-il, vous en ferez convaincue quand vous faurez que je fuis ce malheureux Abbé de *Ganges*, dont le crime eft trop connu pour que fon nom ne le foit pas. Ce fut moi qui préfentai le piftolet & le poifon à mon infortunée belle-fœur, & qui lui propofai cette cruelle alternative. Vous favez le refte, Madame, épargnez-moi cet affreux récit. Je croyois alors avoir des raifons pour commettre une action auffi barbare: j'en ai fait

fait une cruelle pénitence ; & je crois que depuis que j'ai l'honneur d'être dans votre Cour , j'ai marqué par toute ma conduite des sentiments bien opposés. Quoi ! s'écria la Comtesse , vous êtes cet abominable Abbé de *Ganges* pour lequel j'ai toujours eu tant d'horreur ? Ciel ! quel monstre ai-je eu chez moi , & à qui avons-nous confié l'éducation du Comte ? Je frémis quand je pense qu'il a été dans des mains aussi barbares ! Le Comte qui étoit aux écoutes pour voir quel succès auroit la conversation de son Gouverneur , entra , voyant bien qu'elle tournoit mal ; & tout ce qu'il put obtenir de Madame , fut qu'on n'arrêtât pas ce malheureux. Il eut ordre de décamper au plus vite. Il est à présent Maître de Langues dans une Ville de *Hollande* que je ne vous nommerai point , & il a même trouvé le secret d'attirer la Demoiselle auprès de lui , & de l'engager à l'épouser. Il fait profession de la Religion Protestante , & vit , à ce qu'on dit , moralement bien. La Comtesse trembloit ,

quand elle pensoit au risque que son fils avoit couru ; car on l'avoit laissé voyager sous la conduite de cet illustre Gouverneur, dont on avoit la plus haute opinion du monde , & qui auroit pu cependant lui inspirer des sentiments pernicieux. La chose n'est pourtant pas arrivée , & ce jeune Comte est à présent un modele de perfection. Mais ceux qui ont sucé le lait des bêtes les plus féroces , n'en ont pas pour cela contracté les inclinations. Il me souvient d'avoir vu autrefois ce même Abbé de *Ganges* , sous le nom de M. P*** lorsqu'il voyageoit avec le Comte ; je causai même avec lui , & je lui trouvais beaucoup d'esprit , (car il est vrai qu'il en a infiniment.) Mais à propos d'esprit , il est arrivé ici une assez plaisante chose. Deux Savants étoient à dîner dans une des meilleures Auberges de cette Ville ; ils s'entretenirent pendant le repas de choses qui leur convenoient , & parlerent des Belles-Lettres tout leur fou ; les Auteurs anciens & modernes furent tour-à-tour soumis à leur critique ,

& enfin l'un des deux décida en faveur de *Voiture*. Il faut convenir , dit-il à son Compagnon , que les Lettres de *Voiture* sont les plus jolies du monde ! Le style en est aisé & coulant , & je ne saurois assez les admirer. Le Compagnon d'esprit en demeura d'accord , au grand étonnement d'un Marchand Bisouard qui étoit à table avec eux ; gens qui sortent des montagnes du Dauphiné , & font tous fortune en cette Ville , & qui avoit écouté leur conversation , tont comme s'il y avoit compris quelque chose. Je vous ai déjà dit que MM. les Marchands priment ici ; ainsi vous ne devez pas être surprise que celui-là fût faufilé avec nos beaux esprits. Après les avoir écoutés assez long-temps en silence , il prit enfin la parole , & les regardant en pitié : Messieurs , leur dit-il , vous voulez bien que je vous dise , que j'avois eu jusques ici une meilleure idée de votre discernement : il y a une heure que je vous entends faire l'éloge des Lettres de *Voiture* ; que diable y trouvez-vous donc de si beau ? J'avoue que

le style en est assez naturel ; mais enfin il n'y a qu'à en voir une pour les voir toutes , & je vous en ferai , si vous voulez , plus de cent dans un jour. Vous , Monsieur , dirent alors nos Savants , vous nous ferez cent lettres , dites-vous , pareilles à celles de *Voiture* ! Et comment vous y prendriez-vous ? Comment je m'y prendrois , répliqua-t-il , avec un rire moqueur , c'est mon premier métier ; & avec tout votre verbiage , & tout votre Latin , vous ne sauriez me donner des leçons là-dessus. Preuve de cela , c'est qu'en voici la teneur & la forme.

LETTRE DE VOITURE.

A la garde de Dieu , & sous la conduite d'un tel Voiturier , je vous envoie un ballot pesant tant , &c.

Voilà , dit-il , ce que c'est que les Lettres de *Voiture* ! Voyez s'il y a de quoi se récrier ? Vous avez raison , Monsieur , dirent alors les autres , il ne faut pas un grand effort d'imagination pour ces

fortes de Lettres de *Voiture* : mais nous en connoissons d'autres , que vous ne connoissez peut-être pas. Le Marchand voulut encore répliquer que quand il s'agiroit d'un million de Marchandise , la Lettre de *Voiture* n'en seroit ni plus belle ni plus laide , & qu'on n'y cherchoit pas plus de façon. Le coq-à-l'âne auroit duré plus long - temps , si les beaux esprits avoient pu tenir contre l'envie qu'ils avoient d'en rire. Le Marchand rit aussi , & sortit persuadé que les rieurs étoient de son côté , & que ces Messieurs ne savoient ce qu'ils disoient. Au reste , on m'a parlé d'une chose qui me paroît assez extraordinaire , & que l'on m'a promis de me faire voir : c'est un homme qui n'a point d'ombre ; il a beau se présenter devant un miroir , il ne sauroit y voir sa figure , non plus que dans les fontaines , ni par les réverbérations du Soleil ; & cela , parce qu'étant un jour en débauche avec ses amis , ils convinrent que le diable pourroit emporter le dernier qui sortiroit de la chambre. Le sort tomba sur

celui-ci ; lorsque le diable , qui avoit sans doute entendu qu'on lui avoit fait ce présent , voulut s'en saisir , notre homme lui dit : halte-là , Monsieur Satan , c'est mon ombre ; ce n'est pas moi qui suis le dernier. Satan n'eut pas le petit mot à répliquer ; ainsi , à l'exemple du chien de la Fable , il prit l'ombre pour le corps. Cela me paroît un peu fabuleux , & je ne vous en parlerai affirmativement que quand j'en aurai été convaincue par mes yeux : on doit me le faire voir ; il se mettra devant un miroir ; je le tournerai de tous les côtés , & je ne trouverai son image nulle part. Mais encore un coup , c'est ce que je ne croirai que quand je l'aurai vu : car je ne crois pas le diable assez honnête homme pour se payer de cette raison , sur-tout la raison du plus fort étant toujours meilleure. Mais ce qu'il y a de très-sûr , & sur quoi vous devez compter , c'est que j'ai toujours pour vous une véritable tendresse : vous n'en sauriez douter sans me faire injure. Soyez-en donc , s'il vous plaît , bien

ET GALANTES. 199
persuadée , Madame , & que je suis
votre très-humble servante. *A Lyon ce.*

LETTRE XLVIII.

VOTRE Lettre m'a fait tout le plaisir du monde , Madame , & j'ai bien ri de celles de *Voiture*. C'est un plaisant *qui pro quo*. Ce qui fait bien voir que Messieurs les Marchands Bisouards sont plus habiles au numéro , & connoissent mieux les regles de l'arithmétique que celles de l'éloquence. Ils ont beau se donner des airs , leur éducation est différente de celle des gens d'une autre volée ; & la caque , comme l'on dit , sent toujours le hareng : ce n'est pas que toutes les personnes de condition ayent la science infuse ; il s'en trouve qui sont très ignorants ; & un fort joli Cavalier me voulut prouver un jour que *Senèque* étoit contemporain de *Henri IV* ; & pour me convaincre de cette vérité , il

alla chercher les Œuvres de *Senèque* dédiées à ce Prince ; & me montrant l'étiquette : lisez , dit-il , n'est-ce pas-là *Senèque* ? Lisez ensuite , au Roi *Henri IV* ; que répliquez-vous à cela ? J'eus beau lui dire que c'étoit une traduction de cet Auteur , que l'on avoit faite plusieurs siècles après sa mort , il n'en voulut rien entendre ; & croyant son argument sans réplique , il me rit au nez : tout ce que vous dites-là sont paroles , ajouta-t-il ; je vous ai fait voir la preuve par écrit , & vous devez en être convaincue. Il y auroit eu de la folie à moi d'insister ; ainsi je le laissai s'applaudir de ma prétendue défaite ; au reste le Marquis de *Beon* , qui m'étoit venu voir de votre part , vint l'autre jour prendre congé de moi , & me demander si je voulois envoyer quelque chose à *Toulouse*. Il me dit qu'il partoît par les li tières de *Blavet* , & qu'il en avoit arrhé la moitié d'une. Ces sortes de voitures sont commodes ; on y est nourri comme dans la diligence de *Lyon* ; & après avoir payé certaine somme une fois

pour toutes , on est exempt de ce désagréable quart-d'heure de *Rabelais* , & on a le plaisir de sortir du cabaret sans compter avec l'hôte. Comme le *Marquis* étoit seul , il s'étoit contenté de louer sa place , sans s'enquérir pour la conscience , croyant bien qu'on ne lui donneroit pas un anthropophage pour camarade. Mais quand il fallut partir , il trouva quelque chose qui ne valoit guere mieux : car en approchant de sa litière , il la trouva entourée d'Archers qui caracoloient aux portières , & il vit dedans un homme chargé de fers. Qu'est-ce que ceci signifie , dit alors le *Marquis* à *Blavet* , & quel est le Compagnon de voyage que vous me donnez ? Monsieur , répondit *Blavet* , c'est un honnête homme de *Gascogne* qui avoit appelé ici d'une sentence de mort qu'il a eu le malheur de voir confirmer , que l'on conduit dans son Pays pour y être roué. Quoi ! s'écria le *Marquis* , vous prétendez que je fasse le voyage avec ce futur roué , & c'est-là l'agréable compagnie que vous me destinez ? *Blavet*

voulut répliquer, que cela ne se prenoit pas au bord de la robe, & quelques autres mauvaises raisons; mais le *Marquis* avoit tant d'horreur d'une pareille société, que quoiqu'il eût été en droit d'exiger qu'on lui eût donné une autre litière, il ne voulut pas seulement la demander, & il s'enfuit au plus vite sans se faire rendre son argent. Comme je le croyois parti, j'ai été surprise de le voir entrer tantôt chez moi, & plus surprise encore quand il m'a conté son aventure: il a tant de peur de voyager en mauvaise compagnie, qu'il est résolu, pour s'en garantir, de partir en poste, & je trouve qu'il a raison. Il parut depuis peu ici un Seigneur à grand équipage, qui se disoit Comte de la***: vous savez sans doute que la Maison de la*** est Souveraine en *Allemagne*, & des plus illustres de ce Pays; ainsi une personne qui porte ce nom, ne peut qu'être bien reçue: aussi ce prétendu Comte l'a-t-il été très-bien ici. On lui a fait mille honnêtetés à la Cour; mais *Madame*, qui est parente au vrai Comte

de la ***, & qui a su que celui-ci étoit un imposteur, a voulu le faire châtier. L'affaire a fait du bruit, & cependant elle vient d'être assoupie : il faut que la Cour ait ses raisons pour le traiter avec tant d'indulgence. Ceux qui se mêlent de pénétrer ce mystère, disent que ce prétendu Comte en a révélé ici quelques-uns dont on a su profiter, & que c'est-là la cause des ménagements qu'on a pour lui. Quoi qu'il en soit, bien loin de le punir, comme on l'avoit cru, & comme il le méritoit, s'il est vrai qu'il soit imposteur, on lui a donné un Brevet de Colonel & une bonne pension. Ce sont des secrets impénétrables pour moi, & que la Cour n'est pas même bien aise qu'on approfondisse : l'opinion la plus générale & la plus vraisemblable est que c'est un aventurier qui a servi dans la Maison de la ***; & qui par conséquent la connoît à fond, & peut en parler savamment; qu'ainsi le Comte *Simon-Charles* ayant été tué en *Flandres* à l'action d'*Ekeren*, il a cru qu'il pourroit se substituer en sa place,

& sous son nom en imposer ici ; & que pour y être mieux reçu , il étoit venu y révéler des secrets qu'on lui avoit confiés en *Allemagne*. Il a mis dans ce complot une femme de *Bruxelles* , qui a fait pour cela des voyages à *Vienne* & ailleurs , & qui a su par ses intrigues se procurer ici une pension. Les uns disent que ce Comte, soi-disant de la ^{***}, est *Allemand* , & même homme de condition : d'autres prétendent qu'il est *Italien* ; & ceux qui croient le savoir mieux , assurent qu'il est de *Bruxelles* , & nomment même la Paroisse où il a été baptisé. Ce qu'il y a de sûr , c'est qu'il parle toutes sortes de Langues ; & que c'est un compere qui , quoique jeune , en fait long. Il a été amoureux à *Bruxelles* d'une Bourgeoise qui avoit usurpé le nom de belle , & qu'on appelloit la belle *Tabatière* , parce qu'elle étoit fille d'un Marchand de Tabac ; & l'on m'a conté une circonstance de leurs amours qui marque que la Demoiselle avoit un mauvais cœur , & le Cavalier bien de mauvaises affaires sur le corps.

M. le Comte avoit, parmi tous les Domestiques qui composoient son train de *Jean de Paris*, un nommé *Pelerin*, qui faisoit la fonction de Valet de chambre, & qui étoit ce qu'on appelle un Valet-Maître. Ce *Pelerin* étoit fort contraire à la belle *Tabatière*, qui de son côté le haïssoit mortellement, & persécutoit le Maître, pour l'obliger à se défaire de cet incommode Valet. Mais un jour qu'elle le pressa fort là-dessus : ma chere *Marie-Anne*, lui dit-il, il y a longtemps que je vous aurois donné la satisfaction que vous me demandez, si des raisons très-fortes ne m'en avoient empêché : je vois avec chagrin les brutalités que vous êtes obligée d'essuyer de ce maraut. J'en souffre moi-même : il me parle le plus insolamment du monde ; mais, ma chere, il fait tous mes secrets, & peut me perdre s'il les révèle ; il a même des papiers que j'ai eu l'imprudence de lui confier, & que je ne puis plus retirer de ses mains ; il les garde, pour m'obliger par-là à garder des ménagements avec lui, & vous

voyez bien que je le dois , puisqu'il y va assurément de ma vie. Vous voilà bien embarrassé , dit la belle *Tabatière* ! vous n'avez qu'à vous aller promener tantôt hors de la Ville avec mon frere , & dire à ce Valet de vous suivre avec un fusil ; & quand vous le tiendrez à l'écart , vous prendrez le fusil ; & sous prétexte de tirer quelque lièvre , vous lui casserez la cervelle , & vous vous délivrerez par-là de cette tyrannie : vous prendrez vos papiers dans son coffre , & vous ferez en repos une fois pour toutes. Le Comte trouva l'expédient fort bon : il logeoit en chambre garnie chez sa belle , qui auroit d'abord mis la main sur le bagage du Valet de chambre : toutes ces mesures étoient les plus justes du monde ; mais le frere de la *Tabatière* les déranga : c'étoit , dit-on , un petit aigrefin qui ne vivoit que d'intrigue , & qui favorisoit sur-tout celles de sa sœur : cependant , quoiqu'il ne valût pas mieux qu'elle , soit qu'il craignît le ressentiment du Valet , au cas que le Maître eût manqué son coup , ou par je ne

fais quelle autre raison , il avertit *Pelerin* de ne point sortir ce jour-là , & de se défier à l'avenir de tout le monde : de sorte qu'il se tint si bien sur ses gardes dans les suites , qu'il ne fut plus possible de songer à l'exécution d'un si barbare projet. Il faut que ce prétendu *Comte* se croie plus sûr ici qu'à *Bruxelles* ; car il n'a plus eu les mêmes égards pour son Valet , & il l'a congédié sans craindre les effets de son ressentiment. C'est d'une personne qui vient de *Bruxelles* , que j'ai su tout ce détail. Comme l'arrivée de ce *Comte* a fait ici grand bruit ; que tantôt on l'a regardé comme un Souverain , tantôt comme un imposteur , chacun a été curieux de découvrir ce que c'étoit. J'en ai été curieuse comme les autres ; voilà tout ce que j'en ai pu savoir jusques ici : il est en grande liaison avec cette femme , qui a été de moitié de la trahison qu'on dit qu'il a faite en *Allemagne* ; & on m'a assuré aujourd'hui que cette femme , qui est , comme je vous l'ai déjà dit , de *Bruxelles* , est aussi sœur de la belle *Tabatière*

en question. Voilà des nouvelles auxquelles vous ne prendrez peut-être pas beaucoup d'intérêt; mais ce sont celles qui ont à présent le plus de cours. M. B*** de *Montpellier* a été aussi encore sur la scène; il a épousé cette Madame de *Montpouillan* qu'il avoit amenée de la *Haye*, & qui avoit quitté son époux pour le suivre: il l'a ensuite fait enfermer dans des lieux qui ne sont rien moins que pour des vestales; & après un éclat de cette nature, il l'a reprise, & il est avec elle comme si de rien n'étoit. On dit que le sujet pour lequel il la fit mettre en pénitence, est le plus plaisant du monde, & qu'elle lui avoit joué un tour qui passe de beaucoup tous ceux de la femme à *George Dandin*. Je m'en ferai conter l'histoire, & je vous en ferai part une autre fois. On m'en a appris encore une. A propos des gens qui se font passer pour ce qu'ils ne sont pas, on dit que M. le Prince de *Conti*, passant, dans son voyage de *Pologne*, par une Ville d'*Allemagne* dont je ne fais pas bien le nom, s'y trouva fort in-

commodé , & que sur ce qu'on lui vanta la science d'un Médecin qui passoit dans le Pays pour un second *Esculape* ; & qui guérissoit , à ce qu'on disoit , de toute sorte de maux & autres , il voulut bien le faire appeller. Le mal n'étoit pas dangereux , il étoit causé par la fatigue du voyage ; & comme il vouloit l'accrocher au milieu de sa course , le Prince étoit bien aisé d'y remédier promptement. Le Médecin *Allemand* y travailla avec le même succès qu'il avoit fait dans toutes ses cures , & mit bientôt Son Altesse en état de continuer son voyage. Le Prince en fut très-content ; & un jour qu'il regardoit attentivement notre Médecin : sortez , dit-il à toutes les personnes qui étoient dans sa chambre ; après quoi se tournant vers lui : mon ami , continua-t-il , il me semble que je vous ai vu quelque part. N'avez-vous pas été autrefois à moi ? Oui , mon Prince , dit alors le pauvre Médecin , je supplie Votre Altesse de ne pas me perdre. On a ici de la confiance en moi ; j'y ai fait une espece de fortune , &

tout cela feroit renverfé , fi on favoit
 que c'est dans vos écuries que j'ai étudié
 en Médecine. Car, Monseigneur, puis-
 que Votre Altesse m'a fait l'honneur de
 se rappeler mon idée, Elle se souvient
 sans doute que j'ai été un de ses Pal-
 freniers. Je voyois là comment on trai-
 toit les maladies des chevaux, quels
 étoient les remedes qui opéroient le
 mieux sur eux ; & m'imaginant qu'ils
 pourroient faire le même effet sur les
 humains, je me résolus de m'ériger en
 Médecin, & je m'en donnai moi-même
 la licence : mais comme il falloit, pour
 exercer une profession aussi différente
 de la première, se dérober à ceux qui
 m'avoient vu l'étrille à la main, je crus
 que je devois me dépayser, & je vins
 m'établir ici, où j'eus le bonheur de
 réussir & de me mettre bientôt en ré-
 putation. Ce succès m'a fait faire un
 mariage avantageux ; & je n'ai à desi-
 rer présentement que la continuation de
 ma bonne fortune : ainsi, Monseigneur,
 comme dans la profession que j'ai em-
 brassée, tout roule sur la prévention,

& qu'on pourroit en prendre à mon désavantage, si l'on savoit l'origine de ma science, je supplie très-humblement Votre Altesse de vouloir bien me garder le secret là dessus. Je vous le promets, dit alors le Prince : je loue votre ambition, & je suis fort aisé qu'elle ait bien réussi; vous avez fort bien fait, voulant vous élever au-dessus de votre première condition, & prendre un métier honorable, de vous déterminer pour celui où la science est le moins nécessaire, & où l'on peut être ignorant impunément : songez seulement à ne pas traiter toujours les hommes en chevaux, & ne pas risquer des remèdes trop violents : je suis très-content de ceux que vous m'avez donnés. Après cela il le récompensa à sa manière, c'est-à-dire, en Prince très-généreux, & il n'a parlé de cette aventure que long-temps après qu'elle est arrivée; & pour mieux dépayser les gens, il n'a pas même voulu dire le nom de la Ville où la chose s'est passée; ce qui fait bien voir le bon cœur de ce Prince & sa discrétion. Ce

n'est pas toujours la vertu des Grands ; & le Comte de D*** vient de donner un exemple bien opposé sur un sujet beaucoup plus délicat , & qui devoit lui paroître d'une plus grande conséquence. Ce Seigneur étoit amoureux de Madame H*** , jeune & belle ; & après bien des soins & des assurances de tendresse , il avoit été assez heureux pour qu'elle lui donnât son Portrait. Faveur dont il paroissoit charmé , & qu'il devoit conserver jusques au tombeau , & même l'y faire descendre avec lui. Tous ses rivaux étoient au désespoir de l'avantage qu'il remportoit sur eux : mais voici comme il en a profité. Il eut envie , la Campagne dernière , d'un cheval qui étoit à un Officier amant de Madame H*** ; mais amant malheureux. Le Comte fit tout ce qu'il put pour engager cet Officier à le lui vendre ; mais il n'y eut pas moyen ; il eut beau lui en offrir beaucoup plus qu'il ne valoit , tout cela ne servit de rien. Vous n'aurez point mon cheval , dit l'amoureux Officier au Comte , à moins que vous ne vouliez le

troquer contre le Portrait que vous avez de Madame H*** ; vous m'avez ôté son cœur , & je veux me prévaloir de l'envie que je vois que vous avez de ce cheval. Voyez si cet échange vous convient , sinon point de marché : & après tout , que perdrez-vous à celui-là ? Si vous aimez toujours Madame H*** , il vous fera aisé de lui persuader que son portrait vous a été pris par les ennemis dans quelque détachement ; & avec ce beau prétexte vous n'aurez pas de peine à vous en faire donner un autre : si vous ne l'aimez plus , qu'avez-vous à faire de cette peinture ? Vous avez ma foi raison , dit le Comte , je pourrai toujours avoir un autre portrait de cette Dame ; je suis assez bien avec elle pour qu'elle ne me le refuse pas : le voilà , ajouta-t-il , faites mener votre cheval à mon quartier : ce qui fut dit fut fait , & les deux Messieurs se séparèrent fort contents de leur échange. Vous comprenez bien sans doute le profit que l'Officier tira du sien ; il en fit sa cour à la Dame , & tâcha de s'établir dans

son esprit aux dépens du Comte, qui de son côté ne s'est pas fort prévalu de l'échange. Le cheval fut tué peu de jours après, & l'aventure fut sue de toute l'armée. Le Comte a essuyé les railleries de tous ses amis là-dessus; & pour comble de disgrâce, quand à son retour il a voulu revoir Madame H*** & chercher des prétextes pour s'excuser auprès d'elle, il a été reçu comme vous pouvez vous l'imaginer, & comme en pareil cas vous recevriez un amant qui en feroit si peu de vos faveurs. Ne croyez pourtant pas qu'il se soit allé pendre de désespoir. Point du tout, il cherche à faire quelque nouvelle conquête pour le dédommager de cette perte. Les amants de ce temps-ci ne savent ce que c'est que d'aimer : la constance ne passe plus pour vertu chez eux, & ils disent comme l'Opéra :

*Plus de fois on est infidèle, plus on goûte
de plaisirs, &c.*

Et l'on pourroit bien s'écrier là-dessus :
ô temps ! ô mœurs ! &, à l'exemple de

Madame *Deshoulières* , regretter les *Bellegarde* & les *Buffy*. On suit présentement toutes autres maximes ; & celles de M. *Pavillon* qui autorisent l'inconstance , sont tout-à-fait du goût d'à présent. Je ne fais si l'on n'a point imprimé ses Vers ; ils sont très-jolis , & je vous les envoie à tout hasard ; il ne m'en coûtera que la peine de les écrire. Vous pourrez , si vous les savez déjà , vous épargner celle de les lire.

La constance & la foi ne sont que de vains noms ;
Dont les laides & les barbons
Tâchent d'embarrasser la jeunesse crédule ,
Pour retenir toujours dans leurs liens affreux ,
Par le charme d'un faux scrupule ,
Ceux qu'un juste dépit a chassés de chez eux.

Cupidon , sous les loix de la simple nature ,
Régit tout ce qu'il fait soupirer ici-bas ;
Il ne punit jamais rebelle ni parjure ;
C'est un empire qui ne dure
Qu'autant que les sujets y trouvent des appas.

Dès qu'un objet cesse de plaire ,
Le commerce amoureux aussi-tôt doit finir :
Le respect des serments n'est plus qu'une chimère ;
La perte du plaisir qui nous les a fait faire ,
Nous dispense de les tenir.

216 LETTRES HISTORIQUES

L'amour de son destin est toujours le seul maître ,
Et sans que nous sachions ni pourquoi, ni comment ,
Comme dans notre cœur à toute heure il peut naître ,
Il en peut malgré nous sortir à tout moment.

Ulysse qui , pour sa sagesse ,
Fut si célèbre dans la *Grece* ,
Quoiqu'amoureux & bien traité ,
Refusa , malgré sa tendresse ,
D'accepter l'immortalité ,
A la charge d'aimer toujours une Déesse.

Aimez , tant que l'amour unira vos esprits ;
Mais ne vous piquez pas d'une folle confiance ,
Et n'attendez pas que l'absence ,
Ou le dégoût , ou le mépris ,
Vous fassent faire pénitence
Des plaisirs que vous aurez pris.

Quand on sent mourir sa tendresse ,
Qu'on bâille auprès d'une maîtresse ,
Et que le cœur n'est plus content ,
Que servent les efforts qu'il fait pour le paroître ?
L'honneur de passer pour constant
Ne vaut pas la peine de l'être.

Voilà qui est très-joliment dit , &
très-exactement pratiqué à la Cour & à
la Ville. En voici d'autres qui furent
faits par Madame de la Valiere , & qui
lui conviennent parfaitement.

Tout

Tout se détruit, tout passe, & le cœur le plus tendre
Ne peut d'un même objet se contenter toujours ;
Le passé n'a point eu d'éternelles amours ,
Et les siècles futurs n'en doivent point attendre.
La constance a des loix qu'on ne peut point enten-
dre ,

De nos desirs rien n'arrête le cours.
Ce qui plaît aujourd'hui , déplaît en peu de jours ,
Notre inégalité ne se peut point comprendre.
Tous ces défauts , grand Roi , sont joints à vos
vertus

Vous m'aimiez autrefois, & vous ne m'aimez plus.
Ah ! que mes sentiments sont différents des vôtres !
Amour , à qui je dois & mon mal & mon bien ,
Que ne lui donniez-vous un cœur comme le mien ,
Ou que ne faisiez-vous le mien comme les autres ?

Les Bourgeois se donnent même des
airs de petits-Maîtres là-dessus ; & les
Dames ne pourroient corriger ces abus
qu'en devenant un peu plus fieres ; &
ce que je ne crois pas qu'elles fassent.
On est fort content ici , malgré les ba-
tailles perdues : nous voyons des héri-
tiers en *France* & en *Espagne*, qui assu-
rent la possession de ces Royaumes aux
enfants de Louis , & c'est à présent
qu'il voit éterniser son illustre sang ,
comme on le lui a chanté autrefois. Ja-
mais Roi n'a été plus heureux dans sa

famille , & n'a eu le plaisir de se voir si avant dans sa postérité. Mais il faudroit , pour nous rendre heureux à notre tour , qu'une bonne paix ramenât ici l'abondance , & y rétablît le commerce. Le Roi , quoique bisayeul , se porte à merveilles : ses attaques de goutte ne sont plus si fréquentes qu'elles l'étoient autrefois ; & l'on prétend que l'usage de la sauge , dont il prend tous les matins quelques tasses , lui fait un bien merveilleux. Messieurs les Médecins n'ont pas la même opinion du café : ils tâchent de le décrier , sans pouvoir en venir à bout. On a eu des nouvelles de ce Roi de *Chily* , dont je vous ai parlé autrefois , auquel le Roi avoit tant fait d'honnêtetés. Ce malheureux qui étoit parti dans le dessein , à ce qu'il disoit , d'établir le Christianisme dans son Royaume , l'a abjuré en arrivant chez lui , & s'est replongé dans les folles erreurs où il étoit né. On vient d'ôter le grand tableau qu'on avoit arboré en son honneur dans l'Eglise de Notre-Dame. Je plains fort les personnes qui

l'ont suivi dans son Pays, & qu'il a sans doute sacrifiées à la fureur de ses sauvages sujets. On dit que la première chose qu'il a faite en débarquant, a été de jeter ses habits dans la mer, afin de paroître d'une manière décente aux yeux de sa Cour, c'est-à-dire, tout nud; ainsi les Tailleurs qu'il avoit amenés avec lui, étoient des meubles fort inutiles. *Je suis. A Paris ce.*

LETTRE XLIX.

VOUS avez raison, Madame, le siècle est extrêmement perverti; & c'est avec justice que vous vous récriez là-dessus. Vous le faites de la meilleure grace du monde, & j'aime ce noble courroux. Troquer le portrait d'une maîtresse contre un cheval, comme a fait votre Comte D***, ou l'attacher derrière une chaise de poste, comme fit le Chevalier de *Bouillon*, tout cela sont des choses sur lesquelles on peut

justement dire : *ô temps ! ô mœurs !* Les faux airs que Messieurs les amants se donnent sur le chapitre des femmes , est aussi quelque chose de bien impertinent ; & je dirai comme le *Cocu imaginaire* : les Gens de Police devroient bien donner des Réglements là-dessus ; & je ne doute point que M. d'Argenson songeât à réformer ces abus , s'il étoit moins occupé du soin des lanternes , & de celui d'empêcher qu'on ne joue au *Pharaon*. Il me souvient d'une aventure que le Comte de *Suse* me conta lorsque j'étois à *Avignon* : il me dit que dans un des voyages qu'il a faits autrefois à *Paris*, il avoit rencontré , peu de jours après y être arrivé , un Gentilhomme *Provençal* , appelé le Marquis de *Maillane* ; & que s'étant allés promener ensemble aux *Tuileries* , & causant de choses & d'autres , il lui avoit demandé comment il se divertissoit dans ce Pays , où il étoit déjà depuis quelques mois. Comment je me divertis ? Le mieux du monde , répondit le *Marquis*. Je suis en intrigue avec une des

plus jolies femmes de *Paris*. Tu es de mes amis, *Comte*, ajouta-t-il en lui frappant sur l'épaule, & je vais te dire son nom, afin que tu juges si je suis de bon goût. C'est, continua-t-il, la Comtesse de N***. La Comtesse de N*** ! répondit le Comte de *Suse* ; vraiment si cela est, tu es l'homme du monde le plus heureux. Si cela est, dit notre *Provençal* ! cela est si bien, que j'ai une clef de son appartement, où j'entre tous les soirs par un escalier dérobé. Juges par-là des termes où nous en sommes. Il alloit conter encore d'autres circonstances, lorsqu'une Dame belle & magnifique, suivie de quelques autres, traversa l'allée où ces deux Messieurs s'entretenoient, & interrompit leur conversation. Le *Marquis* s'étoit reculé pour la laisser passer ; & le *Comte*, qui la connoissoit, s'étoit avancé pour la saluer. Elle lui fit mille honnêtetés, & continua ensuite sa promenade : le *Marquis*, qui s'étoit retiré par civilité, rejoignit le *Comte*. Dès qu'il le vit seul, il lui demanda avec le

plus grand empressement du monde , qui étoit la Dame avec qui il venoit de causer. Qui elle est , répondit le *Comte* ? te moques-tu de moi , *Marquis* ? c'est ta bonne fortune ; c'est la Comtesse de *N**** avec laquelle tu es de si bonne intelligence : c'est donc ainsi que tu la connois ? Je vois bien , ajouta-t-il , que le Ciel a permis qu'elle ait passé par ici afin de te confondre. Il lui dit encore mille autres choses là-dessus , qui devoient le faire mourir de confusion ; & pour le mieux confondre , il conta l'aventure par-tout. Le Baron de *C**** me disoit l'autre jour , à propos de ces hommes soi-disants à bonne fortune , que le Comte de *** lui avoit fait une confidence à-peu-près de même nature que celle dont je viens de parler , & qui , pour mieux appuyer son dire , avoit tiré une lettre de sa poche , & lui avoit demandé s'il connoissoit cette écriture. Oui , dit le Baron de *C**** , elle est de la Dame dont vous venez de me parler ; mais je ne saurois croire qu'elle s'adresse à vous. Voyez , dit le

Comte, en montrant le dessus, où il y avoit, à Monsieur le Comte de ***. Le Baron de C*** que toutes ces preuves ne persuadoient pas, demanda à voir sur quel ton la Dame écrivoit. Le Comte s'y opposa, contrefaisant le discret. Mais le Baron qui comprenoit qu'il y avoit quelque chose là-dessous, arracha la lettre, moitié plaisanterie, moitié sérieux, malgré les efforts du Comte, qui faillit à mourir de chagrin, lorsque le Baron de C*** lut tout haut :

Je ne fais, Monsieur, à propos de quoi vous vous donnez des airs de parler de moi. Je vous ai défendu ma maison ; je vous avertis encore, que si vous êtes assez hardi pour y venir, je vous ferai donner des coups de bâton par mes gens.

Peste, dit alors le Baron au Comte de ***, ce sont donc-là vos bonnes fortunes ? Ho ! gardez les pour vous, je n'ai nulle envie de les partager. Il plaisanta encore quelque temps là-dessus, sans que le Comte osât s'en fâcher ; car

il voyoit bien qu'il s'étoit attiré cette plaisanterie par sa faute. Il l'effuya du mieux qu'il put, & ne s'est pourtant pas corrigé. Mais s'il est des amants indiscrets, il en est aussi quelquefois de tendres & de fideles ; & j'ai connu à *Toulouse* un Conseiller de ce Parlement, qui après avoir été amoureux pendant longues années de la veuve d'un Médecin, qui n'avoit ni biens ni naissance, l'avoit épousée ; & pour mieux remplir son ambition, avoit acheté la Charge de Président, uniquement pour donner ce haut rang à sa belle. C'est quelque chose d'assez plaisant que la maniere dont on m'a conté que cette Dame s'y prit pour venir à ses fins. Premièrement elle sut profiter du pouvoir qu'elle avoit sur l'esprit de son amant, qui étoit homme de condition & riche : & quoiqu'elle n'eût d'autre mérite que celui d'avoir su lui plaire, elle fut si bien se ménager cet avantage, qu'après avoir filé le parfait amour pendant quelques années, & avoir damé le pion aux *Celadons* & aux *Amadis*,

elle l'engagea à finir le Roman de même. C'étoit beaucoup , mais ce n'étoit pas encore assez ; elle vouloit être Présidente , & tenir le premier rang dans *Toulouse*. Mais le moyen d'y parvenir , & de demander pareille chose à un mari à qui on doit tout ? il n'y avoit pas d'apparence à cela. Cependant elle en vint à bout ; & voici comment. A peine les nûces furent-elles faites , & le temps destiné à recevoir & rendre ses visites écoulé , que la Dame tomba dans une mélancolie épouvantable : elle ne pouvoit plus ni manger ni boire , le sommeil étoit éloigné de ses yeux , & les larmes & les soupirs étoient son continuë exercice. Le mari , toujours amant , ne savoit comment expliquer cette tristesse si fort à contre-temps : il en demandoit la cause à sa femme , qui s'obstinoit à la lui cacher , & qui , en l'accablant de tendresse , pleuroit toujours de plus belle. Ce manège dura près d'un mois. Mais enfin le mari ne pouvant plus y tenir , lui dit : Madame , il faut assurément que vous soyez mécontente

de votre sort. Si cela est , je suis l'homme du monde le plus malheureux. Je vous aime ; mais si c'est mon amour qui vous rend triste , je suis prêt à m'éloigner de vous ; je n'ai que ce moyen pour vous cacher ma tendresse ; & , quelque cruel qu'il soit pour moi , je veux bien y avoir recours. Ah ! mon cher , répondit la Dame , que vous raisonnez à gauche sur le sujet de ma mélancolie ! Il est vrai que c'est votre tendresse qui l'a causée ; mais ce n'est pas de la manière dont vous l'entendez : c'est la seule crainte de vous perdre qui m'empêche de jouir de toute la félicité que je trouve à vous posséder , & je n'aurois jamais consenti à l'honneur que vous avez bien voulu me faire de m'épouser , si j'avois cru de vous aimer avec autant d'ardeur que je vous aime. Car enfin , puisque vous voulez savoir le sujet de ma juste douleur , c'est , continuait-elle , (en versant un torrent de larmes ,) c'est que je dois vous perdre , & que ma malheureuse destinée veut que j'aie encore un autre mari. Et comment

le pouvez-vous savoir , dit celui-ci ? C'est , répondit elle , que mon horoscope me promet que je serai Présidente : ainsi ne l'étant pas par vous , il faut nécessairement que ce soit par un autre. A ce mot d'un autre , les sanglots lui couperent la parole , & l'interrompirent au milieu de sa période. Elle tomba évanouie entre les bras de son époux. On avoit beau lui dire qu'il ne falloit pas ajouter foi à toutes ces prédictions , tout cela ne la persuadoit point ; & rien ne put la rappeler à la vie , que l'assurance que cet époux complaisant lui donna de se faire Président. Comme elle ne demandoit pas autre chose , elle fut d'abord contente ; & l'acquisition de la Charge , qui suivit de près la promesse qu'on lui en fit , mit le comble à sa satisfaction. Voilà comme une femme adroite trouve le secret de contenter ses passions , & de s'en faire encore un mérite auprès de son époux. Et voilà comment un époux prévenu donne aisément dans le panneau. Mais à propos de ces tendres amants , dont on prétend

qu'il n'en est que dans les romans , ou dans les nids des tourterelles , je vous dirai que j'en ai vu deux en *Languedoc* qui feroient paroli & masse à tous ces amoureux transis de l'antiquité : c'est le Marquis de *Belle-Isle* , neveu de M. *Fouquet* , & Mademoiselle D*** , qu'il a enfin épousée malgré tous les obstacles & toutes les oppositions qui étoient de part & d'autre. Ces jeunes gens , après s'être aimés pendant quelques années à la maniere de *Pyrame* & de *Thisbé* , résolurent aussi , de même que ceux-là , de se voir enfin de plus près ; & sans se donner de rendez-vous qui pût causer quelque funeste *qui pro quo* , ils prirent le parti de se dérober à la vigilance de leurs parents , & d'aller , sous la conduite de l'amour , chercher un asyle quelque part : ils errerent longtemps sans pouvoir en trouver d'assuré. Des amis du Marquis de *Belle-Isle* le reçurent tour-à-tour chez eux ; mais la crainte d'être découverts , & de subir les rigueurs des Loix & celles de leurs parents , les obligeoit à changer souvent

vent de gîte. Un an s'étoit passé de cette manière, & leurs finances étoient toutes épuisées ; car ils n'avoient pas beaucoup songé à faire *un fonds pour l'aloïau* : il avoient apporté en ménage bien plus d'amour que d'argent, & , ce qui étoit encore bien pire, ce mariage, dont la bonne foi des parties étoit le seul garant, avoit eu, quoique clandestin, des suites qui devoient le rendre bientôt authentique. Dans ce triste état, après avoir couru toute la *France*, & ne sachant que devenir, leur unique ressource fut d'aller se jeter aux pieds de l'Evêque d'*Agde*, frere de feu M. *Fouquet*, & par conséquent oncle du Marquis de *Belle-Isle*. Ce Prélat, touché de leurs malheurs & de leur constance, les reçut en pitié ; & après leur avoir pardonné les égarements où l'amour les avoit plongés, il ajouta les cérémonies nécessaires à leur mariage, & joignit à sa bénédiction le soin de leur subsistance : il leur donna un appartement dans son Palais Episcopal, des Domestiques, & tout ce qui est neces-

faire à une famille naissante. Je les ai vus dans ce Pays-là : ils y passoient des jours tranquilles , faisant eux-mêmes tous leurs plaisirs , & attendant , dans cette douce solitude , de pouvoir calmer la colere de leurs autres parents. Voilà ce qui s'appelle aimer. Il n'est pourtant pas nécessaire que l'amour produise de pareils effets , & il est bon de consulter un peu la raison avant que de s'abandonner ainsi à son penchant. Mais j'ai tort de faire ces réflexions, vous les feriez bien sans moi ; & vous savez mieux que personne que ce n'est pas l'amour qui nous perd , mais la maniere de le faire. J'ai connu une très-jolie femme à *Toulouse* , qu'on appelle la Présidente *Drouillet* , qui avoit les plus plaisantes maximes du monde là-dessus. Elle se vantoit un jour d'avoir un remede assuré contre toutes sortes de tentations. Tout le monde avoit de l'empressement pour savoir ce remede si nécessaire à tant de gens. On faisoit des paris sur l'infailibilité du remede , & après bien des raisonnemens pour &

contre , & s'être fait long-temps prier ,
Madame *Drouillet* prononça de cette
maniere :

*Le remede le plus sûr pour faire cesser
la tentation , c'est d'y succomber.*

Je vous avoue que je ne l'attendois
pas là. Tout le monde fut surpris de
cette décision : mais on fut en même-
temps obligé de convenir qu'elle étoit
très juste. Madame *Drouillet* gagna le
pari. Le remede fut déclaré infailible.
Mais quelque sûr qu'il puisse être, c'est,
ce me semble , le cas de dire là dessus ,
que le remede est pire que le mal.
Voilà, je gage , une chose que vous ne
saviez pas que ce remede. Voyez , je
vous prie, Madame , comme on apprend
tous les jours quelque chose ! J'ai appris
depuis peu une maniere de faire un pota-
ge, dont je ne me serois jamais avisée, &
qu'un de vos amis m'a dit savoir par
expérience : c'est M. de *Verforis* , qui
loge dans la rue *Baubourg* , & qui a
passé par ici il y a quelques jours. Nous

parlâmes beaucoup de vous d'abord , après cela de nouvelles , & ensuite de choses & autres : je le priai à dîner ; j'avois une très-bonne soupe , il en convint : mais il me dit en même-temps , qu'il en avoit mangé autrefois une qui lui avoit paru meilleure ; cela me scandalisa. Je voulus savoir ce que c'étoit que cette soupe ; & je priai M. de *Verforis* de vouloir bien donner des leçons là-dessus à mon Cuisinier. Volontiers , me dit-il , faites-le monter , & je lui enseignerai la maniere dont cette soupe étoit faite. Il n'y faut pas beaucoup de façons , & vous en ferez quitte pour un lapin , & deux livres de chandelles. Il faut mettre avec cela des choux & du sel dans la marmite , la remplir d'eau & dresser la soupe quand cela est cuit. Fi , dis-je alors à M. de *Verforis* , quelle abominable soupe ! je vois bien , ajoutai-je , que vous n'avez pas envie que je mange la mienne. En effet , cette idée de chandelles me faisoit soulever le cœur. Mais M. de *Verforis* me dit , en mangeant toujours , que j'étois bien dé-

licate, qu'il falloit en avoir goûté avant de se dégoûter, & que l'on ne devoit jamais condamner les choses sans les connoître. Il me conta ensuite comment il avoit tâté de ce beau régal ; & il me dit qu'ayant été dans une Isle avec quelques-uns de ses amis pour chasser aux lapins, & les eaux étant débordées, il leur fut impossible de repasser de l'autre côté ; il fallut rester dans l'Isle jusqu'à ce qu'elles fussent écoulées. Comme ils n'avoient pas prévu ce débordement, ils ne s'étoient pas fort précautionnés contre la faim à laquelle ils se virent bientôt exposés ; car leurs petites provisions manquèrent dès les premiers jours : il ne leur restoit plus que du pain, qui est ordinairement ce dont on se nantit le plus, & je ne fais par quelle aventure ils s'étoient aussi munis de quantité de chandelles. Peut-être croyoient-ils qu'il en falloit en plein midi dans cette Isle, & qu'elle étoit dans un climat pareil à celui de *Norwege* ; ou peut-être aussi avoit-on pris ces chandelles, croyant que ce fût

autre chose. Enfin , que ce fût par dessein , ou par *qui pro quo* , ils en avoient toujours bonne provision , c'est ce qu'il y a de sûr : mais ils ne croyoient pas d'abord que cette provision leur fût aussi utile ; & la nécessité , qu'on dit être mere des inventions , les en fit aviser. Un jour que M. de *Verforis* étoit allé chercher des lapins dans un des bouts de cette Isle , & qu'après s'être longtemps fatigué , il vint joindre sa compagnie , il trouva ses amis autour d'un plat de soupe , & les aborda avec l'appétit d'un Chasseur , & d'un Chasseur qui depuis quelques jours faisoit très-mauvaise chere ; il débuta par manger comme quatre. Si on lui avoit demandé des nouvelles de ses parents dans ce moment , il auroit sans doute répondu qu'ils étoient tous morts de mort subite , afin d'abrégier la conversation. Mais quand sa grosse faim fut un peu apaisée , il se récria sur la bonté de la soupe , & demanda à celui de ses camarades qui avoit fait la cuisine ce jour , comment il avoit pu faire pour le

régaler si bien. Qu'as-tu donc mis dans cette soupe, lui dit-il ? Tiens, répondit l'autre, en lui montrant quelque chose de long au bout d'une fourchette, voilà les méches ! Il y en avoit effectivement dix, c'est-à-dire, pour deux livres de chandelles. M. de *Verforis* m'assura qu'il n'avoit de sa vie mangé une meilleure soupe, & si je l'en avois cru, j'aurois ordonné à mon Cuisinier de nous en faire une pareille dès le lendemain, pour essayer comment cela feroit ; mais je ne fus pas tout-à-fait de cet avis : je dis à M. de *Verforis* qu'une pareille soupe n'étoit bonne que lorsqu'elle étoit assaisonnée par la faim, & qu'il falloit attendre que nous fussions en temps de famine pour en faire l'épreuve. Peut-être, dis-je, que du train dont les choses vont, nous n'aurons pas long-temps à attendre. Comme nous tombions sur des réflexions qui n'étoient pas des plus réjouissantes du monde, nous jugeâmes à propos de changer la conversation. Je crois cependant, Madame, que vous êtes de même sentiment que moi, &

que tant que vous pourrez mettre un chapon dans votre pot , vous ne vous aviserez pas d'y mettre des chandelles. M. de *Verforis* me fit encore cent contes pendant le dîner : il m'en rappella quelques-uns dont j'avois déjà oui parler , & un entr'autres que je savois de *Nîmes* , & que vous ne ferez peut-être pas fâchée de savoir aussi. Il y avoit dans cette Ville deux fameux débauchés , dont l'un s'appelloit *Lengarent* , & l'autre *Cottin*. Ces deux Messieurs étant un soir dans un cabaret , après avoir bu un peu plus que de raison , s'aviserent de se faire un défi assez plaisant. Je parie , dit l'un à son camarade , que tu n'oserois aller après minuit donner de la bouillie à un pendu qu'on a porté tantôt sur le grand chemin. Je parie que si , répondit l'autre. On convint d'une somme qui fut mise sur jeu , & déposée en main tierce ; & , pour éviter toute supercherie , il fut dit que celui qui devoit aller porter la bouillie , laisseroit le poëlon & la cuiller au gibet , pour preuve incontestable qu'il y auroit été.

Il y avoit une demi-lieue de la Ville : la nuit étoit fort obscuré ; tout cela ne rebuta point l'intrépide parieur : il se mit seul en chemin , suivant les conventions , à l'heure marquée. Etant arrivé sur le lieu , il ne manqua pas d'exécuter ce qu'on lui avoit prescrit. Mais à peine avoit-il présenté la cuiller au pendu , qu'il entendit une voix enrouée qui s'écria : *elle est trop chaude*. Un autre seroit mort de peur ; mais celui-ci au contraire répondit sans s'émouvoir : *tu n'as qu'à souffler*. Vous croyez bien sans doute que ce n'étoit pas le pendu qui parloit ; mais croiriez-vous bien que c'étoit celui qui avoit défié son compagnon , qui , pour lui faire peur , l'avoit avancé ; & pendant qu'il étoit occupé à faire la bouillie , s'étoit allé mettre à la place du pendu. Tout le monde fut surpris du courage de ces deux hommes. On n'a point pu décider encore quel étoit celui qui en avoit le plus. Je vous en fais juge , & je les trouve tous deux bien intrépides. Car enfin , celui qui avançoit son compagnon n'étoit pas sûr qu'il

vînt le relever de sentinelle ; & l'autre ne pouvoit pas prévoir que son ami se fût mis à la place du pendu , ni croire qu'il eût parlé sur ce ton. Le petit Cordelier de *Toulouse* n'eut pas tant de hardiesse : ce pauvre Moine ayant fait l'agréable dans un jour de Fête de leur Ordre , s'avisa de boire , après plusieurs fantés , celle de la belle *Paule* , qui , comme je vous l'ai déjà dit , est depuis des siècles dans les charniers de cette Eglise , & y conserve encore des marques de beauté. Comme tous les Moines étoient pour lors en bon train , ils dirent à ce pauvre Frere , que puisqu'il buvoit à la santé de la belle *Paule* , il falloit qu'il allât la saluer le verre à la main dans le tombeau. Il topa d'abord. On l'en défia. Il falloit y aller seul ; & pour qu'on fût sûr qu'il y auroit été , il fut dit qu'il planteroit un clou dans cet endroit. On lui donna un marteau , & on lui souhaita bon voyage. Je ne fais s'il a été heureux , mais il a toujours été des plus longs , car il n'en est jamais

revenu. Il avoit parfaitement bien rempli sa commission : il avoit vuïd  son verre , & planté le clou , & il s'en retournoit triomphant , lorsqu'il se sentit arrêter par sa robe , sur laquelle , sans y penser , il avoit attaché ce clou fatal. Il n'eut garde d'y songer , il crut bien plutôt que la belle *Paule* vouloit le retenir , pour le punir de sa témérité ; & la peur s'empara si fort de son esprit , qu'il en mourut sur la place. Ses Confreres ne le voyant point revenir , coururent à son secours ; mais il n'étoit plus temps , & ils le trouverent dans l'état que je viens de dire. Cette belle *Paule* dont il est parlé dans cette aventure , toute illustre qu'elle fût dans son siecle , n'auroit pas dans le nôtre pu entrer en parallele avec la jeune Princesse dont je vous envoie l' p trophe composée de main de Maître , à ce qu'en disent les connoisseurs en ces sortes de pieces d'esprit : vous en jugerez mieux que moi en la lisant , si vous voulez vous en donner la peine.

Epitaphe de la jeune Princesse M... B...

PASSANT, arrête ici tes pas ;
 De ce triste tombeau perce la nuit profonde :
 Voilà le terme affreux des plaisirs de ce monde.
 Avant de l'avoir vu, je ne le croyois pas.
 Je n'étois pas encore à mon cinquième lustre ,
 Et ma jeunesse, & mes appas ,
 Et ma haute fortune, & ma naissance illustre ,
 N'ont pu me dérober aux horreurs du trépas.
 Ce cadavre, aujourd'hui réduit en pourriture ,
 Fut le corps le plus beau qu'eût formé la nature.
 Des soins que j'en ai pris, hélas ! quel est le fruit ?

En un instant la Parque l'a détruit ;
 Et maintenant des vers ce corps est la pâture.
 De mes yeux autrefois sortoient des traits vain-
 queurs ,

Qui triomphoient des plus grands cœurs.
 A ces yeux maintenant la lumière est ravie ;
 Leurs charmes séduisants ont brillé peu de jours ;
 A peine je goûtois les douceurs de la vie ,
 Que la mort inhumaine en a tranché le cours.
 Un cortège éclatant, un pompeux équipage ,
 Fendoit les flots d'adorateurs ,
 Dont la foule nombreuse honoroit mon passage :
 Qu'êtes-vous devenus, courtisans imposteurs ?
 Aujourd'hui je suis seule, & ce même visage ,
 Qui jadis enchantoit les yeux ,

N'est plus pour tous qu'un objet odieux.
 On me fuit, on m'abhorre, & déjà l'on m'oublie ;
 De mes adorateurs pas un ne m'a suivie
 Jusqu'en ces sombres lieux.
 Des grandeurs d'ici-bas reconnois la folie,

Mortel,

Mortel , toujours pressé de soins ambitieux :
 Ah ! détache ton cœur de ces biens périssables ,
 Retranche des desirs qui causent tes ennuis ;
 Aspire à des honneurs solides & durables :
 Tu fais ce que je fus , tu vois ce que je suis.

Cependant , ne trouvez-vous pas ,
 Madame , que nous tombions , M. de
Verforis & moi , comme on dit , de
Caribde en *Scilla* , & qu'après avoir
 changé la conversation , parce que nous
 ne la trouvions pas assez réjouissante ,
 nous en avions entamé une qui ne pou-
 voit donner que des idées lugubres ?
 Mais point du tout , s'il vous plaît , nous
 parlions des maux d'autrui , & des maux
 passés depuis long-temps ; au lieu que
 l'idée de ceux qu'on craint , & qu'on
 croit voir approcher à grands pas , fait
 des impressions bien différentes , & n'a
 garde de fournir le mot pour rire ; &
 de peur de retomber dans ces tristes
 pensées , je m'en vais , puisqu'il m'en
 souvient , vous conter encore une aven-
 ture arrivée dans la célèbre Ville de
Nîmes , & que j'avois oubliée de met-
 tre dans les Lettres que je vous écrivois

autrefois de ce Pays. Celle-ci sera une rapsodie : mais à la bonne heure, pourvu qu'elle vous réjouisse, c'est assez, & il n'importe à quel prix. Il y avoit donc dans *Nîmes* un Gentilhomme appelé M. de la *Cassagne*, homme de la meilleure humeur du monde, & qui quand il manquoit de plaisir, trouvoit le secret de s'en faire de tout, & de se réjouir à peu de frais. Il s'avisa un jour de faire une malice à un de ses voisins, qui m'a paru assez plaisante. Ce voisin étoit un bon Gentilhomme qui vivoit bourgeoisement, & même très-chichement. Un Cuifinier auroit eu beaucoup de loisir chez lui, & il n'auroit pas seulement pu y faire une soupe aux chandelles, car elles n'étoient point d'usage dans cette maison, & la sombre lueur d'une lampe en faisoit le soir toute l'illumination : encore étoit-on bien aise de pouvoir la ménager ; & dans cette vue, Monsieur & Madame de *Rccolin* l'éteignoient dès qu'ils avoient fini un très-léger souper ; & après avoir fermé leur porte, & couvert du feu pour la pou-

voir rallumer au retour , ils alloient passer la soirée auprès de chez eux. M. de la *Cassagne* qui, comme voisin , avoit pu remarquer leur marche , résolut de troubler un soir une vie si unie , & de leur causer un peu d'inquiétude. Il fit prix avec des Maçons qu'il posta avec tout ce qui leur étoit nécessaire dans un coin : & après que M. *Recolin* & sa femme furent sortis de chez eux , il fit murer la porte de leur maison , & se plaça avec quelques-uns de ses amis dans un endroit propre à entendre ce que ces bonnes gens diroient , & à voir le dénouement de la piece. Ils ne firent pas long-temps le pied de grue , car dès dix heures sonnantes , M. *Recolin* & sa femme , gens très-réglés , prirent congé de ceux chez qui ils avoient passé la soirée. On les éclaira jusques à la porte de la maison où ils étoient , suivant la louable coutume de tous les soirs : on entendit même un dialogue assez plaisant entre ces bonnes gens. C'est assez , disoient les uns , nous voyons assez clair , n'avancez pas davantage. Prenez garde ,

répondoit-on ; êtes-vous dehors ? ne tombez point. Après tous ces complimens & plusieurs autres , on referma la porte du logis d'où l'on sortoit , & M. *Recolin* chercha la fienne à tâtons. (Il savoit cela par cœur ;) ainsi il fut d'abord droit à l'endroit. Mais quelle fut sa surprise , lorsqu'en croyant ouvrir sa porte , il ne trouva qu'un mur. Je me suis bien mépris , dit-il à sa femme , je croyois aller droit chez moi , & j'ai donné contre la muraille. Voyons , c'est plus bas. Il marcha & ne trouva point ce qu'il cherchoit. Il revint sur ses pas sans être plus avancé. Quoi ! s'écria-t-il , d'un ton à faire pâmer de rire ceux qui l'entendoient , m'auroit-on volé ma maison ? Auroit-elle changé de place ? Il y a ici quelque chose de surnaturel , & il faut que je m'éclaircisse. Allons , continua-t-il , prenons la rue par un bout , & comptons toutes les maisons. Voici , commença-t-il , celle d'un tel , une telle boutique , le Savetier du coin , & la Ravaudeuse. Tout cela fut nommé par nom & surnom. Cette longue & en-

nuyeuſe énumération le conduiſit à l'autre bout de la rue , & il eut le chagrin d'y arriver ſans que ſa chere maiſon ſe fût rencontrée ſur ſon chemin. Elle eſt perdue ; c'en eſt fait , diſoit-il d'un ton lamentable , elle étoit placée entre un Chirurgien & un Charcutier. Je trouve bien ces deux boutiques , mais il n'y a plus de maiſon qui les ſépare. Ah ! ma chere femme , que deviendrons-nous ? Nous voici à la rue dans une heure un peu indue. Où irons-nous chercher gîte ? Et que dira-t-on quand on ſaura le malheur qui nous vient d'arriver ? Mais , eſt-ce enchantement , eſt-ce miracle ? pourquoi faut-il qu'il nous arrive ici ce qui arriva autrefois aux habitans de *Sodomé* ? Pendant tous ces diſcours , auxquels la femme ne répondoit que par des pleurs , il cherchoit toujours cette porte , & toujours inutilement. La bonne Dame étoit d'avis de crier au voleur. Elle faiſoit fort triſtement l'inventaire de ſon petit meuble , & il n'y avoit pas une ſeule piece de ſon ménage , juſques à la poêle & au gril , qui ne lui coûtât

de nouveaux soupirs. Et je crois que la nuit se feroit passée dans cette inutile recherche , & dans ces vains regrets , si M. de la *Cassagne* & ses amis n'eussent découvert le mystère à force de rire. Ils firent apporter des flambeaux , & démolir la muraille postiche ; & M. *Recolin* fut si aise de retrouver sa porte derriere , & si pressé de rentrer chez lui , qu'il ne s'amusa pas à se plaindre du tour qu'on lui avoit joué : tout le monde en rit le lendemain. J'en ai ri quand on me l'a conté , & je ne doute point que vous n'en riiez aussi. Du moins est-il bien vrai que je ne vous l'écris que pour vous faire rire. On parle dans ce Pays des bons mots de ce M. de la *Cassagne* , comme à *Paris* de ceux de MM. de *Grammont* , & de *Roquelaure*. Mais à propos de ce dernier , M. de *Vantadour* nous conta dernièrement quelque chose d'assez hardi qu'il avoit dit à *Monseigneur*. Il étoit un matin au lever de ce Prince , qui , soit prévention , ou réalité , se plaignit que l'odorat souffroit quelque chose auprès de ce

Duc, & lui dit naturellement : éloignez-vous un peu, *Roquelaure* ; car vous sentez bien mauvais. L'autre, sans se déconcerter, lui répondit froidement : je vous demande pardon, Monseigneur, c'est vous qui sentez, & non pas moi. *Monseigneur* ne savoit sur quel ton prendre cette réponse, lorsque *Roquelaure* la lui expliqua, en lui faisant comprendre qu'effectivement ce n'est point celui d'où vient la mauvaise odeur qui en est incommodé, & que ce sont seulement ceux qui sont auprès, qui peuvent la sentir. L'argument étoit sans réplique, de même que celui de Madame *Drouillet* sur les tentations, & le tout ne se dit que pour briller, & je ne le répète que pour vous réjouir. Adieu ; je vous parlerai une autre fois des beautés de *Lyon*, que je n'ai pas encore eu le temps de bien voir. Je n'en ai à présent que pour vous assurer que je suis, &c. *A Lyon ce.*



L E T T R E L.

VOTRE Lettre , ou rapsodie , comme il vous plaira l'appeller , m'a parfaitement bien réjouie ; & votre intention a été remplie là-dessus , on ne peut pas mieux ; j'ai ri des gasconnades de votre Marquis Provençal , & de celles du Comte menacé de coups de bâton : il faudroit quelques aventures semblables pour rabattre un peu le caquet de nos gens à bonne fortune. M. *d'Argeyson* est , comme vous dites , trop occupé pour pouvoir remédier à ces abus ; & le *Pharaon* seul lui donne terriblement de l'exercice. On lui fit l'autre jour une petite malice assez plaisante. Il alloit dans les maisons où il croyoit qu'on donnoit à jouer , & y alloit en tapinois , pour surprendre les joueurs en flagrant délit. Il fut chez Madame de *** qui , comme vous savez , étoit fort soupçonnée de ne pas observer rigide-

les Ordonnances. Cette femme , avertie de sa marche , posta un Valet sur la porte , après lui avoir donné sa leçon ; & ce Valet après avoir regardé à droite & à gauche , & fait quelques autres grimaces , avertit M. d'Argenson que Madame de *** étoit en haut , quoiqu'elle eût ordonné qu'on dit qu'elle étoit sortie. Et que fait-elle là-haut , mon ami , dit M. d'Argenson ? Monsieur , répondit l'autre , elle joue ; si vous voulez monter , vous la trouverez : mais il y a un peu haut , car c'est au cinquième étage. N'importe , répondit M. d'Argenson , qui mouroit d'envie de trouver quelqu'un en faute. Il se mit en même-temps à enfiler la montée , & arriva tout essoufflé auprès des gouttieres , où il trouva effectivement Madame de *** jouant de la basse de viole. Vous jugez bien qu'elle le berna comme il faut : il voulut s'en prendre au Valet ; mais on lui fit comprendre qu'il avoit parlé juste ; ainsi il prit le parti de plaisanter & de rire le premier de l'aventure. Je vous assure qu'il n'en a pas ri le dernier , & qu'on

s'est bien diverti de sa crédulité & de la facilité avec laquelle il avoit donné dans le panneau. La Dame de *Toulouse*, qui fut se faire Présidente par son adresse, en favoit, je crois, plus que M. d'*Argenson* ; & cet époux si complaisant pourroit aller de pair avec M. & Madame de *Belle-Isle*, & prouver, comme eux, qu'il est encore des cœurs tendres & fideles. Il en est, il est vrai ; mais il en est peu. Cependant M. le Duc de *Baviere* rencontra un de ces miracles d'amour dans une Ville qu'il prit d'assaut sur le Turc. La garnison devoit être taillée en pieces. Tout étoit rempli d'horreur & d'effroi ; dans ce désordre & au milieu de ce trouble on vit sortir au travers des morts & des mourants une jeune & belle personne, qui, sans paroître effrayée, vint se jeter aux pieds de ce Prince victorieux. Seigneur, lui dit-elle, je viens te demander la vie de mon amant, ou te prier de me faire mourir avec lui : accorde-moi celle des deux graces qu'il te plaira, & je t'en aurai une égale obligation. Le Duc sur-

pris de la demande de cette Dame, & de la maniere ferme dont elle la faisoit, là pria de lui dire qui elle étoit & qui étoit son amant. Il est, répondit-elle, Lieutenant dans les Janissaires, & je suis fille du Bacha de la Ville. Nous nous aimons depuis long-temps; & si tu veux protéger nos amours, nous te suivrons où tu voudras, & embrasserons le Christianisme. Le Duc de *Baviere* est trop bon Catholique pour négliger le soin de faire des prosélytes, & trop tendre lui-même, & trop généreux pour ne pas couronner de si beaux sentiments. Il rendit l'amant à sa tendre maîtresse, brisa leurs chaînes pour faire place à celles de l'hymen, fit baptiser ces amants, voulut même être leur parrain. L'amant fut nommé Joseph, & la maîtresse Marie. Ils se marierent aussi-tôt après, & ils tiennent présentement Café à *Liege*. Vous serez sans doute surprise que le Duc de *Baviere* ne leur ait pas procuré une meilleure fortune. J'en suis surprise aussi; mais je ne saurois vous donner de raison là-dessus; tout

ce que je fais, c'est qu'ils sont très-bons Chrétiens : ils se sont donnés pour nom de famille, celui *Dallemand* ; si bien que si vous allez jamais à *Liege*, vous n'aurez qu'à demander le Café de M. *Dallemand*. Je crois qu'il doit être bien bon chez eux ; car c'est des *Turcs* que nous en tenons l'usage. Des personnes qui viennent de ce pays, m'ont dit que M. & Madame *Dallemand* s'aiment encore tout comme le premier jour ; qu'ils sont les plus contents du monde, malgré le médiocre état de leur condition, & que jamais il n'y eut une plus belle union : voilà qui peut faire paroli à M. & Madame de *Belle-Isle*. Votre remède contre les tentations me paroît un peu cavalier ; & , comme vous dites fort bien, il est de ceux qu'on peut appeller pires que le mal. Je n'ai pas non plus grande envie de la soupe aux chandelles de M. de *Verforis*, & je souhaite que nous ne soyons point réduits à la cruelle nécessité d'en goûter : j'aimerois encore mieux celle que les bons Peres Jésuites ont trouvé le secret de faire avec un caillou.

caillou. On me contoit l'autre jour que deux de ces Révérends, passant dans un Village de *Normandie*, entrèrent à l'heure de dîner dans la maison d'un Payſan. Ils n'y trouverent point de cuisine ; le pere & la mere étoient aux champs , & les enfans qui étoient de garde au logis , ne pouvoient pas être d'un grand ſecours à nos Religieux. Ils leur allumerent pourtant un bon feu , leur préſenterent du cidre , & puis c'étoit tout. Cela ne ſuffiſoit pas , les enfans d'*Ignace* avoient envie de dîner : mais de peur d'effrayer ceux du Payſan , ils n'oſerent pas demander tout d'un coup ce dont ils auroient eu beſoin ; & pour commencer par un bout , ils propoſerent d'abord une ſoupe. On leur répondit qu'il n'y avoit rien pour la faire. Quoi ! dirent les Peres , vous ne ſavez donc pas que nous faiſons nos ſoupes avec un caillou ? Un caillou , répondirent ces pauvres enfans , cela doit être curieux ! Vraiment ſans doute , dirent les Peres , & très-curieux : ſi vous voulez , nous vous enſeignerons notre

secrét : vous n'avez pour cela qu'à nous donner de l'eau & un caillou bien propre. Ce qui fut dit fut fait. On leur apporta des cailloux à choisir ; & après qu'on en eut bien lavé un , & mis dans une marmite pleine d'eau , & que la marmite eut été posée sur le feu , on s'assit pour attendre qu'il fût cuit. La marmite bouilloit à force , & le caillou ne cuisoit point : ces enfants y regardoient à tous momens de la meilleure foi du monde. Enfin nos Religieux que la faim pressoit , commencerent à s'impatienter : ils accusèrent l'eau de ce retardement , & dirent qu'il falloit qu'elle ne fût pas bonne , & qu'on ne pouvoit y remédier qu'en jettant du sel dedans. On leur en donna ; mais comme l'effet n'en fut pas assez prompt , ils crurent qu'il seroit à propos d'y joindre aussi du beurre. Ces enfants , attentifs à cette nouvelle maniere de soupe , donnoient tout ce qu'on leur demandoit ; si bien que nos Jésuites après avoir obtenu le sel & le beurre , les envoyerent au jardin cueillir des choux , des oignons , &

toute sorte de légumes, qui furent plutôt cuits que le caillou. C'est assez, dirent-ils alors, il n'y a plus qu'à dresser le potage. On leur apporta du pain; ils firent une soupe excellente; le caillou fut servi dessus en guise de chapon, un peu dur à la vérité; aussi n'y toucha-t-on point: les Peres dirent qu'il falloit l'enfermer bien proprement, & qu'on pourroit encore en faire une autre soupe. Cependant celle-là fut trouvée très-bonne. Les pauvres enfants avoient appelé leurs voisins, qui vinrent tous admirer cette soupe au caillou. Le bruit s'en répandit dans tout le Village, & les plus dévots crièrent miracle là-dessus; & sans faire d'attention au sel, au beurre, ni aux choux, ils crurent qu'il falloit que le bon *S. Ignace* eût opéré là-dedans, & que sans son secours on n'auroit jamais pu faire du bouillon avec un caillou; puisque, selon le proverbe, on ne sauroit tirer du suc d'une pierre. Voilà, ce me semble, une soupe moins dégoûtante que celle dont vous m'avez parlé. J'admire avec vous la fer-

meté de Messieurs *Lengarent & Cottin*. Je doute qu'on en puisse trouver d'aussi intrépides ailleurs qu'en ce Pays, & il faut être *Gascon* pour imaginer une pareille saillie. Encore tous les *Gascons* ne s'en tirent pas si bien, témoin le Cordelier de *Toulouse*. Je savois déjà cette histoire, mais celle de ces deux débauchés de *Nîmes* a eu toute la grace de la nouveauté chez moi, aussi bien que l'aventure du Sr. de *Recolin*. Je ne saurois y penser encore que je n'en rie. Il me semble voir ces deux figures à-peu-près semblables à M. & Madame *Sotenville*, cherchant leur maison à tâtons, & faisant des lamentations ridicules là-dessus. Une pareille scene auroit pu, si elle avoit été sue de feu *Moliere*, fournir matiere à quelque jolie Piece. M. de la *Cassagne* devoit être un aimable homme, de savoir se réjouir ainsi à peu de frais; & de petites malices de cette nature, qui n'en veulent ni au bien ni à la réputation du prochain, ne sauroient, je crois, être criminelles: je m'imagine que ses bons mots devoient

avoir leur mérite , & vous m'aurez fait plaisir de m'en apprendre quelques-uns. La vivacité du Pays aide beaucoup à l'esprit , & donne un nouveau sel aux choses. Quoique l'on sache ici tout son *Roquelaure* par cœur , je n'avois pas pourtant encore entendu parler de la réponse qu'il fit à Monseigneur. Je la trouve un peu hardie ; mais il y a des gens qui risquent des choses que d'autres n'oseroient pas hasarder , & auxquels on pardonne à cause de l'invention : mais je crois que vous auriez de la peine à me pardonner , si je ne faisois dans cette Lettre que récapituler la vôtre. Vous voulez des nouvelles , en voici. Vous connoissez *Dunoyé* , Capitaine dans le Régiment de *T....* ; vous savez que bien loin d'être riche , il s'en faut plus de dix mille francs qu'il n'ait un sou : il vient pourtant d'épouser une fille de condition , jeune & jolie , qui ne manque pas d'esprit , avec cinquante mille écus de bien , & une pension du Roi d'environ cent pistoles. Voyez si ce n'est pas être heureux ! J'en suis ravie ,

car il est bon enfant ; mais je ne l'aurois jamais cru assez habile pour faire un coup comme celui-là , car il ne doit cette bonne fortune qu'à lui seul. La petite personne étoit , pour cause de Religion , dans la Communauté des filles Catholiques ; elle avoit un amant qui étoit ami de *Dunoyé* , & qui étoit au service. *Dunoyé* eut occasion de voir cette Demoiselle , par rapport à son bon ami : elle étoit orpheline , & par conséquent maîtresse d'elle-même , & n'avoit à ménager que quelques parents , desquels elle attendoit du bien , & que *Dunoyé* eut l'adresse de mettre dans ses intérêts. Le cœur de la belle n'étoit pas si aisé à gagner , étant déjà prévenu en faveur d'un autre : *Dunoyé* avoit beau faire l'empressé , on ne lui accordoit que de l'estime , encore à condition qu'il ne s'en rendroit point indigne en trahissant son ami : il faisoit d'abord le généreux là-dessus , & redoubloit ses soins officieux pour hâter le bonheur des deux amants ; mais en même-temps il travailloit à les séparer pour toujours ; il

avoit étudié l'humeur de la Demoiselle : il savoit que ses sentiments étoient tendres & délicats , ainsi il l'attaqua par son foible , & n'eut pas peine à triompher , en lui persuadant que son amant n'étoit pas aussi fidele qu'elle l'avoit cru. On se persuade aussi aisément les choses qu'on craint que celles que l'on souhaite ; ainsi dès que la Demoiselle eut conçu des soupçons contre son amant , on n'eut pas de peine à lui aigrir l'esprit contre lui , & à donner un mauvais tour aux démarches les plus innocentes de ce pauvre garçon. *Dunoyé* trouvoit du crime dans toutes ses actions , & mettoit à profit des apparences qui , comme on fait , sont souvent trompeuses ; & comme la défiance se mêle toujours de tout , ce malheureux amant fit quelques démarches qui pouvoient paroître équivoques , & qu'on ne manqua pas de tourner du mauvais côté ; ce qui déterminâ la belle , & l'obligea à punir une prétendue inconstance , par une infidélité très-réelle. Dès que *Dunoyé* vit les cartes assez brouillées , il s'offrit à la

belle pour servir d'instrument à sa vengeance. Elle l'accepta , n'écoutant alors que son ressentiment , & croyant cependant faire une très-bonne affaire du côté de l'intérêt , (car il avoit eu soin de s'établir sur le pied d'un très-bon parti :) il avoit , disoit-il , quarante mille écus en Provence , & les avoit constitués dans son contrat de mariage : il avoit outre cela feu & lieu dans *Paris* , & de grands biens à attendre de Madame sa mere , qui devoit se charger de lui & des siens , & qui avoit une très-belle maison dans un des Faux-bourgs de cette Ville. Il avoit si bien persuadé tout cela à ces bonnes sœurs , & avoit si bien su les mettre de son parti , qu'elles conseillèrent toutes à la Demoiselle de se tourner de son côté. L'amant eut beau venir en poste pour rompre les mesures qu'on prenoit contre lui , il fut reçu comme un chien dans un jeu de quilles , & obligé de s'en retourner , sans qu'on voulût écouter ce qu'il pouvoit dire pour sa justification : il étoit condamné sans appel. *Dunoyé*

demeura maître du champ de bataille. Il fit présent à la Demoiselle d'une bourse où il y avoit deux cents demi-louis, & d'un collier de trois cents pistoles : il la mena, dès qu'il l'eut épousée, chez la Dame sa mere, où l'on avoit tout récrépi, & où elle trouva une maison, qui quoiqu'un peu délabrée, auroit pourtant pu passer pour belle. Un repas assez propre lui donna encore une bonne idée de l'opulence de la Dame du logis ; mais elle ne resta pas longtemps dans cette agréable erreur. A peine les jours de nœces étoient-ils passés, que la petite femme vit arriver un carosse rempli de Dames & de Messieurs. Cette troupe inconnue, qu'elle crut de la connoissance de sa belle-mere, entra sans façon dans une salle basse ; & après quelque petits compliments de civilité, passa dans le jardin. La nouvelle mariée les y suivit. On se promena quelque temps ensemble : mais quelle fut sa surprise lorsqu'elle vit arriver des bouteilles de vin, des pâtés, & tous les apprêts d'un régal, qui ne paroïssoit pas

fait pour elle. Elle prit alors congé de la compagnie, qui parut fort aise de la voir partir, & ne fit nuls efforts pour l'arrêter. Elle fut dans sa chambre rêver à cette aventure, où elle ne comprenoit rien : & dès que *Dunoyé* entra, elle lui en demanda l'explication, & il lui répondit, sans se défermer, que sa mere avoit bien voulu prêter ce jour son jardin à ces personnes pour une partie, qui, quoiqu'elle eût l'air de partie de plaisir, n'avoit pourtant pour but qu'une réconciliation entre parents, & étoit par conséquent une bonne œuvre. Cette réponse parut juste, & la jeune femme s'en accommoda : mais le lendemain on vint détendre la tapisserie de sa chambre. C'étoit une verdure très-propre, dont on lui avoit beaucoup exagéré le prix, & qu'elle trouvoit fort à son gré. Ce nouvel accident lui fit peine ; mais on l'appaisa en lui disant, que comme on approchoit de la Fête-Dieu, on étoit obligé de fournir des tapisseries pour la procession, & qu'on avoit accoutumé de faire servir tous les ans celle-là à ce

saint usage. Il n'y avoit pas le petit mot à répliquer, aussi n'y répliqua-t-on point : une vieille bergame fut substituée à la place de la verdure. La petite femme auroit mieux aimé qu'on n'en eût point mis, afin qu'on eût eu plus d'empressement de la lui rendre ; mais on lui fit comprendre qu'il faudroit qu'elle servît encore huit jours après pour la petite Fête-Dieu, & que sa chambre seroit trop long-temps dégarnie ; ainsi elle laissa tendre la bergame. Quelques jours après Madame le *Normand*, tante de *Dunoyé*, étant venue voir la jeune femme, qui étoit incommodée, & ayant trouvé le collier sur sa toilette, le mit sans façon à son cou, & dit à une personne du logis : ma nièce a présentement reçu ses visites, ainsi je crois qu'elle n'a plus que faire de ce collier. La nouvelle mariée n'avoit point entendu ce discours ; ainsi elle fut fort alarmée lorsqu'elle ne retrouva plus son collier : elle crut qu'on le lui avoit volé, & elle auroit fait un bruit terrible, si on ne lui avoit dit que Madame le *Nor-*

mand l'avoit pris. *Dunoyé* ajouta d'abord que c'étoit pour faire voir à un Jouaillier , & en acheter un de même. Cela passa encore : mais enfin *Dunoyé* ayant été faire un petit voyage , sa femme fut obligée , pendant son absence , de donner de l'argent à quelqu'un ; il fallut pour cela ouvrir un cabinet des Indes , où elle avoit enfermé sa bourse de deux cents demi-louis , & deux cents florins dont le Roi lui avoit fait présent quelques jours auparavant , pour une année de sa pension : elle avoit serré tout cela précieusement , & c'étoit à regret qu'elle se déterminoit à toucher à ce magot ; mais ce fut bien pis lorsqu'elle ne trouva que la bourse & les sacs. Tout étoit vuide , les oiseaux étoient dénichés , il ne restoit plus que les nids. Cette dernière aventure lui fit ouvrir les yeux. Le collier , ni la tapisserie , ne revenoient point ; & les prétendus parents brouillés faisoient tous les jours nouvelles parties dans le jardin : ainsi elle demanda aux Domestiques ce que tout cela signifioit , & ap-
prit

prit enfin que sa belle-mère n'avoit que la moitié de la maison & du jardin , & que le reste appartenoit en propriété à ceux qui venoient souvent y faire des parties : que la tapisserie avoit été empruntée pour la nôce , de même que le collier & les demi-louis , & que son époux avoit joué le reste de l'argent à l'Hôtel d'*Aumont*. Ce dernier fait fut attesté par un Valet qui avoit été témoin de la perte : ainsi la pauvre femme se trouva obligée de décompter. Elle a su ensuite que les quarante mille écus de *Provence* n'étoient établis que sur les brouillards de la rivière de Seine , & que *Dunoyé* avoit fait à sa mère un contre-billet de l'argent qu'elle s'étoit obligée de lui donner dans son contrat de mariage. Le Rotisseur qui avoit fait le repas des nôces , vint aussi fort humblement présenter son mémoire : le Tailleur , le Chapelier , la Blanchisseuse , & jusques aux mémoires pareils à celui de *Margot de la Plante*, dont il est parlé dans la Comédie du *Joueur*. Tout tomba sur le corps de la pauvre petite person-

ne , qui a été obligée de payer pour plus de dix mille francs de dettes , que son mari avoit contractées long-temps avant de la connoître , & même ses fre-daines. Heureuse encore si elle n'en souffre que du côté de la bourse ! car , comme on dit , plaie d'argent n'est pas mortelle , & la chronique scandaleuse veut qu'elle s'en soit ressentie autrement. Quoi qu'il en soit , elle a pris son mal en patience , & ne s'est plainte à personne d'un mariage dont elle n'avoit lieu de se prendre qu'à elle-même , & dont elle ne devoit accuser que sa trop grande crédulité. Elle a dit à ceux à qui elle a pu parler librement , qu'elle n'auroit jamais pu être la dupe d'un autre que d'un Parisien , contre lesquels elle n'étoit nullement sur ses gardes , ne croyant pas que si loin des bords de la *Garonne* , on eût pu trouver des *Gascons*. Voyez pourtant qu'on en trouve par-tout , & qu'il faut se défier de tout le monde. Elle a mené son époux dans ses biens en *Province* , & on dit que malgré la tromperie qu'il lui a faite ,

elle ne laisse pas de bien vivre avec lui, & de lui procurer mille agréments dans ce Pays, par les Protecteurs qu'elle a à la Cour : ainsi je trouve que *Dunoyé* est encore plus heureux, par rapport à la personne, que par le bien, quoique, comme je vous l'ai dit, elle lui ait donné plus de cinquante mille écus. Il lui a promis une grande fidélité, & de renoncer pour elle à la passion du jeu ; mais je doute qu'il lui tienne parole : car, comme vous savez, qui a bu, boira, & ainsi du reste. Nous avons ici *Madame la Marquise de Girardin*, veuve du *Marquis de Leri*, que vous avez connu autrefois. Et puisque je suis en train de parler de mariages, il faut que je vous conte de quelle maniere se fit le sien ; cela est assez particulier. Elle est fille de condition, d'une des meilleures maisons de *Lorraine*. Le *Marquis de Leri*, qui étoit dans ce Pays, lui conta ses raisons ; elle fit tout ce qu'elle put pour le bien engager, le trouvant un très bon parti : mais il n'avoit garde de vouloir donner dans le Sacrement. La

Demoiselle n'avoit que sa naissance & son mérite personnel pour toute dot, & il faut autre chose en ménage ; ainsi l'affaire ne se seroit jamais faite, si d'hâbles gens né s'en fussent mêlés. On fit boire le Marquis : c'étoit son foible ou plutôt son fort ; car j'ai oui dire, qu'ayant été envoyé pour quelque négociation à *Cologne*, il avoit triomphé des *Allemands* le verre à la main ; qu'on l'avoit déclaré vainqueur des vainqueurs ; & que lui ayant encore proposé, lorsqu'il monta à cheval pour revenir en *France*, de boire le vin de l'étrier, il n'avoit point refusé de prêter le colet, & avoit dit que le vin de l'étrier devoit se boire dans une botte ; on lui en apporta en même-temps une toute pleine, qu'il vuida de la meilleure grace du monde. On garde encore cette botte dans l'Hôtel-de-Ville de *Cologne*, où on l'a érigée en trophée à l'honneur du Marquis de *Leri*. Ainsi je n'ai pas tort de dire que c'étoit son fort que de boire. Cependant il fut pris par-là ; sans doute que l'amour aida au vin à remporter cette

victoire. Dès que le Marquis en eut pris
 autant qu'on le souhaitoit, & qu'animé
 par la présence de la Demoiselle on lui
 eut fait dire qu'il vouloit se marier avec
 elle, on ne lui laissa plus le temps de
 s'endédire. Un Prêtre qu'on avoit aposté
 exprès, prononça au plus vite le fatal
Ego conjungo vos. Tout cela se fit en
 présence de bons témoins. On continua
 ensuite à boire jusques à perdre la rai-
 son : & quand celle du Marquis fut tout-
 à-fait troublée, on le mit dans un bon
 lit, où la Demoiselle se plaça un mo-
 ment après. Il n'eut garde de s'apperce-
 voir de cela, & il dormit tout d'une
 piece jusques au matin. Mais quand à
 son réveil, & lorsque les fumées du vin
 furent un peu appaisées, il se vit cou-
 ché auprès de sa Maîtresse, il crut que
 cela s'étoit fait par enchantement, &
 lui dit d'un ton de surprise : hé ! mon
 Dieu ! Mademoiselle, hé ! que faites-
 vous-là ? Mon devoir, répondit-elle. Le
 Marquis, que cette réponse intriguoit
 terriblement, & qui croyoit qu'elle s'é-
 loignoit au contraire de son devoir par

une démarche aussi cavaliere, la pria de s'expliquer plus clairement, & elle lui dit alors qu'elle étoit sa femme, & qu'ils s'étoient mariés la veille. Il n'en crut rien; mais cependant les attrait de la belle & l'occasion l'obligerent d'agir tout comme s'il l'avoit cru, & par-là il rendit le mariage indissoluble. Les parents de la belle vinrent le féliciter dans la chambre; & ce qu'il avoit regardé comme un jeu, se trouva un affaire si sérieuse, qu'il n'a jamais été en son pouvoir de la rompre. On auroit cru qu'après que le vin lui avoit joué un pareil tour, il auroit dû le haïr; mais point du tout, le Marquis n'a point eu de rancune contre lui: il en a bu jusqu'à sa mort, & l'on prétend que le grand usage qu'il en a fait l'a hâtée. Sa veuve est venue briller ici quelque temps, logée à l'*Hôtel de Brissac*, dans la rue des *deux Ecus*, & se donnant de grands airs de Marquise. Je ne la crois pas en grande liaison avec la famille de son défunt époux, dont il ne reste plus ici que l'Abbé, qui est un des plus redou-

tables buveurs qui soit dans tout l'empire bachique. Mais à propos de l'Abbé Girardin, un Gentilhomme de *Montpellier*, qui est revenu autrefois de *Constantinople* avec lui, m'a rendu ces jours passés une grande visite à votre occasion : c'est un nommé M. de *Curvalle*, dont la femme a été, à ce qu'il m'a dit, de vos bonnes amies à *Montpellier*. Je lui ai fait bien des honnêtetés à votre intention, dont je vous dispense pourtant de me tenir compte ; car j'en ai été bien dédommée par lui-même. J'avois oui parler confusément de son histoire ; & dès qu'il m'eut dit son nom, j'eus grande envie qu'il me la contât ; je n'osois le lui proposer d'abord ; & pour avoir occasion de l'y engager, je le retins à dîner chez moi. Il étoit justement venu me voir à ma toilette ; ainsi je ne fis pas de façon pour l'arrêter ; il n'en fit pas non plus pour rester : il regarda cela comme un hasard de *Gascon*, que les gens de ce pays ont accoutumé de mettre à profit. Je lui fis boire du vin de *Champagne*

tel que vous savez qu'on le boit chez moi, & je lui demandai pour entrer en matiere, s'il en avoit bu d'aussi bon en *Turquie*. Il me répondit que non. Une réponse aussi laconique ne m'accommodoit point ; je redoublai la dose, & dès la seconde bouteille, M. de *Curvalle* commença à se mettre en train : il me dit qu'il étoit d'une des meilleures familles de *Montpellier*, & qu'il avoit épousé par inclination une très-jolie personne qui avoit l'honneur d'être connue de vous. J'avois déjà oui dire tout cela ; mais, ce que je ne favois point & qu'il m'apprit, c'est qu'il avoit été extrêmement jaloux, & que plusieurs années de mariage, ni une nombreuse famille n'avoient point pu diminuer cette tendre délicatesse qu'on ne trouve que dans les amants, & qui lui causoit toutes ces jalousies : il n'en témoignoit rien à sa femme, qui de son côté n'apportoit aucun soin pour guérir un mal qu'elle ne connoissoit pas. Les Dames de ce Pays ont, dit-on, des manieres fort libres ; vous le savez mieux que moi,

ainsi elles donnent aisément matière à la jalousie ; & celle de M. de *Curvalle* devint si forte , que ne pouvant plus y tenir , il prit le parti de s'éloigner , & s'en alla en *Turquie*. La Méditerranée facilite ces fortes de voyages. Celui de M. de *Curvalle* fut heureux : il arriva bientôt à *Constantinople* , & trouva le secret de plaire au Grand-Visir , qui lui promit d'être son Patron , à condition d'arborer le turban , & de subir les autres cérémonies auxquelles la Loi de Mahomet engage. M. de *Curvalle* sentit d'abord de la répugnance à cela ; mais l'ambition la lui fit surmonter. Il étoit résolu à ne plus retourner dans son Pays , & l'envie de faire une fortune éclatante dans celui-là , & de se venger par-là des sujets qu'il croyoit avoir de se plaindre de sa femme , le déterminèrent à se faire Renégat. On le promena en pompe par toute la Ville de *Constantinople* , & tous les bons Musulmans se réjouirent de l'acquisition de ce nouveau prosélyte de l'Alcoran. On lui donna le commandement d'une Frégate : le Visir le prit sous

sa protection , & il avoit tout l'air de faire une grande fortune , si ce malheureux Ministre de la Porte Ottomane n'avoit pas été étranglé devant *Bude*. C'est ainsi que périssent ordinairement tous les Visirs. Les espérances de M. de *Curvalle* périrent avec celui-là , & il ne lui restoit plus que le regret d'avoir abandonné le Christianisme , lorsqu'un nouvel Ambassadeur de *France* arriva à la Porte. On l'envoyoit à la place de M. *Girardin* , qui étoit mort dans ce Pays-là , & il avoit avec lui des gens qui connoissoient la famille de M. de *Curvalle* , & qui crurent faire une bonne œuvre en tâchant de le ramener de son égarement : pour y parvenir , ils lui exagérèrent l'affliction que sa femme avoit eue de son départ ; & quand elle avoit appris ce qu'il avoit fait , on lui persuada qu'elle avoit pensé en mourir ; & enfin à force de lui parler de l'amour qu'on prétendoit que sa femme avoit pour lui , on ralluma tout celui qu'il avoit eu pour elle ; on l'engagea à rentrer dans son devoir , & dans le giron de l'Eglise,

Cette résolution prise , il ne fut pas mal-aisé de l'exécuter. L'Abbé *Girardin* partoit pour ramener sa belle-sœur & le corps de son frere en *France*. M. de *Curvalle* fut reçu dans son Vaisseau , & y fut en sûreté jusques au départ , malgré tout le vacarme qu'eut faire une petite *Turquesse* qu'il avoit épousée dans ce Pays , & qui crioit comme une enragée , disant qu'elle vouloit qu'on lui rendit son *Aga*. On n'eut point d'égard à ses cris ; M. de *Curvalle* n'en fut nullement touché , il étoit trop enflammé pour son ancienne femme. On mit à la voile ; & les vents secondant ses desirs , le poussèrent bientôt du côté où son cœur l'entraînoit. Il arriva à *Montpellier* plus amoureux que jamais , & n'eut pas de peine à faire sa paix avec sa femme & avec l'Eglise ; l'une & l'autre le reçurent à bras ouverts , & il ne fut plus parlé de son apostasie : mais ses inquiétudes le reprirent quelque temps après , & il a fait depuis un voyage à *Siam*. On prétendoit qu'il y avoit embrassé le Paganisme ; mais c'est de quoi

il ne convint pas. Voilà tout ce que j'ai pu savoir de lui. Je lui demandai s'il n'avoit pas de regret à sa femme de *Turquie*, & comment elle étoit faite : il me répondit qu'elle étoit très-jolie, qu'elle avoit pour nom *Fatîma*, âgée d'environ quatorze ans ; mais qu'il n'avoit jamais pu l'aimer, & ne s'étoit déterminé à l'épouser que parce qu'elle lui avoit apporté une maison en dot : chose très-considérable dans ce Pays, où on a de la peine à acquérir des maisons. Elles ne sont pas si rares ici : on en bâtit tous les jours de nouvelles ; & quand vous reviendrez, vous trouverez *Paris* d'un tiers plus grand qu'il n'étoit quand vous en êtes partie. Je ne fais où l'on trouvera du monde pour remplir tout cela, car la guerre en consume beaucoup, & je crois que la misère fera désertir les autres. On est ruiné par les banqueroutes ; & un homme du Pays où vous êtes, vient depuis peu d'en faire une de plusieurs millions qu'il a, dit-on, emportés hors du Royaume : tout le monde crie contre lui, & l'on doute

doute qu'il puisse trouver de la protection nulle part , parce que par ce contre-coup les Négociants des Pays étrangers se trouvent intéressés dans la banqueroute , qui a causé ici celle de M. de *Meuve* , & de quantité d'honnêtes gens qu'il a ruinés & réduits à la cruelle nécessité de ruiner les autres. Je crois que si on le tenoit ici , on lui feroit un mauvais parti ; aussi a-t-il pris soin de décamper : si vous en savez des nouvelles , vous me ferez plaisir de m'en donner , car j'y suis intéressée comme bien d'autres. Il est Lyonnais d'origine , Imprimeur ou Libraire de profession & de famille ; ainsi vous en aurez sans doute entendu parler , car il a trouvé le secret de faire parler de lui aussi bien que celui qui brûla le Temple de Diane à Ephèse , & à-peu-près sur le même ton. J'attends donc une relation de votre façon sur son chapitre. Les misères du temps présent me font souvenir d'un placet qui fut présenté autrefois à Sa Majesté , & je crois qu'elle en recevroit beaucoup de cette nature à l'heure qu'il

278 LETTRES HISTORIQUES
est , si elle étoit d'humeur d'y répon-
dre aussi favorablement qu'elle fit à
celui-là. Le voici.

PLACET AU ROI.

IL ne m'est pas permis d'entrer dans vos affaires ,
Sire ; ce seroit trop prendre de liberté :
Cependant l'autre jour rêvant à mes miseres ,
Je calculai le bien de votre Majesté.
Il vous revient par an cent millions de rentes.
Cent millions valent cent mille écus par jour.
Cent mille écus en font quatre mille par heure.
Pour réparer les maux pressants
Que le tonnerre a fait à ma maison des champs ,
Ne saurois-je obtenir , *Sire* , avant que je meure ,
Un quart d'heure de votre temps ?

Il l'obtint , & j'espere que j'obtien-
drai aussi de vous la grace de me croire ,
Madame , votre très-humble servante.
A Paris , ce.



LETTRE LI.

COMME j'ai laissé passer près de trois ans sans répondre à votre dernière Lettre , & que c'est à-peu-près le temps que l'on met à faire le tour du monde , vous vous attendez sans doute , Madame , à recevoir des nouvelles des Antipodes , ou tout au moins de la *Palestine* , où j'ai dit autrefois en badinant, que je pourrois bien un jour m'aller promener. Il me semble même qu'il n'y a qu'un voyage d'aussi long cours qui puisse excuser ma paresse : le mien n'a pourtant pas été tout-à-fait si long ; je n'ai essuyé ni tempête ni naufrages , & je n'ai pas été plus loin que *Aix-la-Chapelle* , d'où je vous écris aujourd'hui. Voyez si vous êtes d'humeur de me pardonner mon silence , qui n'est pas aussi criminel qu'il le paroît , & dans lequel le cœur n'a point péché : j'ai toujours eu dessein de vous écrire ; mais tantôt

je voulois avoir quelque chose de joli à vous mander, ce qui ne se trouvoit pas souvent sur ma route ; tantôt une indisposition ou un prompt départ d'un lieu à un autre, ou quelque autre obstacle de cette nature m'empêchoit de suivre mon inclination, & de m'acquitter de mon devoir. Mais pourquoi alléguer des excuses qui vous paroîtront foibles, & que je ne faurois moi-même donner pour bonnes ? Il vaut mieux convenir que j'ai eu tort. J'en conviens aussi, & pour aggraver mon crime, je vous dirai même que j'ai été assez près de *Paris*. Vous ne manquerez pas de dire que je devois me détourner un peu de mon chemin pour vous y venir voir ; mais outre qu'il n'est pas aisé de se dérouter ainsi, lorsqu'on voyage pour des affaires, & que l'on a ses journées marquées : outre cela, dis-je, ne pouvant pas rester long-temps avec vous, ç'auroit été s'exposer à de nouveaux chagrins : ainsi il est plus prudent, ce me semble, de reculer, comme on dit, pour mieux sauter ; & je n'ai pas mal

fait de prendre ce parti : mais j'ai eu tort de ne pas vous écrire de *Rheims* ; il falloit vous avoir envoyé du vin de *Champagne* : mais ne parlons plus de ce qu'il falloit faire , & parlons de ce que j'ai fait. Jamais route ne fut plus ennuyeuse que la mienne. Mon mari jugea à propos de prendre la plus longue : il eut sans doute ses raisons pour cela ; & le séjour que nous avons fait dans la plupart des Villes par où nous avons passé , me le persuade ainsi. Sans chercher à les pénétrer , je vous dirai seulement que je fus de *Lyon* à *Mâcon* , de *Mâcon* à *Châlons-sur-Saône* ; delà à *Dijon* , ensuite à *Chaumont en Bassigni* , à *Châlons en Champagne* , à *Rheims* , à *Retel* , à *Sedan* , à *Dinant* , *Namur* , *Hui* , *Liege* , *Limbourg* ; & qu'après avoir fait un si long détour , & avoir été près de deux ans à le faire , j'arrivai enfin à *Aix-la-Chapelle* , où je suis depuis ce temps. Mais vous voulez , sans doute , un récit un peu plus circonstancié ; & un voyage aussi long ne doit pas être conté en quatre lignes ; c'est

pourquoi je reviens sur mes pas ; & pour faire les choses dans l'ordre , je retourne à *Lyon* , d'où , comme je vous l'ai déjà dit , je fus à *Mâcon*. Je ne mis qu'un jour à ce petit trajet , que nous fîmes le plus agréablement du monde , dans un bateau qu'on appelle la *Diligence*. Il étoit rempli de personnes qui alloient à *Paris* , & auxquelles , je vous avoue franchement , que je portois envie. Mais comme on ne fait pas toujours tout ce qu'on veut dans ce monde , je fus obligée de prendre d'un autre côté , & de leur fausser compagnie à *Mâcon*. Nous passâmes , avant que d'y arriver , devant cette belle maison de campagne que le défunt Archevêque de *Lyon* fit bâtir , & à laquelle il donna son nom de *Neuville*. Nous vîmes aussi la Ville Capitale de la Principauté de *Dombes* , où M. le Duc du *Maine* , héritier de feu Mademoiselle de *Montpensier* , a droit de battre monnoie , & nous entrâmes enfin dans la belle Ville de *Mâcon* , Capitale du *Mâconnois* en *Bourgogne* , & fort voisine de la *Bresse*.

Elle est située sur la *Saône* qu'on traverse avec le secours d'un Pont de pierre un peu moins beau que le Pont-Neuf & le Pont-Royal de *Paris*, & moins beau que le Pont de *Lyon*, que je venois de quitter. Aussi n'y a-t-il nul rapport entre ces Villes : le seul agrément de cette dernière est qu'on y boit de très-bon vin. Mais comme cet agrément regarde moins les Dames que les Messieurs, je n'en trouvai pas beaucoup dans ce lieu : je me retranchai à manger du *Cotignac*. J'avois vu sur les tablettes des Allemands, voyageurs de ma connoissance, entr'autres annotations : *étant à Mâcon, manger du Cotignac*. Ainsi je profitai de l'avis, & j'en mangeai tout mon sou. J'eus le sort dont on flattoit la future épouse de Tartuffe. Je fus en société avec Madame la Baillive, Mesdames les Elues. (Car *Mâcon*, afin que vous le sachiez, a Bailliage & Election, un Collège de Jésuites, & un bon Evêché, qui relève de celui de *Lyon*. Un autre diroit Suffragant; mais je n'aime pas à me servir de

grands mots.) Toutes ces Dames me parurent polies & honnêtes ; & je n'eus que lieu de m'en louer. Je manquai pourtant de me faire une terrible affaire dans ce Pays ; car étant allée au Sermon d'un Cordelier , dont on m'avoit parlé comme d'un fort grand Prédicateur , & que je ne trouvai pas tel , j'eus l'imprudence d'en dire mon sentiment. Le Moine à chapeau gris ne s'accommoda pas de ma sincérité , & il ne tint pas à sa Révérence Cordeliere que je ne fusse traitée d'hérétique. Voici le cas : il nous conta , entr'autres choses , dont nous nous serions fort passés , qu'un jour dans un cercle composé de gens d'esprit , après avoir agité plusieurs questions , on demanda quelle étoit la chose la plus forte qu'il y eût au monde ; là-dessus chacun dit son opinion : les uns soutinrent que c'étoit le vin ; & je crois entre nous que le bon Pere auroit bien décidé pour celle-là ; car ceux de son Ordre s'exposent souvent à sentir le pouvoir de cette liqueur. Mais comme il n'expliquoit que les sentiments d'autrui,

il ne nous fit pas l'honneur de nous apprendre le sien, dont il étoit aisé de se douter. Il dit donc que l'on prétendoit, ou que l'on avoit prétendu, qu'il n'y avoit rien de plus fort que le vin, parce qu'il dérangoit la raison, & causoit souvent des désordres terribles. D'autres dirent que rien n'étoit si fort que les armes, puisque par elles *Alexandre* avoit fait la conquête de l'Univers. On prétendit ensuite, avec plus de raison, que la force du vin & des armes devoit céder à celle du Pape, qui étant au-dessus des Rois, peut les déposséder & donner leurs Royaumes à d'autres, comme le cas est déjà arrivé. Pendant que le Pere nous faisoit tous ces contes, je bâillois d'une grande force : mais par malheur j'avois pris du café avant que de sortir du logis, & il me fut impossible de dormir; si bien que cet ennuyeux Sermon m'ayant mise de mauvaise humeur, je dis à une Dame qui étoit auprès de moi, que notre Prédicateur ne savoit ni la carte ni la chronologie; qu'il avoit dépaycé la scène, & changé

terriblement les temps, puisque lorsque la question dont il parloit avoit été proposée, les Papes étoient encore bien loin, & ne vinrent que long-temps après. La Dame à qui j'avois parlé fit part de ma remarque à une autre, cette autre à sa voisine, & en un instant la moitié de l'Eglise fut que le Prédicateur ne savoit ce qu'il disoit. Je ne fus pas plutôt chez moi, qu'un Abbé, qui se piquoit d'esprit, vint me demander raison de ma critique. Je la trouvai dans le troisième livre d'Esdras, où je lui fis voir que c'étoit sous le regne de *Darius*, & pendant que ce Prince dormoit, que trois de ses favoris avoient fait cette dissertation, & que *Zorobabel* ayant décidé pour les femmes, son sentiment avoit remporté le prix de la dispute. Ainsi, dis-je, comme *Darius* étoit Roi de *Perse*, & que cet Empire a précédé celui des *Grecs*, comme les *Grecs* ont précédé les *Romains*, vous voyez bien, Monsieur, que les Papes n'avoient garde d'être en nature pendant ce temps, puisque la Ville qu'ils

ont toujours habitée n'étoit pas encore bâtie, & que Saint *Pierre*, dont ils sont les successeurs, ne nâquit que bien des siècles après. Mon raisonnement parut juste, & l'ignorance du Moine incontestable. On lui en fit honte; & pour se venger de mon savoir, il voulut m'en faire un crime, disant que je ne pouvois pas savoir si bien la Bible, à moins d'avoir été Huguenotte; il soutint même qu'il falloit que je la fusse encore, puisque je m'étois en quelque maniere opposée à ce qu'il avoit dit en faveur de la grandeur Papale, & que j'avois empêché, par des critiques plus vaines qu'utiles, le respect qu'il vouloit inspirer aux peuples pour Sa Sainteté. Bien me valut alors que mon mari étoit connu, & que mon nom n'étoit point suspect. Sans cela, je vous assure que le vindicatif Prédicateur m'auroit joué quelque mauvais tour; car comme il y a eu beaucoup de Protestants dans ce Pays, les Moines y parlent fort haut, & font trembler ceux qui sont assez malheureux pour avoir le péché originel.

Ils ne sont pas tout-à-fait si absolus dans un Pays où j'ai été autrefois , qu'on appelle le *Querigut* ; il est habité par des *Miquelets* qui ne connoissent d'autre justice que celle qu'ils font eux-mêmes , & qui , lorsqu'un Prédicateur s'ingère de les censurer un peu trop vivement , le jettent , à coups de pierres , de la chaire en bas. Cela est arrivé dans le temps que j'étois à *Quillan* , qui n'est pas loin du *Querigut*. Il ne faut pour cela que deux ou trois séditieux qui , lorsque le Sermon ne leur convient pas , disent : voilà un drôle qui parle bien librement ! Faisons-le sauter de la Chaire en bas ? La populace , amie du désordre , applaudit d'abord , & le pauvre Orateur voit fondre sur lui une grêle de cailloux , à moins qu'il n'évite la lapidation par des complaisances criminelles , & en flattant les vices de ses Auditeurs , dont les maximes ne sont pas les plus Chrétiennes du monde. On auroit beau leur envoyer des Dragons , comme on a fait aux Huguenots , ils en auroient bientôt parti ; & les rochers
inaccessibles

inaccessibles à tous autres qu'à eux & aux chevres, leurs fournissent des asyles assurés. Monsieur de *Louvois* se mit sous leur protection dans le voyage qu'il fit de ce côté : & dès que le Bailli lui eut protesté qu'il ne couroit aucun risque , il se le tint pour dit , comptant bien que toute l'Armée d'Espagne n'auroit pu l'attaquer dans de pareils retranchements , & au milieu de gens aussi déterminés que ceux-là. Mais pour revenir à mon Prédicateur de *Mâcon* , je vous dirai qu'il fut obligé de rengainer son malin vouloir , & que ne me trouvant nullement suspecte de huguenotisme , j'échappai à sa vengeance. Mon mari finit les affaires qui l'avoient obligé de s'arrêter dans cette Ville , où il ne m'arriva point d'autre aventure , & d'où je fus à *Châlons* qu'on appelle *Châlons-sur-Saône* , qu'il ne faut pas confondre avec un autre *Châlons* dont je vous parlerai ensuite : celui dont il s'agit à présent est en *Bourgogne*. C'est une Ville d'assez bon air, Capitale d'un petit Pays qu'on appelle le *Châlonnois*. Elle est fortifiée,

il y a une Citadelle , un Evêché , & une pépinière de Carmes , qui en fournit à une grande partie du Royaume ; car j'ai remarqué qu'ils nous viennent presque tous de ce Pays ; & j'y en ai tant vu , que si je n'avois pas su la carte de la *Terre-Sainte* , & que le *Mont-Carmel* étoit en *Judée* , je l'aurois cru voisin de *Châlons* , & j'aurois pris la *Saône* pour le *Jourdain* , en voyant sur ses bords tous ces successeurs du Prophete *Elie*. Il ne m'est rien arrivé dans cette Ville qui mérite votre curiosité. J'y ai reçu des visites ; j'en ai rendu ; j'ai fait bonne chere , car le Pays est propre à cela ; & après un séjour où mon inclination a eu moins de part que des raisons plus essentielles , j'ai quitté *Châlons* pour *Dijon* , & je n'ai pas perdu au change : car *Dijon* est une grande & belle Ville , Capitale de la *Bourgogne*. C'est-là que siege le Parlement de cette Province , érigé par le Roi *Louis XI* l'an 1476. Il y a outre cela une Chambre des Comptes , une Cour des Monnoies , & un Présidial dont

la Jurisdiction s'étend assez loin. Cette Ville est située sur la rivière d'*Ouche*, défendue par un Château fortifié : elle est remplie de belles maisons. On y voit de très-belles Eglises, on y trouve quantité de personnes de condition ; car il y a beaucoup de Noblesse dans ce Pays, & le Parlement en attire fort souvent aussi d'ailleurs. Je m'y divertis beaucoup mieux que je n'avois fait à *Mâcon* & à *Châlons*, & j'y vis une chose que je n'avois jamais vue ailleurs ; car allant rendre visite à une Conseillère du Parlement, qui comme tous les autres, avoit été chez moi, & avec laquelle j'étois demeurée en reste, on me dit qu'elle étoit indisposée, & l'on me conduisit dans un appartement magnifique : la Dame étoit sur un lit d'ange ; elle avoit bonne compagnie auprès d'elle. Son déshabillé lui donnoit un petit air de nymphe : sa gorge étoit découverte ; & l'attitude dans laquelle elle se tenoit, en faisoit voir toute la beauté. Je m'approchai de cette aimable malade. Mais quelle fut ma surprise, quand je

vis qu'elle badinoit avec un serpent qui étoit attaché à son bras avec un ruban couleur de feu , assez long pour lui laisser la liberté de se promener sur le lit ! Je fis un cri effroyable à cet aspect ; & l'horreur que l'on a naturellement pour ces sortes d'animaux me fit frémir. Mais la Dame me dit que je n'avois rien à craindre ; que son serpent ne me feroit point de mal ; & après lui avoir donné un petit coup , comme on auroit fait à un joli épagneul , elle lui dit de dormir , & ce docile animal se glissa dans son sein , où un moment après il parut effectivement endormi. Je ne pouvois revenir de ma surprise. Mais enfin , après m'être un peu rassurée : Madame , dis-je à la malade , trouvez bon que je vous demande d'où vient que vous vous familiarisez ainsi avec une bête aussi venimeuse , & comment vous pouvez faire pour vous garantir de son venin ; car je vous avoue que je tremble pour vous , & que je crains que votre serpent favori ne vous morde le sein , comme fit celui dont Esope nous a conté l'aven-

ture, & qu'il nous donne pour l'emblème de l'ingratitude. Enfin j'ai toujours oui dire que le commerce de ces mesfieurs n'étoit pas sûr, & je n'avois encore vu personne qui s'en fût accommodé. Vous avez raison, Madame, dit alors la malade; & si ce que vous voyez aujourd'hui vous paroît extraordinaire, le sujet ne l'est pas moins; & il est à propos que je vous le conte, afin que vous excusiez la bifarrerie de mon goût. Sachez donc, continua-t-elle, que quoique je ne sois pas fort aimable, je n'ai pourtant pas laissé de plaire, & qu'un des plus jolis cavaliers de notre Province m'a aimée à la folie. Son mérite & sa constance m'engagerent à répondre à sa passion; & après cinq ans de soins & de tendresse, je me déterminai à l'épouser. Les mesures furent prises pour cela, & le temps marqué au retour de la Campagne, que mon amant ne pouvoit pas se dispenser de faire. Il partit avec l'assurance que je lui donnai d'être à lui: & quoique cette assurance lui donnât de la joie, il partit pourtant fort affligé,

& me laissa aussi triste qu'il l'étoit. Comme les termes où nous en étions me dispensoient de me contraindre avec lui, je lui laissai voir toute ma douleur ; & après nous être dit tout ce que deux personnes qui s'aiment ont accoutumé de dire en pareil cas, nous convinmes qu'à certaines heures du jour nous penserions l'un à l'autre, & que nous nous retirerions en particulier dès que l'heure sonneroit, pour ne nous occuper pendant le temps marqué, que de notre tendresse : après quoi mon amant m'assura que, s'il étoit tué, il me le feroit savoir dans le moment à coup sûr, & que j'en aurois des signes assurés. Il partit, & je fus toujours assidue à ces rendez-vous, auxquels je ne crois pas qu'il ait manqué. Mais ce qui va vous surprendre, c'est qu'un jour, entendant sonner cinq heures après midi, je quittai, selon ma coutume, la compagnie qui étoit chez moi pour aller rêver dans le jardin : je m'assis sous un pavillon couvert de jasmins, & après y avoir resté quelque temps, je vis un serpent

blanc comme de la neige, & tel que vous venez de le voir, qui me regardoit tendrement : Je fis d'abord un grand cri. On courut à moi, & l'on voulut tuer le serpent. Je m'y opposai; & après avoir fait attention sur la maniere dont il s'étoit trouvé, car je ne l'avois point vu entrer, & il n'y étoit pas avant moi, puisque je ne m'en étois pas apperçue, quoique j'eusse tourné la vue de tous les côtés de ce petit pavillon; je ne doutai point que mon amant ne fût mort, & que ce ne fût-là le signe qu'il m'avoit promis. Dans cette pensée, je pris ce serpent sous ma protection; & le regardant comme un gage de la tendresse de ce que j'aimois le plus au monde, il me devint infiniment cher. Mes conjectures ne se trouverent que trop justes, & quelque temps après j'appris que mon amant avoit été tué le même jour & à la même heure que le serpent s'étoit apparu à moi. Après tout ce que je viens de dire, vous comprenez aisément quelle fut mon affliction. On crut qu'il m'en coûteroit ou l'esprit ou la vie :

mais le temps, ce grand maître de toutes choses, rendit enfin le calme à mes esprits ; & comme je vis bien qu'il n'y avoit plus de retour chez les morts, je renouvellai commerce avec les vivants, & j'épousai Monsieur de *** ; mais ce fut à condition qu'il me permettroit de garder toujours mon cher serpent, qui avoit été mon unique consolation, & que je n'aurois pas quitté pour le plus grand Roi du monde. Comme Monsieur de *** étoit fort amoureux de moi, il me promit tout ce que je voulus ; & comme il étoit fort honnête homme, il me tint tout ce qu'il m'avoit promis. Je le perdis peu de temps après, j'en fus très-affligée, & je m'en consolai avec l'époux que j'ai à présent ; car j'avois éprouvé qu'il n'est rien qui console si bien d'un mort qu'un vivant. Monsieur de *** voulut bien subir la loi de son prédécesseur, sans quoi il n'y auroit rien eu à faire pour lui. Le serpent conserva toujours ses droits : la planche étoit déjà faite ; & quand j'épouserois douze maris les uns après les autres,

cela ne souffriroit pas la moindre difficulté. Vous méritez , dis-je alors , Madame , que l'on ait pour vous une complaisance aveugle : & celle de Messieurs vos époux marque bien la force de leur amour ; mais je ne fais si à leur place j'aurois pu la pousser si loin. Car enfin si *Sarrafin* a voulu mettre martel en tête à notre bon Pere *Adam* sur le chapitre d'un serpent , vous jugez bien que le commerce du vôtre auroit dû leur donner de la jalousie , & pour peu qu'ils eussent du penchant à croire la Métempsychose , ils devroient s'imaginer que c'est l'ame de leur rival qui anime cet animal , ou du moins , sachant qu'il vous est venu de sa part , ils pourroient se persuader qu'il vous parle toujours en faveur de ce défunt , & se défier de ses conseils , puisque ceux de son espece n'en ont jamais donné que de très-pernicieux. Après cela , ajoutai-je , le tout ne se dit que pour briller , & je crois que vous avez trop de raison pour croire que les morts puissent envoyer des ambassadeurs , & pour regarder votre pe-

tite excellence rampante sur ce pied. Je ne vous dis point ce que je crois , répondit cette Dame , je vous ai conté le fait , & vous conclurez ce qu'il vous plaira. Vous voyez mon serpent , on peut vous dire qu'il y a six ans que je l'ai , & que , contre le naturel de ceux de son espece , il ne m'a jamais fait aucun mal. Toute la compagnie certifia la même chose , & je sortis de chez cette Dame dans un étonnement dont je ne puis encore revenir. Elle voulut que je visse tout ce qu'il savoit faire. Elle siffla à demi bas , il s'éveilla , fit mille fingeries ; après quoi on ouvrit une boîte de vermeil qui étoit pleine de son , dont il se régala. Voilà qui paroîtra incroyable , & vous devez pourtant le croire , puisque cela est aussi sûr que je suis votre , &c. *A Aix-la-Chapelle , ce.*



L' E T T R E L I I .

JE veux bien oublier votre oubli, Madame ; & puisque vous vous accusez, il ne seroit point généreux à moi de ne point vous excuser : je n'appuyerais pas même beaucoup sur cet article, de peur que vous ne me reprochiez aussi, à votre tour, le peu d'empressement que j'ai eu à me plaindre de votre silence, & la patience avec laquelle je l'ai souffert : car suivant les regles de la belle amitié, je devois vous avoir écrit, n'eût été que pour vous chanter pouille. Vous voyez que je prévins tout ce que vous pourriez me dire, afin de vous épargner la peine ou le plaisir de gronder ; & quoique vous ayez tort la première, je consens que nous soyons quittes. Voilà donc la paix faite. Mais je ne vous pardonne qu'à condition, comme dit *Scarron*, que vous n'y retournerez pas ; & que, pour me dédommager de l'inter-

ruption de notre commerce, vous me rendrez compte de tout ce qui vous est arrivé pendant ce temps. J'ai vu avec plaisir ce que vous avez commencé de m'en dire ; & je ne doute point que le reste de votre route ne soit aussi agréable & conté aussi agréablement. Je n'ai pu m'empêcher de rire de la folie du Cordelier, qui vouloit vous punir de son ignorance ; & je plains fort les pauvres Huguenots qui en souffrent à tous égards. Le goût de votre Conseillère de *Dijon* me paroît un peu bisarre, & je ne crois pas que sa tendresse pour les serpents lui donne bien des rivales. Ces animaux rampants sont l'horreur du genre humain dont ils ont causé la perte ; & ce n'est même qu'avec répugnance que l'on se détermine à en manger, quoiqu'on prétende qu'une pareille nourriture soit fort propre à purifier le sang ; & il me souvient, à propos de cela, d'une réponse un peu hardie qui fut faite à Monsieur T*** par une femme qui lui demandoit la charité. Ce Diacre, dont vous connoissez l'humeur sévère, prétendant

tendant que les besoins de la mendiante n'étoient pas aussi pressants qu'elle vouloit le persuader, lui fit un discours fort pathétique pour lui prouver que c'étoit un vol & même un sacrilege de chercher à s'appliquer ce qui n'étoit destiné que pour le soulagement des véritables pauvres. Voyez, lui dit-il, si vous êtes dans ce cas ? C'est de quoi je doute, ajouta-t-il ; & votre embonpoint me fait croire que vous vous nourrissez mieux que moi. Vous avez raison, Monsieur, dit la femme, qu'un pareil discours fatiguoit, puisque je mange le pain que Dieu a béni, pendant que vous mangez ce que Dieu a maudit. Car vous ne pouvez pas nier qu'il n'ait maudit le serpent, qui est votre nourriture ordinaire. Le dévot rougit de cette réponse, qui fit rire tous ceux qui étoient présents, & qui donna lieu de croire que cette femme avoit prétendu accuser par-là le personnage d'avoir ce qu'on appelle le *rhume ecclésiastique*, maladie à laquelle on prétend que l'usage des serpents fait quasi l'effet du mercure. Je

crois que vous entendez assez ce que je veux dire , sans qu'il soit besoin d'appeler *un chat* , *un chat* ; & le rhume ecclésiastique est si bien connu à *Paris* , qu'il n'est pas besoin de commentaire pour expliquer le cas. C'est à la galanterie des gens d'Eglise que l'on doit cette maniere de définir un mal auquel ils sont fort sujets , & que le respect qu'on a pour leur caractère ne permet pas de nommer autrement. Puisque nous sommes sur la chronique scandaleuse , il faut que je vous fasse part d'une aventure qui vient d'arriver au pauvre Chevalier de *Tourville* , & qui a réjoui tout *Paris*. Mais , non , je ne puis pas bonnement vous conter ce fait , car il est un peu scabreux ; & je ne vois pas de moyen de l'envelopper , à moins d'en ôter toute la grace ; n'importe , il en arrivera ce qu'il pourra , je cede à la tentation que j'ai de vous faire rire. Sachez donc que le Chevalier de *Tourville* étoit amoureux de la Duchesse de *** ; qu'elle le mit à même d'être heureux ; mais que par un malheur pareil à celui , qui ,

selon *Buffi*, arriva autrefois au Comte de *Guiche*, avec Madame d'Olonne, le Chevalier se trouva hors d'état de profiter de sa bonne fortune. La Duchesse, outrée d'avoir trouvé tant de foiblesse dans cet amant, a eu l'indiscrétion de la publier. Maniere assez jolie de se venger, comme vous voyez ! La Cour & la Ville ont ri de l'un & de l'autre ; & quand on veut parler d'un siege pliant, on dit un *Tourville* ; si bien que ce nom est présentement aussi connu que celui du rhume ecclésiastique, car dans les meilleures compagnies on ne fait point de façon de dire : avancez un *Tourville*, au lieu de dire : avancez un *pliant*, & ce pauvre garçon ne fait plus où se cacher, pendant que la Duchesse de *** soutient la gageure sans se déconcerter. On pourroit bien dire là-dessus, comme Arlequin : ô temps ! ô siecle ! ô mœurs ! que dira l'avenir ? Je crois qu'on doit l'invention du siege pliant, ou du moins le nouveau nom qu'on lui a donné, à Madame la Duchesse ; & cette imagination me paroît

assez de son caractère. Puisque je suis en train de dire des folies, & que, comme on dit, il n'y a en toutes choses que la première pinte qui coûte, il faut que je vous régale d'une chanson que cette Princesse a faite en l'honneur du mariage de sa belle-sœur avec Monsieur le Duc de *Vendôme*. Vous savez que Madame la Duchesse est femme de Monsieur le Duc, fils de Monsieur le Prince, & frère de Mademoiselle de *Condé*, que le Duc de *Vendôme* vient d'épouser. Or écoutez la chanson. La Poésie en est un peu gaillarde; mais c'est la faute de l'Auteur, & non pas la mienne.

Préparons dessus nos mufettes
 Pour Vendôme nos chansonnettes :
 Il donne dans le Sacrement.
 L'épouse sera bien baïlée,
 S'il est sur elle aussi souvent
 Qu'il est sur la chaise percée.

Encore un coup, Madame, *honni soit qui mal y pense*, comme dit la devise d'*Angleterre*. Si quelque fautive prude condamne la liberté que je me donne de parler des choses qu'elle se contente

peut-être de penser , parce qu'il n'est peut-être pas en son pouvoir de faire mieux , ou pour mieux dire pis , tant pis , & deux fois tant pis pour elle. Le mariage du Duc de *Vendôme* a été fort approuvé , la Cour & la Ville y ont applaudi ; & il a tout lieu d'en être content , puisqu'il n'auroit jamais pu prendre une femme de meilleure maison , ni d'un mérite & d'une piété plus solide. Ils tiennent leur cour au Temple , qui , comme vous savez , est la maison du Grand-Prieur de *France* , frere du nouveau marié. Les Vers de Madame la Duchesse ne sont pas les seuls qui ont été faits sur ce mariage ; vous en trouverez un bon nombre d'autres dans le *Mercure Galant* , où nos beaux esprits ont eu soin de mêler les myrtes avec les lauriers , & de chanter la valeur de l'époux & les vertus de l'épouse. Ils ont un beau champ pour cela , puisque l'on peut dire , sans flatter le Duc de *Vendôme* , qu'il pousse l'héroïsme aussi loin qu'on le puisse pousser , & qu'il a été jusques ici le sou-

tien de la *France*. On est si bien persuadé ici de cette vérité, qu'on l'envoie en *Espagne* pour soutenir *Philippe* sur le Trône, d'où nos ennemis veulent le faire culbuter; & je ne doute point que ce Héros ne leur fasse trouver à qui parler, & ne changè bientôt la face des affaires. Enfin on peut justement l'appeller l'Ange tutélaire de la Maison Royale, & le défenseur de la gloire des Lis. Ce fut ainsi que sous *Charles VII* un Prince qui, comme celui-ci, étoit plus redevable à l'amour qu'au Sacrement, empêcha le Royaume de périr. Le cas est à-peu-près pareil, & l'histoire ne parlera pas moins de *Vendôme* qu'elle a parlé autrefois de l'Auteur de la maison de *Longueville*. Mais comme il ne me convient pas d'aspirer à la gloire d'Historienne, je cède cet honneur à tant de beaux esprits que la générosité de ce Prince a mis à leur aise, & qui sont doublement engagés à faire éclater le zèle qu'ils doivent avoir pour lui; *Pallaprat*, *Campistron* & tant d'autres s'acquitteront beaucoup mieux de cet

emploi , que ne le pourroit faire une femme , condamnée par *Moliere* à ne faire que coudre & filer. Pour vous , Madame , vous n'avez point subi cette condamnation , vous en avez appelé comme d'abus , & la maniere dont vous paroissez versée , comme on dit , dans les Saintes Lettres , fait bien voir que vous ne vous êtes pas toujours amusée à la bagatelle ; & je m'imagine que les voyages auront ajouté bien de nouvelles connoissances à celles que vous aviez déjà. Mais moi , qui me plais dans mon ignorance , & qui suis extrêmement paresseuse , j'ai tout l'air de ne point bouger de *Paris* ; & quand je serois même née avec toute la curiosité des plus fameux voyageurs , je croirois qu'il suffiroit pour la satisfaire d'aller à *Versailles* : j'y mettrois pied à terre , & après avoir attaché mon cheval à la porte d'un cabaret , ou plutôt dans une écurie , j'irois voir toutes les raretés & les merveilles de cette huitieme merveille du monde , après quoi je remonterois sur ma bête & retournerois chez

moi, comptant avoir tout vu, & bien plus commodément que si je me donnois la peine de courir les mers & d'arpenter tout l'Univers pour cela. Car où pourrois-je trouver un Roi comme le nôtre, & une Cour aussi polie & aussi magnifique que la sienne ? Les *Siamois*, & tant d'autres Nations éloignées qui sont venus l'admirer, nous assurent que nous ne devons pas aller chercher ailleurs le bonheur dont nous jouissons. Irons-nous à *Rome* pour admirer les Ouvrages de *Michel-Ange* ou de *Raphaël* ? Nous ne saurions y trouver de plus belles *Peintures* qu'à *Versailles*. Tout ce que les *Indes* & le vaste Empire de la *Chine* ont de plus curieux est rassemblé dans le Cabinet de Monseigneur, où j'ai vu jusques à des pendules de porcelaine. La Ménagerie du Roi renferme des animaux de toutes les especes ; il semble que l'*Afrique* y ait payé un tribut de tous ceux qu'elle produit, & que toutes les parties du monde aient fait hommage au Roi de ce qu'elles ont de plus rare & de plus pré-

cieux. Ainsi, comme tout ce qu'on seroit obligé d'aller chercher, tantôt sous la Zone torride, & tantôt sous la glaciale, se trouve rassemblé avec soin & dans la dernière perfection à *Versailles*, je conclus qu'il vaudroit beaucoup mieux y passer les trois ans & demi, que, selon vous & selon les Géographes, on emploie ordinairement à faire le tour du monde, sans s'exposer aux naufrages si fréquents sur toutes ces sortes de mers différentes, & à l'esclavage qu'on risque de rencontrer chez les *Turcs*, aux courses des *Arabes*, & aux sables de la *Lybie*; inconvénients auxquels on n'a garde d'être exposé en restant à *Versailles*, & en y consumant le temps & l'argent destinés à un voyage aussi périlleux & aussi fatigant, & au bout duquel on n'en est pas plus avancé. Comme je suis d'une humeur à ne pas aller chercher les pardons à *Rome*, lorsque je puis les trouver plus près, je vous avoue que je bornerois toutes mes courses à *Versailles*, & que si vous n'aviez pas d'autres raisons de voyager que

celles dont je viens de parler, je condamnerois fort votre vie ambulante. Après cela, il se peut que ce qui me met ainsi de mauvaise humeur contre les voyages, c'est parce qu'ils me privent du plaisir de vous voir. Voilà pourtant des douceurs qui m'échappent, & auxquelles vous ne vous seriez sans doute pas attendue après un silence de près de trois ans : mais n'en parlons plus, je ne prétends pas révoquer l'amnistie. Au reste, je vous ai parlé du mariage du Duc de *Vendôme*, & je ne vous dirois rien de celui du Duc de *Berri*. Cela ne seroit pas bien. Il vient d'épouser, par ordre du Roi, une jeune & belle Princesse. Vous comprenez bien qu'il aura obéi sans peine à un ordre de cette nature. C'est à Mademoiselle que Sa Majesté l'a marié ; & Mademoiselle est, comme vous savez, fille de Monsieur le Duc d'*Orléans* & d'une Princesse née des amours de Sa Majesté avec Madame de *Montespan*, & qui ne peut par conséquent qu'être très-jeune. L'époux l'est aussi, & c'est un très-joli

assemblage , où les jeux & les amours ont tout l'air de bien tenir leur partie. Nous avons besoin d'une nouvelle Cour aussi brillante que celle-là , pour ramener les plaisirs que la dévotion & le sérieux avoient éloignés. J'espère que le Duc de *Berri* les fera revivre ; car il m'a toujours paru d'un tempérament à aimer la joie. On leur a donné le Palais de *Luxembourg* , dont les jardins vont être aussi fréquentés à présent que les *Tuileries*. Le Duc de *Berri* est un Prince autant aimé qu'il est aimable ; & Madame son épouse est toute charmante , & a été élevée avec tout le soin imaginable. Ainsi , par la naissance & par l'éducation , elle ne peut qu'être très-accomplie , & elle n'a pour cela qu'à ressembler à Madame la Duchesse Douairiere d'*Orléans* , sa grand'mere , qui a fait l'admiration du Roi & de toutes les personnes qui ont eu l'honneur d'approcher de la sienne. Mademoiselle de *Rohan* , fille du Duc de ce nom , épouse le Prince de *Bergue* , frere de Mademoiselle de *Montigni* , cette

belle Chanoinesse de *Mons*, dont les attraits ont fait grand bruit, célèbre par la conquête de l'Electeur de *Baviere*, & dont vous aurez sans doute entendu parler au Pays où vous êtes, qui n'est pas loin des Etats de ce Prince. La nouvelle Princesse de *Bergue* n'est pas moins belle que la sœur de son époux : il y avoit fort peu de temps qu'elle paroissoit à la Cour ; mais dès qu'elle y parut, tout le monde en fut enchanté. Madame sa mere l'a élevé dans une fort grande retraite, & ne l'a mise dans le monde que le plus tard qu'elle a pu. Vous savez, sans doute, que Madame la Duchesse de *Rohan* est fille du Marquis de *Vardes*, dont les galanteries & les disgraces ont été connues sous la vieille Cour, & célébrées par *Bussi Rabutin*. Voilà pourtant bien des nouvelles, & de belles nouvelles que je vous mande. Mais pour descendre de la Cour à la Ville, il faut que je vous conte une aventure assez plaisante. Un homme de ma connoissance pouffoit la fleurette auprès d'une fort jolie fille, appelée *Carbonnel*.

bonnel. Ce nom ne vous est pas inconnu, non plus qu'à moi, quoiqu'il soit un peu bourgeois. Le Cavalier pouffoit vivement la belle, qui n'ayant pas le plus grand esprit du monde, lui dit pour réponse à ces douceurs : si donc ! Monsieur, vous me faites rougir. Il n'y a pas de mal à cela, répondit l'autre, au contraire, cela fait voir que vous avez de la pudeur. De la pudeur, dit-elle ! vous êtes un insolent ; personne ne m'en a jamais accusée, & je pourrois bien vous faire repentir d'un pareil discours. Le pauvre amant ne favoit d'abord ce qu'elle vouloit dire ; mais il comprit enfin que la pauvre petite personne prétendoit qu'il l'accusoit d'être puante. Cette idée le fit rire, & ce rire acheva de gâter ses affaires. Il fut chassé indignement, sans qu'on voulût lui donner le temps de se justifier, & sans qu'il ait pu se raccrocher depuis avec cette spirituelle maîtresse. Ce qui fait bien voir qu'une sottise donne quelquefois autant de peine qu'une personne raisonnable ; & comme on n'y sauroit trouver le même agré-

ment, il faut être fou pour s'y attacher; car, selon moi, l'esprit est le sel de la galanterie, & tout bien compté, l'esprit est bon à tout. C'est ce que je tâche de faire comprendre à ce pauvre martyr de la pudeur, qui ne sauroit se consoler de son infortune, quoiqu'il convienne du peu de génie de sa belle. Il me conta encore un de ses tours d'esprit dans un petit voyage qu'il avoit été obligé de faire quelque-temps auparavant. Il en reçut une lettre la plus jolie du monde, & dans laquelle elle paroissoit s'être surpassée. Quoique ce pauvre garçon n'y reconnût pas son style, comme on veut toujours juger avantageusement de ce qu'on aime, il se persuada que sa belle étoit de ces sortes de personnes qui pensent mieux qu'elles ne parlent, & dont on prétend assez mal-à-propos que les lettres valent mieux que les conversations. Chose qui me paroît fort contradictoire; car si la belle maniere d'écrire est, comme tout le monde en convient, d'écrire comme on parle; *ergo* je conclus, que pour bien

écrire il faut bien parler. Notre amoureux prétendit pourtant séparer ces deux choses ; & comme la discrétion n'est pas la vertu des amants , celui-ci voulant passer pour homme à bonne fortune , ne manqua pas de faire part de cette belle lettre à tous ceux qu'il crut capables d'en connoître le mérite. Mais sa vanité fut bien payée , car on lui en montra l'original dans *Clélie*. On auroit pu dans ce moment l'accuser d'avoir de la pudeur ; car il rongit jusques au bout des ongles de toutes les plaisanteries qu'il fut obligé d'essuyer là-dessus ; & il ne se tira de cet embarras qu'en prenant le parti de rire comme les autres. Il se souvint ensuite qu'il avoit vu *Clélie* sur la table de sa maîtresse ; ainsi il ne douta point qu'elle n'eût puisé là-dedans, quoiqu'elle crût qu'il ne fût pas homme à pouvoir la confondre de ce vol , parce qu'il n'étoit point amateur des romans. Cependant dès son arrivée elle lui demanda s'il avoit été content de sa lettre. J'aurois beaucoup mieux aimé , lui dit-il, qu'elle eût été de vous que de Ma-

demoiselle de *Scuderi*. Et prenant *Clélie* qu'il trouva encore sous sa main, il chercha la page où on lui avoit fait voir sa lettre; mais il la chercha inutilement; car la belle avoit eu la précaution d'arracher la feuille, comme si son Volume avoit été seul dans le monde; & avec une fermeté dans laquelle il n'entroit point du tout de pudeur: cherchez, dit-elle, vous ne trouverez point ce que vous croyez. Vous vous imaginez que j'ai tiré ma lettre de ce Livre; mais vous verrez bien que non; & je vous défie de m'en montrer une pareille là-dedans. Elle pouvoit le défier à coup sûr. Mais je ne comprends pas qu'il pût encore l'aimer après cela: on ne m'accusera jamais de pareille chose, & si mes Lettres ne sont pas belles, elles sont du moins de moi. Je dis bonnement ce que je pense, sans emprunter le secours de l'Art; & je ne consulte que mon cœur quand il s'agit de vous assurer que je suis, &c. *A Paris, ce.*

LETTRE LIII.

QUOIQUE je fusse déjà une partie des nouvelles dont vous m'avez fait part, la maniere dont vous les contez leur donne un tour de nouveauté qui m'a fait un vrai plaisir. Mais, Madame, j'en ai reçu un fort grand par les assurances que vous me donnez de votre amitié, je tâcherai de n'être point en reste avec vous là-dessus ; & si l'amitié se paie par l'amitié, j'ose bien vous répondre que nous sommes tout au moins quittes. Cependant, puisque vous demandez une relation de mon voyage, en voici la continuation. Il me semble, si j'ai bonne mémoire, que j'en suis demeurée à *Dijon*, d'où je fus à *Chaumont*, Capitale du *Bassigni*, en *Campagne*. C'est une petite Ville assez drôle, bâtie sur une colline, près de la *Marne*. Il y a de fort honnêtes gens ; & je crois vous avoir dit autrefois, que M. le *Moine*, Lieu-

tenant - Général de cette Ville , eut l'honneur de s'allier à Madame de *Main-tenon* , par le mariage de Mademoiselle le *Moine* sa fille avec M. de *Murcé* , fils de M. de *Vilette* , qui , comme vous savez , est germain de Madame de *Main-tenon*. Je vis assez près delà la source de notre fameuse *Seine* , que les fourmis pourroient passer à la nage sans beaucoup de risque. Qui diroit , à voir de quel air cette orgueilleuse riviere traverse *Paris* , qu'elle soit si petite dans son origine ? & si nous remontions jusques à celle de quantité de gens qui font fracas dans la même Ville , peut-être trouverions-nous lieu à de pareilles réflexions. Je vis dans ce Pays les lieux que la dévotion de Saint *Bernard* a rendus recommandables , & où l'on observe la regle qu'il a imposée à ses Disciples. On me conta une infinité de miracles qu'on prétend qu'il a faits , & ses correspondances avec les Anges ; mais malgré tout cela , je ne pouvois m'empêcher de lui savoir mauvais gré des chagrins qu'il a faits au pauvre *Abailard* ,

dont je lisois alors les malheurs , & les tendres lettres de sa chere *Eloïse*. Je vous condamne à cette lecture , si vous ne l'avez pas déjà faite ; & je vous assure qu'il n'en est pas de plus touchante. Jamais amour n'eut un plus triste succès , & ne causa un plus beau retour vers Dieu. Nous ne fîmes pas un fort grand séjour à *Chaumont* , & nous nous hâtâmes d'entrer plus avant dans la *Champagne*. Vous voyez , Madame , que nous suivons les bons vins ; & je crois qu'à mon retour vous me trouverez fort experte là-dessus , & que vous vous en tiendrez à mes décisions. L'empressement que j'ai de passer promptement en *Champagne* , me faisoit oublier une plaisante chose qu'on me dit être arrivée en *Bourgogne* : ce fut à *Beaune* , Ville dont les vins sont en grande réputation. On dit que lorsque le Roi y passa , les Magistrats curent soin de lui en envoyer , & qu'étant allés ensuite voir dîner Sa Majesté , ils eurent le plaisir de lui entendre dire qu'Elle trouvoit leur vin excellent ; & que fiers d'un

pareil témoignage , & préférant la gloire de leurs vignes à celle de savoir faire leur devoir , ils répondirent à ce Monarque : ah ! Sire , nous en avons bien encore de meilleur. Si j'avois été là , j'aurois voulu leur demander pour qui ils le gardoient. Je passai encore dans un endroit qu'on appelle le Val de *Sufon* , où il y a des précipices assez passables & une descente fort droite , d'où , si le carrosse versoit , on feroit , au pied de la lettre , des sauts très-périlleux. Le Roi demanda pourquoi l'on n'y avoit pas mis des garde-fous , & on lui répondit bonnement : c'est , Sire , parce qu'on n'a pas su que Votre Majesté y dût passer. Je crois que ces pauvres *Bourguignons* n'y entendoient pas de finesse , non plus que les harangueurs de *Dijon* , qui , pour s'excuser à M. le Prince de ce qu'ils n'avoient pas fait tirer le canon à son arrivée , lui dirent qu'ils ne l'avoient pas pu pour vingt raisons , qu'ils alloient toutes expliquer , si M. le Prince ne les avoit arrêtés à la première : car comme ils débiterent

par dire , premièrement , *parce que nous n'en avons point* : je vous dispense des dix-neuf , dit ce Prince , en leur imposant silence , & arrêtant l'Orateur au milieu de sa période. On me fit encore cent contes de la naïveté des *Bourguignons* : & dès que je fus en *Champagne* , on voulut me donner à-peu-près la même idée des *Champenois* , & l'on me dit qu'un *Champenois* & quatre-vingt-dix-neuf moutons font cent bêtes. C'est-là le dicton du Pays de *Chaumont*. Je fus à *Châlons* en *Champagne* , Ville bâtie dans une belle plaine sur la *Marne* , qui la partage en Ville , Isle & Fauxbourg. Elle a Prêfidal , Election , Généralité & Evêché , avec titre de Comté & Pairie. Ce fut-là que notre Eminent Archevêque de *Paris* fit son apprentissage Episcopal. *Châlons* est une Ville marchande. Ses fortifications ne sont pas considérables ; mais le Pays qui en dépend , qu'on appelle le *Châlonnois* , est fort fameux par la défaite d'*Attila* : car on prétend que ce fut à trois lieues de *Châlons* , près d'un Bourg nommé

la Suipela-Longue , que ce Roi des *Huns* , qu'on appelloit *le Fléau de Dieu* , fut entièrement défait l'an 453 , par *Mérouée* Roi des *François* , *Théodoric* Roi des *Visigots* , & *Aëtius* Général des *Romains* , qui s'étant unis contre lui , tuerent cent quatre-vingt mille hommes , & l'obligerent de retourner dans son Pays , avec les débris de son armée. *Rheims* , où je fus ensuite , & qui n'est qu'à sept lieues de *Châlons* , est une des plus anciennes Ville de *France*. Elle a environ une lieue de circuit. On y voit quantité de Couvents d'hommes & de femmes , des Abbayes , de belles Eglises ; le portail de la Cathédrale passe pour le plus beau de *France*. Ce fut Saint *Remi* , Evêque de *Rheims* , qui convertit *Clovis* cinquieme Roi de *France* , & le premier qui ait été Chrétien. Ce fut en sa faveur que le Ciel envoya l'*Oriflamme* & la Sainte *Ampoule* , dont l'huile servit à sacrer ce Monarque , & sert encore à tous ses Successeurs , sans que depuis un si long-temps elle ait pu être épuisée. Miracle à-peu-

près pareil à celui que le Prophete *Elie* fit en faveur de la veuve de *Sarepta*, & en l'honneur duquel les Successeurs de Saint *Remi* ont l'honneur de sacrer les Successeurs de *Clovis*. Cette cérémonie se fait toujours à *Rheims*, dont l'Archevêque est premier Duc & Pair de *France*. Vous avez connu ce Prélat, je veux dire celui qui de notre temps a rempli le Siege Archiépiscopeal de *Rheims*. Vous savez qu'il faisoit très-belle dépense, & qu'il avoit moyen de la faire, non seulement par ses revenus ecclésiastiques, mais aussi par les grands biens qu'il possédoit d'ailleurs, & qu'un frere de M. de *Louvois* ne pouvoit pas manquer d'avoir ramassés. Nous fûmes le voir; il nous fit mille honnêtetés, nous montra toutes les magnificences de son Palais, sa Bibliothèque, ses meubles. Il étoit sur-tout fort curieux en tableaux; & nous en vîmes de très-beaux dans son cabinet. Après les avoir examinés, nous nous arrêtâmes quelque temps à regarder ceux de sa famille; feu M. de *Lottvois* & le bon homme M. le *Tellier*

étoient parlants : la Marquise de *Crequi*, fille du Duc d'*Aumont*, étoit aussi fort ressemblante ; & l'Archevêque nous montra la feue Duchesse d'*Aumont*, qu'il dit être aussi très-bien ; mais dont je ne pouvois pas juger , parce que je ne l'avois pas connue ; je lui trouvai quelque chose de fort intéressant dans la physionomie , & je dis à ce Prélat , que c'étoit dommage qu'elle eût si peu vécu. Vous avez raison , Madame , me répondit-il en poussant un soupir , & sa vie a fini par une si triste catastrophe , que je ne saurois y penser sans sentir la plus vive douleur. Si je ne craignois de la réveiller , dis-je alors , je prendrois la liberté de vous demander ce que vous entendez par cette catastrophe ; car il me semble que j'avois toujours oui dire que cette Dame étoit morte d'une fièvre , regrettée de tous ses parents & du Duc d'*Aumont* son époux ; & cela ne sauroit me conduire aux soupçons que ce que vous venez de me dire pourroit naturellement donner , ainsi cette énigme auroit besoin d'explication. Je veux bien
vous

vous la donner , Madame , dit alors l'Archevêque , quoiqu'il faille pour cela rappeler des souvenirs bien douloureux : mais je serois au désespoir de vous laisser prendre là-dessus de fausses idées ; ainsi il faut vous conter une aventure aussi tragique qu'elle est surprenante. Il me présenta en même-temps un fauteuil ; & pendant qu'on nous préparoit la collation , il s'assit auprès de moi , & commença son histoire. M. le Duc d'*Aumont* , me dit-il , en épousant ma sœur , lui donna entr'autres bijoux un chapelet de diamants dont il faisoit grand cas , plus par des raisons qui ne m'ont pas été connues , que par la valeur de la chose , qui étoit pourtant d'un grand prix. Il pria son épouse de le garder comme un gage de sa tendresse , & de lui prouver celle qu'elle avoit pour lui , en ne se défaisant jamais de ce bijou. La condition fut acceptée. Le Duc & la Duchesse d'*Aumont* vécurent le mieux du monde ensemble. Le Marquis de *Villequier* & la Marquise de *Crequi* furent les fruits de leur union : & des commencements

aussi heureux sembloient promettre un bonheur plus durable. Ma sœur étoit très-jeune , & se portoit le mieux du monde ; tout respiroit la joie & le plaisir dans ce ménage , lorsque la perte de ce fatal chapelet jetta la pauvre petite femme dans la dernière désolation. La manière dont son époux le lui avoit donné , les promesses qu'il lui avoit fait faire de le garder , lui faisoient craindre le chagrin qu'il auroit de cette perte : elle s'imagina même qu'il pourroit peut-être soupçonner qu'elle en auroit fait présent à quelqu'un ; & , par l'importance du sacrifice , juger défavorablement de sa vertu. Toutes ces pensées la mettoient au désespoir. Elle en perdit le boire & le manger , & tomba dans une si terrible mélancolie , que son époux en fut extrêmement alarmé. Il en demanda la raison inutilement , & il fut obligé de partir pour *Versailles* , avec le chagrin de la laisser dans un si triste état. Dès qu'il fut parti , une de ses femmes , en laquelle elle avoit le plus de confiance , lui demanda son secret , & à

force de prières le lui arracha. J'ai perdu mon chapelet de diamants, lui dit-elle, ma chère enfant ; & s'il faut que mon mari sache cette perte, je n'oserai jamais plus le regarder, & j'aimerois mille fois mieux être morte que d'être exposée à lui apprendre cette nouvelle, que je ne saurois pourtant pas lui cacher long-temps ; ainsi je ne fais que devenir. Les larmes & les sanglots redoublerent alors ; & l'officieuse confidente, touchée de la douleur de sa Maîtresse, lui dit, pour la consoler, qu'elle connoissoit un Prêtre auprès de *S. Nicolas-des-Champs*, qui avoit des talents merveilleux pour faire trouver les choses perdues. La Duchesse prit d'abord, comme on dit, la bale au bond, & proposa d'aller sur le champ trouver le Prêtre. L'absence de son mari favorisoit ce dessein ; ainsi il fut aussi-tôt exécuté que formé. On se déguisa. Ma sœur prit un des habits de cette Suivante, & entra avec elle dans un fiacre fermé, qu'elles furent prendre à *S. Paul*, & qui, sans Laquais & le plus *incognito* du monde,

les mena au lieu désiré. Le Prêtre dit d'abord à ma sœur, que malgré son déguisement il savoit qui elle étoit, & le sujet qui l'amenoit chez lui : qu'il pouvoit lui donner contentement ; mais que ce ne seroit qu'à des conditions bien terribles. Comme je fais, lui dit-il, Madame, que les personnes de votre sexe ne savent pas trop bien se taire, & que je risque beaucoup en vous rendant le service que vous me demandez, il est juste que je prenne mes précautions, & que pour ma sûreté, je vous mette de moitié du péril auquel vous voulez que je m'expose pour vous : c'est-à-dire, que si vous voulez me jurer de ne rien dire de ceci à personne, & vous soumettre à mourir huit jours après en avoir parlé, je vous donnerai des nouvelles de votre chapellet, & les moyens de le trouver. Voyez à quoi vous vous engagez ; & si vous ne vous sentez pas assez de force pour cela, retournez-vous-en comme vous êtes venue. Ma sœur promit monts & merveilles ; & la joie de revoir son cher chapellet ne

lui permit pas de réfléchir sur la témérité du vœu qu'on lui faisoit faire. Le Prêtre , après toutes les minauderies ordinaires en pareil cas , la fit approcher d'un miroir , où elle vit sa toilette , le chapelet qui pendoit un peu , & un Abbé qui le tiroit & le mettoit dans sa poche : après quoi la décoration changea. Le miroir représenta la chambre de l'Abbé , où on voyoit un cabinet de la Chine entr'ouvert , & le chapelet dedans. Il me semble , dit alors le Prêtre , qu'en voilà autant qu'il faut. Je vous ai fait voir celui qui a pris votre chapelet , la maniere dont il l'a pris , & le lieu où il l'a mis ; c'est à vous à présent à faire le reste , & sur-tout à vous souvenir de ce que vous avez promis : ce sont vos affaires ; & si vous me manquez , je vous réponds que je ne vous manquerai pas. Ma sœur lui renouvella encore les assurances qu'elle lui avoit données là-dessus , & sortit après l'avoir récompensé à proportion du service qu'il lui avoit rendu. Elle fut de ce pas-là chez l'Abbé , qu'elle connoissoit très-

bien , & qui se feroit fort bien passé de l'honneur qu'elle lui faisoit , & auquel il n'auroit jamais été en droit de s'attendre. Il en parut tout confus. Ma sœur lui dit , qu'ayant des affaires dans ce quartier , elle avoit compté de venir se reposer chez lui , & lui demander du café ; & que pour éviter l'éclat , elle avoit voulu venir *incognito*. L'Abbé se feroit quasi cru en bonne fortune , si son vol ne lui avoit donné d'autres pensées. Il parut confus & embarrassé. La Duchesse lui en fit la guerre , & se campa sur un siege qui étoit auprès du cabinet qu'elle avoit vu dans le miroir du Prêtre. On eut beau vouloir la placer plus commodément , elle ne quitta jamais son poste , & après avoir parlé des emplettes qu'elle venoit de faire , & exagéré la fatigue que toutes ses courses lui avoient causées , elle prit un petit air d'autorité ; & moitié sérieux , moitié plaisanterie : voyons , dit-elle , il faut que je fasse l'inventaire de M. l'Abbé ; commençons par ce cabinet , c'est apparemment où il tient ses billets doux.

L'Abbé frémit , & demanda quartier : toutes ses hardes étoient , disoit-il , en désordre ; mais il eût beau dire , sa sœur fut toujours son chemin , & donna du premier coup sur l'endroit où étoit le chapelet. Ah ! ah ! Monsieur , dit-elle , lorsqu'elle le tint , ce sont donc-là de vos tours ? Je m'étois bien doutée que vous aviez voulu me mettre en peine. Vous êtes un méchant garçon. Car la peur que vous m'avez faite a pensé me donner la fièvre ; & pour peu que le jeu eût duré encore , je crois que je serois tombée malade ; mais heureusement je me suis mise en tête que vous pourriez bien avoir été assez badin pour faire cette plaisanterie. L'Abbé sentit quelque espèce de joie dans son malheur , par la pensée qu'il eut que la Duchesse regardoit cela comme une mauvaise galanterie : il l'assura que dans un quart-d'heure il alloit lui porter son chapelet. Ma sœur fit semblant de le croire , quoiqu'elle fût bien à quoi s'en tenir. Elle revint chez elle , dans une joie qu'on peut mieux sentir que définir. Son mari

fut charmé à son retour du retour de sa belle humeur ; & surpris de la voir ainsi passer d'une extrémité à l'autre , il lui en demanda la raison ; & fut encore plus surpris de ne pas pouvoir pénétrer le mystère : il questionna tous ses Domestiques , & tout ce qu'il put en savoir , c'est que Madame étoit sortie en écharpe , & qu'après avoir tardé très-long-temps , elle étoit rentrée d'un air fort gai , & n'avoit fait que rire & que chanter depuis ce temps. Le Duc d'*Aumont* sentit redoubler sa curiosité , par la difficulté qu'il trouvoit à la satisfaire. Il en fit des reproches à sa femme , il bouda ; & quand ils furent couchés , après s'être plaint de son peu de confiance , il lui dit qu'elle avoit sans doute quelque amant dont elle avoit craint l'infidélité , & qui l'avoit ensuite rassurée par de nouvelles marques de sa tendresse ; qu'il ne pouvoit attribuer qu'à cela l'intercadence de son humeur , & qu'il le croiroit ainsi jusques à ce qu'elle lui donnât une meilleure raison. Mais sa sœur donna dans le panneau que la sa-

taie curiosité de son époux lui tendoit ; & plutôt que de lui laisser penser quelque chose à son désavantage , elle prit le parti de sacrifier sa vie au soin de sa réputation & au repos de ce trop curieux époux. Ce que vous me demandez , lui dit-elle , ne vous intéresse en rien , & si je vous l'apprends , il m'en coûtera la vie. Voyez si vous voulez le savoir à ce prix , j'ai juré de ne vous le point révéler : si je fausse mon serment , je suis sûre de mourir huit jours après : cependant je veux bien vous donner cette dernière preuve de ma complaisance. Le Duc , que tout cela intriguoit encore davantage , lui dit , que le mari & la femme n'étant qu'un , elle pouvoit sans scrupule lui dire ce secret ; il l'assura qu'elle ne risquoit rien , & fit tant qu'il fut que le chapelet avoit été perdu & retrouvé , & toutes les circonstances que je viens de rapporter. Il vit alors que le sujet de sa curiosité n'avoit pas été aussi essentiel qu'il se l'étoit imaginé , & il se repentoit presque d'avoir pressé sa femme là-dessus , quoiqu'il

n'eût garde de prévoir le malheur qui en arriva. Cependant ma sœur sentit d'abord de grandes douleurs. La fièvre la prit, & elle expira le huitième jour. On ne jugea pas à propos de publier la cause de sa mort ; ainsi vous ne pouvez pas l'avoir apprise. J'aimois tendrement cette sœur, ajouta-t-il, & j'eus tant de regret à sa perte, que cela me fit intéresser pour ses enfants & sur-tout pour la Marquise de *Crequi*, sa fille. Le discours de l'Archevêque me surprit : il étoit homme de bon sens, & je savois bien qu'il ne me contoit pas une fable ; cependant comme je n'ai pas beaucoup de foi pour ces sortes de choses, je lui demandai ce qu'il pensoit lui-même de cette aventure. Je ne fais, me répondit-il, elle me paroît incroyable ; mais elle n'en est pas moins vraie, & ce sont de ces choses où je ne comprends rien ; car le Parlement de *Paris* ne croit point qu'il y ait des forciers ; & comme fils du Chancelier de France, je dois un peu savoir les Loix. Cependant, c'est un fait qui n'a été que trop réel. Comme

je ne saurois révoquer en doute ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire, répliquai-je à ce Prélat, je m'imagine que la Femme de chambre étoit d'intelligence avec le Devin qu'elle indiqua; & qu'ayant peut-être vu faire le vol à M. l'Abbé, & ne voulant pas se l'attirer à dos, elle avoit trouvé le moyen d'avertir sa Maîtresse par une magie supposée : la menace de mourir dans huit jours fut faite, sans doute, pour engager la Dame à garder le secret; & elle peut avoir eu son effet par la force d'une imagination frappée; & Madame votre sœur est morte de peur de mourir; & la circonstance de l'armoire de l'Abbé peut avoir été supposée par la Femme de chambre qui savoit la carte de son appartement, ou qui pouvoit en avoir été instruite par un Valet. Enfin, Monseigneur, ajoutai-je, je croirai plutôt toutes sortes de choses avant que de pouvoir me persuader que le diable se soit mêlé de celle-là. La fin de cette triste histoire fut la fin de ma visite, & elle me conduisit aussi à celle

de ma Lettre. Il faut pourtant que je vous dise que je vous fais bon gré des louanges que vous donnez au Duc de *Vendôme*; il a toujours partagé mon admiration avec le feu Prince de *Conti*; & je ne vois personne à présent qui puisse la partager avec lui; je voudrois bien qu'on se fût plutôt avisé de l'envoyer au secours de notre *Philippe V*; car je crains fort qu'il n'y arrive trop tard, & que ce ne soit, comme on dit, après la mort le médecin. Madame la *Duchesse* est toujours la même, à ce que je vois, & ses Poésies se peuvent justement appeller Poésies gaillardes. La chanson que vous m'avez envoyée en fait foi. Elle est un peu cavaliere, aussi bien que l'aventure du Chevalier de *Tourville*; & vous avez raison de prendre les devants là-dessus; car il n'en faudroit pas davantage pour déchaîner les fausses prudes contre vous: car fausses prudes & faux dévots, sont, comme vous savez, de terribles gens. Mais comme vous autres Dames de Paris vous savez vous mettre au-dessus de cela, & n'êtes pas exposées à la censure

sûre de cette engeance barbare, comme nous autres pauvres Provinciales, qui sommes obligées à bien plus de ménagement, je ne condamnerai pourtant jamais votre style enjoué. Le siege pliant, la chaise percée & le rhume ecclésiastique m'ont pensé faire mourir de rire : je trouve le mariage du duc de *Berri* le mieux assorti du monde, & je défie la muse égrillarde de *Madame la Duchesse* de pouvoir en faire la critique, ni de donner de certaines idées de l'époux, qui est d'un âge & d'une tournure à n'avoir pas besoin de caution sur les devoirs matrimoniaux, qu'il a tout l'air de bien remplir. Je vous félicite du plaisir que vous avez d'être spectatrice de toutes ces belles fêtes : je voudrois bien le partager avec vous, & je vous assure que celui de vous revoir a encore plus de part à ce desir. Soyez-en, s'il vous plaît, bien persuadée, & que je suis, *Madame*, votre, &c. *A Aix-la-Chapelle, ce.*

L E T T R E L I V.

SI vous avez eu autant de plaisir dans votre route de *Lyon* à *Rhëims* , que vous m'en avez donné en me la contant, je ne vous trouve pas fort à plaindre , & je m'imagine que les bons vins que vous avez suivis de *Bourgogne* en *Champagne* , n'ont pas fait l'incommodité de votre voyage. Je conviens , Madame , que vous pourriez décider entre ces deux Provinces qui , jalouses sur le chapitre de cette liqueur , veulent l'emporter tour-à-tour ; l'une par sa couleur vermeille , & l'autre par je ne fais quel montant du goût de nos Petits-Mâîtres , qui ne devroient pas , ce me semble , le disputer au goût du Maître souverain : & puisque , pour parler plus intelligiblement , le Roi ne boit à présent que du vin de *Bourgogne* , il doit être , selon moi , regardé comme le nectar qu'on servoit sur la table des Dieux ; & celui

de *Champagne* doit mettre pavillon bas devant lui. Voilà mon sentiment , & tout ce que je puis vous dire sur une matiere où les personnes de notre sexe ne sont pas ordinairement fort expertes , à moins qu'elles n'ayent , comme vous , goûté tous les différents vins dans leur source : car vous nous avez parlé du *Cante - Perdrix* , de l'*Hermitage* , du *Frontignan* , & de tant d'autres dont vous avez bu sur les lieux , qu'il faut par force que vous soyez devenue connoisseuse. Il n'en est pas des vins comme des rivières , & de certaines familles , dont , comme vous dites , il ne faut pas remonter à la source pour s'en former une grande idée. Ceux ci brillent en naissant , & les lieux où ils croissent les font voir dans toute leur force. Ils ne laissent pas pourtant d'en avoir , quoique dépayés ; & le petit *Bertier* , Conseiller au Parlement , l'éprouva ces jours passés. Il s'en étoit donné au cœur joie avec son ami *Veron* , chez une nommée *Madame Haran* , qui donne à jouer , si bien qu'il eut besoin de guide pour ra-

trapper son logis. Comme il avoit envoyé son équipage, Madame *Haran* lui donna un grand Laquais qu'elle avoit, & qui étant marié ne couchoit point chez elle. Il eut ordre de ramener le petit Conseiller chez lui, & de porter le lendemain une assiette d'étain d'Angleterre chez le Graveur, pour servir de modèle à quelque nouvelle vaisselle que Madame *Haran* s'étoit donnée. Le Valet prit dès le soir l'assiette, pour n'être pas obligé à la venir chercher le matin chez sa Maîtresse, & sortit avec *Bertier* & *Veron*; celui-ci ne logeoit qu'à deux pas; il fut dans une enjambée chez lui, & le Conseiller, malgré la gravité que sa grande perruque quarrée devoit l'obliger de garder, prit le Valet par la main, & se mit à courir les rues de Paris en dansant, frappant de temps en temps aux portes, & faisant toutes les extravagances contre lesquelles il est obligé de prononcer sévèrement lorsqu'il juge sur les fleurs de lis. Le Laquais le secundoit à merveille : charmé de se voir camarade d'un Magistrat de

cette volée, il faisoit un carillon terrible, lorsque le Guet, qui passa fort mal-à-propos, déranger ces turbulents plaisirs par un qui va-là, prononcé d'un ton à faire trembler les plus hardis. *Bertier*, qui se souvenoit au travers des fumées du vin qu'il étoit pourtant Conseiller, riposta d'un qui va-là toi-même ? Le Guet, (répondirent ces cohortes nocturnes.) Le Guet ! dit *Bertier*, avec un hoquet bachique. Oh ! de par tous les diables, voilà qui est drôle : le Guet ! passe ton chemin, mon enfant ; car je suis plus gai que toi. Les batteurs d'estrade n'entendirent point de raillerie. Les uns se saisirent du Valet qui, nanti de l'assiette qu'ils crurent d'argent, fut pris pour un voleur, & les autres se jetterent sur le mauvais railleur, dont ils ne firent pas un jugement plus favorable. Il voulut continuer sur le même ton : laisse-moi, disoit-il à celui qui le tenoit, tu me feras répandre mon vin. Tout cela fut inutile ; on n'eut nul égard à ses plaisanteries, & l'on déconcerta toute sa belle humeur,

342 LETTRES HISTORIQUES

lorsqu'on lui dit qu'il falloit marcher au Châtelet : il déclina d'abord cette Jurisdiction , disant qu'il étoit Conseiller au Parlement : mais on n'eut pas de foi pour son dire ; on fit des huées là dessus. Un Conseiller au Parlement courant les rues de Paris à deux heures après minuit , s'écrierent ces gens-là ! à d'autres , mon ami , à d'autres : allons toujours par provision au Châtelet. *Bertier* ne pouvoit pas résister à la force. L'affaire étoit sérieuse , & son entrée au Châtelet ne lui auroit pas fait d'honneur chez ses confreres : ainsi il prit le parti de prier celui qui commandoit l'escouade de le mener plutôt chez Madame *Haran* où il avoit soupé , & d'où il retournoit chez lui en folâtrant avec le Valet qu'on lui avoit donné pour l'accompagner , & qui n'étoit rien moins qu'un voleur. Il protesta que Madame *Haran* conviendrait du fait ; & pour donner plus de poids à son dire , il glissa deux pistoles dans la main de celui à qui il parloit , qui le déterminèrent à prendre le chemin du logis de Madame *Haran*. Elle étoit

déjà couchée, & le bruit qu'on fit à sa porte mit tout le quartier en rumeur. Les visites du Guet, à une heure aussi indue, ne font pas trop d'honneur aux Dames, sur tout à celles qui donnent à jouer; ainsi les voisins commençoient à tirer de vilaines conjectures là-dessus, lorsque Madame *Haran* parut toute effrayée à la fenêtre. C'est pour savoir qui a soupé ce soir chez vous, Madame, lui dit l'Officier, que nous sommes venus ici: vous n'avez qu'à le dire promptement, & nous allons vous laisser en repos. Je ne vois pas, dit Madame *Haran*, quel droit vous avez de me faire cette question, & quelle loi peut m'obliger à vous rendre compte de ce que je fais chez moi. Je puis, ce me semble, manger avec mes amis sans que vous vous en formalisiez. Eh! Madame, crioit le petit *Bertier*, de quoi diable vous piquez-vous-là? Dites seulement que c'est moi qui ait soupé chez vous, on ne vous demande que de rendre témoignage à la vérité: on me prend pour un voleur: on me mene au Châtelet,

avec votre Laquais, & vous pouvez me garantir d'un si mauvais gîte en disant les choses comme elles sont. Madame *Haran* descendit alors en bas ; elle expliqua le fait ; *Bertier* fut relâché ; on lui fit de grandes excuses : mais dès le lendemain l'aventure fut sue de tout *Paris* ; & excepté la mauvaise nuit qu'il auroit passée au Châtelet , il ne fut guere plus avancé que si on l'y avoit mené : car on n'auroit eu garde de l'y retenir dès qu'il auroit été connu. Mais il me semble que le vin m'a un peu déroutée à mon tour , & que tout ce que je viens de dire sur son sujet m'a éloignée de ce que je voulois dire au sujet de votre Lettre. J'y reviens , & je vous assure que j'ai été très-surprise de l'histoire de Madame la Duchesse d'*Aumont*. Comme vous la tenez , s'il faut ainsi dire , de la premiere main , on ne peut pas la traiter d'apocryphe ; & comme je n'ai pas plus de foi que vous pour les enchantements , je ne puis conclure là-dessus que comme vous avez conclu , & y donner la même explication. Mais

il est arrivé ici une aventure qui, comme dit *Moliere*, met mon esprit sur les dents, & que vous aurez peut-être autant de peine que moi à comprendre. Madame *Dallemand*, que je ne connois point, & que bien d'autres gens connoissent, étoit depuis longues années en liaison avec M. *** , homme d'affaires, qui logeoit tout auprès de *S. Jean en Greve*. Vous donnerez à leur commerce tel nom qu'il vous plaira, & ce n'est point de quoi il s'agit. Le fait est que Madame *Dallemand* étant en visite chez une de ses amies, & jouant à l'hombre, on vint lui dire qu'un Monsieur demandoit à lui dire un mot. Elle se leva, & vit le bon ami dont je viens de parler, qui n'étoit point connu dans cette maison. Madame *Dallemand* donna son jeu à une personne qui étoit auprès d'elle, & passa dans la ruelle avec son ami, comptant bien qu'il falloit qu'il eût quelque chose de fort pressé à lui dire, puisqu'il la venoit ainsi chercher; elle le trouva même si pâle & si changé, qu'elle crut qu'il lui étoit arrivé quelque

aventure fort extraordinaire. Mais quelle fut sa surprise, quand cet homme lui dit : je vous demande pardon, Madame, de venir troubler vos plaisirs ; c'est pour vous dire le dernier adieu : je suis mort & je.... A ces mots, Madame *Dallemand* ne douta point que quelque grand malheur, ou une maladie ne lui troublât le cerveau. Que voulez-vous dire, répondit-elle, & pourquoi toutes ces marques de désespoir ? Il ne m'est rien arrivé que de fort naturel, répliqua-t-il ; j'ai payé le tribut que tous les hommes doivent à la nature, & il n'y a rien d'extraordinaire dans tout ceci, que la visite que je vous fais ; ce qui doit vous faire voir que mon amitié n'étoit pas de ces amitiés ordinaires, puisque la mort n'a pu la rompre, & que j'ai obtenu un privilège aussi particulier. Cependant, comme je n'ai pas le temps de faire de longs discours, après vous avoir demandé pour ma mémoire une petite place dans la vôtre, je viens vous donner une marque de ma confiance, en vous priant d'aller tout-à-l'heure chez

moi avertir mes enfans que derriere mon lit, & sous la tapissierie, ils trouveront une armoire dont la porte est de fer, & dans laquelle il y a des papiers de la derniere importance. Voilà, dit-il, Madame, la derniere grace que j'exige de vous ; après quoi il fit une grande révérence, & ressortit. Madame *Dallemand* n'étoit du tout point disposée à prendre ce qu'on venoit de lui dire au pied de la lettre ; & quoiqu'elle fût un peu inquiète là-dessus, elle se rapprocha pourtant de la table où l'on jouoit ; & la Dame qui tenoit son jeu, la trouvant toute émue, lui en demanda la raison : quelle conversation venez-vous d'avoir avec cet homme, lui dit-elle, & que peut-il vous avoir dit qui vous ait si fort troublée ? Hélas, ma chere, répondit Madame *Dallemand*, il a voulu me persuader la chose du monde la plus incroyable : il m'a assuré qu'il étoit mort. Il faut qu'il soit fou ou ivre ; & cependant c'est l'homme du monde le plus sage & le moins débauché ; ainsi je ne fais que penser là-dessus. Madame, dit

la bonne amie , quoi que ce puisse être ; il me semble que la chose mérite bien que vous vous donniez la peine de vous en éclaircir , & que vous devez tout au moins ce soin à une aussi longue amitié. Madame *Dallemand* trouva que son amie avoit raison : elle lui laissa le soin de son jeu , monta en carosse , & courut au plus vite à *S. Jean en Greve*. Elle trouva la porte de son ami tendue de noir , & son cercueil fut le premier objet qui frappa sa vue. On lui dit qu'il venoit de mourir ; & cette circonstance lui faisant croire que l'autre pourroit se trouver véritable , elle donna avis aux enfants de l'armoire à porte de fer , qui se trouva dans l'endroit marqué. Cette histoire m'a été contée & attestée par des gens dignes de foi ; & cependant je n'y puis rien comprendre , & je doute que vous puissiez , avec tout votre esprit , y donner le même tour qu'à celle de la Duchesse d'*Aumont*. Au reste , un Prince étranger voulant un peu tâter de la galanterie de *Paris* , avant de retourner dans son Pays lointain , souhaita de
passer

passer la nuit avec une des Nymphes de l'Opéra ; il jeta ses vûes sur une petite Danseuse appelée la *Gauri*, qui étoit assez jolie , au bout du nez près, qu'elle avoit non-seulement pointu, mais même un peu galeux. L'Altesse étrangere s'en accommoda pourtant , & voulant la garder pour la bonne bouche, il la fit arrher pour la veille de son départ. La *Gauri*, soit qu'elle eût le rhume ecclésiastique, dont le mal qu'elle avoit au bout du nez paroissoit un indice, ou soit qu'elle eût quelque autre indisposition , avoit pris de ces pilules qu'on avale le soir pour qu'elles opèrent le lendemain matin ; ainsi elle auroit bien voulu remettre la partie à une autre fois : mais on lui dit que partie remise seroit à coup sûr partie perdue , puisque le Prince partoît le lendemain matin ; ainsi pour ne pas laisser échapper cette aubaine, comptant que l'effet de son remede ne viendrait qu'après coup, elle convint de ce qu'on souhaitoit, & le Prince la fit venir chez l'Ambassadeur de son Souverain , où il se mit en beaux draps

blancs avec elle. Mais un certain degré de chaleur , peut-être un peu trop fort , ayant fait fondre les pilules avant le temps , l'évacuation fut si prompte & si forte , que le lit en fut infecté ; le pauvre Prince en eut jusques au cou. Il fallut appeller du secours , & paroître devant des Domestiques dans un état fort peu propre à leur inspirer du respect. Ils ne purent s'empêcher de rire de l'état où étoit leur Maître. Les gens de l'Ambassadeur en furent témoins ; & s'il n'avoit pas dû partir le lendemain , je crois qu'on lui auroit fait une terrible guerre , & qu'il auroit essuyé bien des plaisanteries : mais pour le coup , il ne songea qu'à se faire essuyer lui-même. On éberna aussi la Danseuse , qui fut remerciée de sa courante , comme elle le méritoit ; & , après une inondation d'eau de la Reine d'Hongrie & de fleur d'orange , on mit le Prince en état de pouvoir paroître , auprès des honnêtes gens , sans risquer d'être en mauvaise odeur parmi eux. Le reste de la nuit se passa à ce savonage , & il partit dès

l'aube du jour, pestant fort contre les Demoiselles de l'Opéra, & jurant de ne plus faire de faux pas avec de pareilles Danseuses. Je ne fais s'il se souviendra de ses serments : on croit qu'il pourra peut-être se souvenir de celle qui les lui a fait faire, & que les eaux de senteur n'auront pas ôté toute l'infection. Quoiqu'il en soit, il part fort mécontent du succès de ses amours, & emporte une vilaine idée des suivantes de *Venus*. J'ai cru que cette petite aventure vous réjouiroit ; c'est pourquoi j'ai voulu vous en faire part, pour effacer toutes les idées lugubres de spectres & de revenants. Voilà, Madame, tout ce que je puis vous dire pour le coup. Souvenez-vous que vous en êtes demeurée à *Rheims*, dans votre dernière Lettre, & qu'il faut, s'il vous plaît, me conduire jusques au bout, & me mener dans tous les lieux où vous avez passé. Je suis votre, &c. *A Paris, ce.*

Dites-moi ce que c'est que l'*Oriflamme*, que vous prétendez être descendue du Ciel avec la Sainte *Ampoule*.

L E T T R E L V.

JE me souviens fort bien, Madame, que je ne vous ai menée que jusques à *Rheims*, & mon dessein n'est pas de vous laisser en si beau chemin : Je m'en vais donc vous faire prendre avec moi celui de *Rhetel*, Capitale du *Rhetelois*, qui a titre de Duché, & d'où dépendent *Donchery*, *Mezieres* & *Charleville*. Ce petit Pays est encore en *Champagne*, mais voisin de celui de *Liege* & de *Luxembourg*. Ce fut-là que le Maréchal de *Pralin* remporta cette célèbre victoire sur les Espagnols l'an 1650. *Rhetel* porte aussi quelquefois, à ce qu'on prétend, le nom de *Mazarin*, mais je ne saurois vous dire pourquoi. Avant de m'engager plus avant dans ma route, il faut répondre à votre question sur le sujet de *l'Oriflamme*. J'avois cru que vous m'entendriez au premier mot ; & puisque cela n'est pas, je vous dirai, pour me

rendre intelligible, que *l'Oriflamme* est une Bannière qui nous vint du Ciel, au Sacre du Roi *Clovis*, avec la Sainte Ampoule, que l'on garde aussi précieusement à *Rheims*. C'est sur cette Bannière que sont les trois fleurs de lis, qui, par ce miracle, sont devenues les Armes de la *France*, & ont succédé aux trois crapauds qu'elle portoit avant ce temps, & auxquels le fameux *Nostradamus* fait allusion dans quelques-unes de ses Centuries, où il désigne le Roi par l'Empereur des crapauds. J'ai vu tous ces présents dont le Ciel honora la conversion de *Clovis*. C'est un miracle que je ne comprends pas, mais que tout bon François est obligé de croire. Comme je n'ai pas eu beaucoup de plaisir à *Rhetel*, je ne vous y arrêterai pas long-temps, & je me hâterai de vous mener à *Sedan*, comme je me hâtai d'y aller. *Sedan* a été, comme vous savez sans doute, une Principauté; & ce ne fut que l'an 1642 que le Duc de *Bouillon*, qui en étoit Souverain, la remit au Roi, pour éviter un sort pareil à

celui de M. de *Cinq-Mars* & de quelques autres Seigneurs accusés comme lui d'avoir traité avec les ennemis de l'Etat. La Maison de *Bouillon*, quoique dépouillée de cette Souveraineté, n'a pas voulu renoncer aux droits qu'elle donne, & a prétendu que comme les Actes qu'on passe en prison n'ont point de valeur, cette démission forcée ne pouvoit pas la priver de ses droits. C'étoit en quelque maniere pour les conserver, ou du moins pour les faire valoir, que feu M. de *Turenne* affectoit de faire passer le Duc de *Bouillon* avant lui, & qu'il lui disoit devant tout le monde, quand ils se rencontroient ensemble : passez, mon neveu, vous êtes l'aîné de la Maison Souveraine : & c'est aussi dans cette vue que le Prince d'*Auvergne* a cru qu'il ne devoit pas être regardé comme sujet du Roi, & que c'étoit injustement qu'on lui avoit fait son Procès par contumace. On ne laissa pas, malgré tout cela, de le faire effigier, ou de lui trancher la tête en effigie ; & je lui ai oui dire, par paren-

these , qu'il ne s'étoit jamais si bien porté que le jour qu'on fit cette exécution. C'étoit un aimable Prince. Je l'avois vu à *Paris*, & revu dans ce Pays-ci. Il étoit Major-Général dans les troupes Hollandoises , & étoit entré dans les biens que son pere avoit en *Hollande*, c'est-à-dire , le Marquisat de *Berg-Op-Zoom* , & toutes ses dépendances. Il avoit épousé une des plus charmantes Princesses des Pays-Bas , fille du feu Duc d'*Aremberg* ; & après avoir réglé toutes ses affaires , & laissé une petite Princesse unique héritière de tous ses biens , il est mort au plus beau de ses jours , au grand regret , non-seulement de son épouse , mais de toutes les personnes qui le connoissoient : car le connoître & l'aimer n'étoit qu'une même chose. Il a eu la consolation de mourir entre les bras du Cardinal de *Bouillon* , son oncle , qui , comme vous savez , a quitté le Royaume. Comme il n'avoit pas encore pris ce parti quand je passai à *Sedan* , j'avois dessein de ne vous parler de son évafion qu'en temps & lieu ,

afin de faire les choses dans l'ordre : mais puisque ma digression m'y a conduite , il vaut autant que je vous demande à l'heure qu'il est ce que vous en pensez. Vous avez vu les deux lettres qu'il a écrites d'*Arras* , l'une au Roi , l'autre au Marquis de *Torcy* , & toutes les réflexions qu'une infinité d'Auteurs , tant Gazetiers qu'autres , ont faites là-dessus. Dès qu'on m'apprit sa sortie , je n'ajoutai pas de foi à cette nouvelle ; & comme on en débite souvent de fabuleuses , je crus celle-là de ce nombre. Mais enfin mon incrédulité fut obligée de céder , & il ne fut plus question que de savoir le dessein de ce Cardinal. On s'imaginoit d'abord que , de concert avec la *France* , il venoit seconder les Plénipotentiaires de *Gertruidenberg* , & faire de nouvelles propositions de paix : mais les deux lettres dont je viens de parler , désabuserent bientôt le Public , & l'on vit que lassé d'une disgrâce qu'il croit n'avoir pas méritée , il avoit , comme on dit , jetté le manche après la coignée , & repris cette indépendance

dans laquelle il prétend être né , & qu'il ne croit pas que la politique de ses proches puisse lui avoir fait perdre. C'est un Procès qu'il aura avec le Roi , & dont le Pape pourroit seul être Arbitre. On croit qu'il va le trouver , & il y a grande apparence que sa qualité de Doyen du Sacré College & d'Evêque d'Ostie lui feront prendre le chemin de ce Pays , après qu'il se fera un peu reposé de ses fatigues , & qu'il aura pris haleine pour se préparer à celle qu'il aura à essuyer dans un voyage aussi long. Il est cependant toujours à *Tournai* , où il reçoit mille honnêtetés de Mylord d'*Albemarle* , qui en est Gouverneur , & de tous les Généraux des Alliés. Le Prince *Eugene* & Mylord *Marlbrough* lui en ont fait beaucoup , & il s'est bien fait des amis dans ce Pays ennemi. On dit que le Roi a pris la chose sur le ton haut , que le Parlement a décrété contre le Cardinal ; & que le Pape a fait intervenir son Nonce , pour demander qu'en faveur de la Pourpre on ne pousât pas les choses à l'extrémité. Il a

raison , cette demarche est digne du Saint Pere , & le Fils aîné de l'Eglise y aura sans doute égard. Mais c'est ce que vous devez savoir mieux que moi , puisque vous êtes sur les lieux , & à portée d'entendre ce qu'on dit là dessus à la Cour ; ainsi je reviens à *Sedan* , d'où je m'étois éloignée pour suivre le Cardinal de *Bouillon*. *Sedan* est une ville forte , défendue par une bonne Citadelle , & située sur la *Meuse* , entre *Mouzon* & *Charleville*. Il y a eu , jusques à la révocation de l'Edit de *Nantes* , une Académie protestante. Ce fut dans cette Ville que le Ministre Jurieu , qui depuis a fait tant de bruit , commença à se faire connoître par quantité de Livres de controverse , qui l'obligerent enfin d'aller chercher un asyle à *Rotterdam* , où il est regardé comme un Docteur des plus vénérables , & autant estimé que le fameux Erasme , dont la statue est dans une des plus belles places de cette Ville. Pendant le séjour que j'ai fait à *Sedan* , j'ai remarqué que les nouveaux convertis y sont , comme par-tout ail-

leurs , encore Huguenots. Ils se souviennent tendrement de ce que leurs Ministres leur ont prêché. Ils aiment la mémoire de leurs anciens Souverains , & ont sur-tout une fort grande vénération pour cette Princesse de la Maison d'*Orange* , mere du grand Monsieur de *Turenne* , qui étoit , disent-ils , si bonne Protestante , si vertueuse , & à la piété & aux soins de laquelle Monsieur de *Turenne* devoit tous les beaux sentimens que la France a admirés en lui : ainsi je m'imagine que si les Alliés vouloient aider au Cardinal de *Bouillon* à rentrer dans les droits de ses Ancêtres , les Peuples de ce Pays n'auroient pas de peine à le reconnoître pour Souverain , & qu'ils seroient charmés d'être sous la protection de leurs Hautes-Puissances les Etats de Hollande , qui de leur côté y trouveroient leur compte , puisqu'ils auroient par-là communication sur la Meuse. Je ne fais même si cette idée ne pourroit pas leur venir , comme elle m'est venue à moi ; auquel cas , ç'auroit été fâcheux d'avoir poussé cette

Éminente Altesse à bout. Peut-être ne pouffera-t-elle pas son ressentiment si loin. L'événement nous en instruira, & nous fera voir si mes vues sont justes. Cependant je vous prie de n'en pas parler ; car il ne me conviendrait point de me mêler de politique. Je trouvai à *Sedan* un Officier nouveau converti, qui me conta qu'étant allé en Cour pour demander de l'avancement, le Ministre lui avoit offert un Régiment, à condition de se faire bon Catholique. C'étoit avant le changement général ; ainsi on étoit bien aise de faire des profélytes, & on tâchoit de les attirer par des bienfaits. Mais le rang de Colonel ne tenta pas l'Officier en question, qui n'étoit que Capitaine : après y avoir bien pensé, il répondit au Ministre : je vois bien, Monsieur, qu'il faut que ma Religion soit meilleure que la vôtre, puisque vous m'offrez tant de retour ; ainsi je crois que je ferai mieux de la garder, & que je perdrois encore au change. Il fit sa révérence, après cette réponse, que je trouvai si bonne lorsqu'il me la
conta,

conta, que je ne pus pas m'empêcher de lui dire qu'il l'avoit volée d'un Gascon : car je ne pouvois pas m'imaginer que la Meuse donnât autant de vivacité que la Garonne. Mais il m'assura qu'elle étoit de lui, & me rendit la chose croyable, en disant qu'il étoit de famille Gasconne. Cela revenoit presque au même, & j'aurois été bien surprise de trouver tant de feu dans une autre Nation. Ils en marquent dans tout ce qu'ils font, & conservent même avec cela un certain sens froid, qui paroîtroit incompatible chez d'autres, & qui les rend intrépides dans les plus grands périls, & agréables au milieu des plus cruels supplices. Cela est au pied de la lettre : je pourrois citer mille exemples que j'ai vus pendant mon séjour en Languedoc ; entr'autres lorsqu'on mena *Catinat*, ce fameux Carnifard, que l'Intendant de *Baville* fit brûler : tout le Peuple couroit pour le voir passer ; & quelques zélés Catholiques voulant murmurer contre lui, & dire des injures, il cria tout haut, sans s'émouvoir : eh !

Messieurs , ne vous fâchez pas , j'apporte de quoi payer. Il avoit raison , puisqu'il alloit payer de sa personne ; & cette réponse marquoit beaucoup de fermeté & de présence d'esprit ; chose où les Gascons triomphent ! De *Sedan* il fallut , pour venir dans cette Ville neutre , en traverser quelques-unes qui sont au pouvoir des Alliés. Nous prîmes de bons passe-ports pour cela , des escortes même où nous crûmes qu'il en étoit besoin , & que ces Messieurs nous donnerent fort honnêtement , sachant bien que les affaires dont mon mari étoit chargé , n'étoient pas d'une nature à pouvoir leur être préjudiciables. Au contraire , ils avoient leurs raisons pour nous ménager ; & nous eumes tout lieu de nous louer de leurs honnêtetés. Nous passâmes par *Dinant* , qui est une Ville des Pays-Bas , dans le Condros , Pays de l'Evêché de *Liege* , sur la *Meuse* , entre *Charlemont* & *Namur* : les François la prirent l'an 1675 , la fortifièrent , rebâtirent sa Citadelle , qui est sur un rocher escarpé presque de tous

les côtés , & qui domine sur la Ville ; & après tant de soins & de dépenses , ils furent obligés de la rendre à la paix de *Ryswick*. Il y a auprès de cette Ville des carrieres de marbre noir. C'est tout ce que j'y ai vu de plus remarquable. De *Dinant* nous fûmes à *Namur* , qui après avoir été prise & reprise , tient encore bon pour la *France*. On y faisoit de grands préparatifs pour recevoir l'Electeur de *Baviere* , que la prise de *Mons* obligeoit de chercher gîte. *Namur* est une Ville Episcopale , dont l'Evêque est suffragant , (puisqu'il faut enfin se servir de ce mot ,) de l'Archevêque de *Cambrai*. Cette Ville est Capitale du Comté de *Namur* , qui est une des dix-sept Provinces qui composent les Pays-Bas. Elle est voisine de la *Meuse* & de la *Sambre* , assez grande , bien bâtie , bien fortifiée , riche par son commerce , & défendue par une très-bonne Citadelle sur un rocher , qui est à l'angle que laissent entr'elles la *Sambre* & la *Meuse* en se joignant. Toute la Province n'a pas plus de douze lieues de

longueur , & environ dix de largeur. C'est le Pays des anciens *Æduates*. On y trouve des mines de plomb , de fer , de charbon de pierre , & des carrieres de marbre. Nous fîmes plus de séjour à *Namur* que nous n'en avions fait à *Dinant*. Il y a bonne compagnie : on y trouve des gens d'esprit , que le commerce des Officiers a polis. On me conta que lorsque Mylord *Malbrough* força les lignes dans ces quartiers , on avoit fait quantité de Vers à sa louange , & que l'on avoit envoyé des bouts-rimés en bien des endroits , afin qu'on les pût remplir à la louange de ce Général. Il y avoit des prix proposés là-dessus. Bien des gens s'exercerent ; & deux Messieurs de *Londres* , dont l'un s'appelle la *Devese* , & l'autre *Boyer* , après avoir triomphé de leurs rivaux , resterent maîtres du champ de bataille ; & obligés à se disputer le prix l'un à l'autre , ils prirent pour cela des routes différentes. La *Devese* , qui a hérité d'une bonne partie de l'esprit de feu M. de la *Bastide* , auquel il appartenoit

d'assez près, fit de très-beaux Vers ; & *Boyer*, sur le ton goguenard, l'emporta par des Vers libres qui ont été trouvés très-jolis, & que vous ne lerez peut-être pas fâchée de voir. Les rimes étoient :

[illegible]

366 LETTRES HISTORIQUES

Que *Malbourough* triomphe à *Louvain*, à *Namur* ;
 Que la *Devese* altier , croyant son fait bien *Sûr* ,
 Chante pour me prîmer ses exploits , sa *Vaillance* ;
 Quant à moi , pour sortir de ce défi *Fatal* ,
 J'implore , ô Dieu d'amour , ta charmante *Puissance* ,
 Et borne mes désirs , *Nanette* , à ton *Canal* .

Voilà ce que j'ai cru enfin devoir vous dire à propos de *Namur* , après avoir pris la même précaution que vous prenez sur le chapitre de la chanson ; & avoir répété à votre exemple , *honni soit qui mal y pense* . Nous fûmes ensuite à *Hui* , Capitale du *Condros* , dans l'Evêché de *Liege* . Cette Ville est fortifiée & défendue par un bon Château , qui n'empêcha pas que les François ne la prissent l'an 1693 , & que le Roi d'Angleterre ne la reprît l'année suivante . La *Meuse* la sépare en deux , & la petite rivière d'*Hui* se joint à elle dans cet endroit . Mais c'est assez parlé des Villes & des voyages , & même assez écrit pour aujourd'hui . Je ne comprends rien à l'histoire de votre Madame *Dallemant* ; & comme vous ne parlez pas pour avoir vu , j'ai beaucoup de

penchant à la croire apocryphe. On m'en a conté une infinité de même nature, pour lesquelles je n'ai pas eu plus de foi, quoiqu'elles m'aient été attestées par des gens d'honneur, qui disoient les tenir de personnes sans reproches, qui pouvoient pourtant avoir été trompées; car les honnêtes gens sont plus aisés à tromper que les autres. *A Aix-la-Chapelle, ce. Je suis, &c.*



L E T T R E L V I.

JE vous suis bien obligée, Madame, du soin que vous avez pris de m'expliquer l'*Oriflamme* : j'avoue mon ignorance. Je ne savois ce que c'étoit, & comme vous voyez, on n'est pas badaude pour rire. Quoique je sois plus près que vous de la Cour, & plus à portée d'en savoir des nouvelles, je ne fais pourtant pas le secret du Cabinet, & je ne puis vous dire sur le chapitre du Cardinal de *Bouillon* que ce que tout le monde en dit, qui est que le Roi est fort irrité, & qu'à la requête de l'Avocat-Général, le Parlement travaille à grand'force à lui faire son procès comme à un Sujet rebelle, malgré la qualité de Prince que ses Ancêtres ont eue, & de laquelle il prétend n'être pas déchu. Les deux lettres qu'il a écrites d'*Arras* n'ont point accommodé ses affaires, & le Bureau ne paroît pas

trop bien disposé ici en sa faveur. Je ne fais même si le Pape continuera à s'intéresser pour lui, car le Roi a écrit là-dessus au Cardinal de la *Trimouille* la lettre la plus forte, qu'il lui ordonne de communiquer à Sa Sainteté, & de lui faire sentir qu'un homme qui se croit indépendant, peut tout oser, & causer même quelque jour du désordre dans l'Eglise, en tâchant de parvenir à la première dignité, lorsqu'il en aura contemplé de plus près toute la splendeur, & que la place qu'il possède, & dont il paroît présentement ébloui, lui paroîtra inférieure à sa naissance & à ses talents. Il semble que ce n'est pourtant pas tout-à-fait le cas, & que le Cardinal ne croit pas être indépendant du Saint Siege, puisqu'au contraire, il prétend ne relever que de cette seule autorité. Quoi qu'il en soit, ce sont-là les propres termes dont le Roi se sert. Je ne fais si cette lettre préviendra le Pape contre le Cardinal : mais quel qu'en soit l'effet, Sa Majesté ordonne à M. de la *Trimouille* de n'avoir aucun com-

merce avec lui, lorsqu'il sera à Rome, & d'exiger la même chose des François & Italiens qui sont dans les intérêts de la France. Je ne fais s'il trouvera toute la complaisance qu'il souhaite dans cette Sainte Cour ; & je ne puis pas non plus prévoir ce que les Alliés feront pour ce Prince déterré. Il s'en faut beaucoup que j'entende la politique aussi bien que vous l'entendez ; ainsi j'attends tranquillement que les événements m'instruisent des choses ; c'est le moyen d'en juger à coup sûr ; ce qui est beaucoup plus commode que de s'en inquiéter par avance : ainsi je leur laisse vuider cette querelle, sans prendre de parti, & sans vouloir être que spectatrice. A quoi bon, comme dit *Moliere*, risquer, pour se mettre entre deux, de gâter sa belle robe de chambre ? N'en parlons donc plus ; & sur les Dieux & les Rois silence : c'est, selon moi, le parti le plus sûr. Si vous lisez les nouvelles, vous aurez pu voir que le Siege Archiépiscope de *Rheims* n'a pas été long-temps vacant, & que le Roi a

nommé pour le remplir M. de *Mailly*, Archevêque d'*Arles* ; frere de l'Evêque de *Lavaur*, du feu Marquis de *Nesles*, & du Comte de *Mailly*, qui avoit épousé Mademoiselle de *Sainte Hermine*, niece (à la mode de Bretagne) de Madame de *Maintenon*. M. de la *Pariſiere*, Grand-Vicaire de *Laon* en Picardie, vient de succéder à notre illustre *Fléchier*, & a été fait Evêque de *Nîmes*. Il faut qu'il ait bien du mérite pour remplir dignement la place d'un homme qui a été l'honneur de son ſiecle, & dont perſonne ne ſauroit faire le panegyrique auſſi bien qu'il a fait celui des autres. Pour moi je regarde cette perte comme irréparable, & je voudrois fort que pareilles gens ne mouruſſent point : mais il eſt vrai qu'il ſ'en trouve ſi peu, que ce ne ſeroit pas la peine de faire une loi exprès pour eux. Je ne connois pas le nouvel Evêque de *Nîmes* ; on dit que c'eſt un Gentilhomme Poitevin, parent de l'Archevêque de Rouen, & qu'il prêcha devant le Roi il y a quelques années. Je n'en doute point qu'il

n'ait son mérite ; mais encore un coup ce n'est pas notre cher *Esprit Fléchier* , l'homme du monde le mieux nommé , puisque jamais homme n'eut plus d'esprit.

Au reste , j'ai fait deux conquêtes ; mais des plus considérables , depuis votre départ : l'une dans le Clergé , puisque j'ai eu l'honneur de plaire à L. de P. & l'autre dans le beau monde ; car le Marquis de B*** s'est avisé de devenir amoureux de moi , ou du moins d'en faire semblant. C'est dommage que ces Messieurs ne se soient pas mieux adressés ; ils auroient pu trouver , à la Cour & à la Ville , des femmes qui auroient fait plus de cas de leurs fleurettes , car vous connoissez mon humeur. J'aime la joie & le plaisir , la bonne compagnie , nombre de bons amis pour l'agrément de la société , mais point de soupirants en titre d'office. Je veux bien que l'on m'aime ; mais je ne veux pas être obligée d'aimer : cela seroit un peu trop incommode , & je n'ai que de l'amitié au service de mes amis. Tout

ce qui trouble le repos, & ce qui cause de l'inquiétude, ne sauroit être de mon goût; & , vertu à part , les soupirs m'ennuyent extrêmement. Mes deux nouveaux amants en pouffoient chacun à leur maniere : le premier me faisoit valoir le pouvoir que j'avois eu sur lui, & combien je devois m'applaudir de voir à mes pieds & la Crosse & la Mitre. Il se mettoit ensuite à genoux devant moi , de la maniere du monde la plus plaisante ; & quoique ses habits dussent m'inspirer du respect , je ne pouvois pas m'empêcher de rire quand je le voyois dans une situation si peu convenable à un homme de son rang & de son caractère. Il m'est même arrivé quelquefois (& j'en dis ma coulpe) de tirer , sans qu'il y prît garde , les cordons de ma sonnette , pour faire entrer tout-à-coup des Valets , qui sous prétexte de venir raccommoder le feu , le surprenoient dans une posture si humiliante. Enfin il n'est point de malice que je ne lui aie faite , sans pouvoir le rebuter ; & je crois qu'il ne le seroit

374 LETTRES HISTORIQUES

pas , si une aventure assez plaisante ne m'avoit tout d'un seul coup débarrassée de lui & du Marquis : ce fut la confidence que je fis de ces deux conquêtes au Comte de *** , qui eut l'indiscrétion d'en faire des plaisanteries ; je lui avois pourtant demandé le secret , car enfin un homme de cette naissance , & qui préside aux Etats d'une Province , mérite qu'on ait du ménagement pour lui. Le Comte de *** ne fut cependant pas de cet avis , il trouva l'aventure trop plaisante pour ne s'en pas divertir ; & dès qu'il m'eut quittée , il fut chez L. de P. , qui étoit son parent , & le railla , de la maniere du monde la plus cruelle , sur l'attachement qu'il avoit pour moi. Il lui répéta tous les termes dont je lui avois dit qu'il se servoit pour m'exprimer sa tendresse ; & ensuite , d'un air triomphant : apprenez , lui dit-il , mon cher Monsieur , à ne point courir sur nos brisées ; c'est aux Petits-Mâîtres à qui il convient de se faire aimer , & le Rochet & le Camail ne sauroient tenir contre le Plumet. Vous

voyez que je fais assez bien vos affaires pour que vous deviez croire qu'on vous sacrifie à moi ; je suis assez généreux pour vous en avertir , comme votre serviteur , afin que vous ne jouiez pas plus long-temps un rôle qui vous convient si peu. Après cette expédition , le Comte fut chez le Marquis de B*** demander à parler à la Marquise , qui est de ses bonnes amies , & après les compliments : savez-vous bien , lui dit-il , Madame , que M. votre époux est amoureux de Madame D.... & qu'il fait tout ce qu'il peut pour s'en faire aimer ? A-t-il réussi , lui dit-elle ? Si peu , répondit le Comte , que s'il n'étoit pas aveuglé par sa passion , il connoîtroit sans doute qu'on le turlupine. Il va tous les jours chez cette Dame , & comptant sur son propre mérite , il craint de donner de la jalousie au mari : pour cet effet il prend des airs de mystère des plus plaisants du monde ; car lorsqu'il est le plus appliqué à parler de sa passion , s'il entend entrer dans la chambre , il change aussi-tôt la conversation , & tout-à-coup , sans au-

cun propos , on l'entend s'écrier : oh ! pour cela cette chose surpasse l'imagination. Il le dit si souvent , qu'on ne l'appelle plus chez cette Dame que la chose qui passe l'imagination. Il le dit aussi l'autre jour en voyant entrer le mari , & elle répondit malicieusement tout haut : quoi donc ! Monsieur , qu'est-ce que vous voulez dire qui passe l'imagination ? Il fut fort déconcerté. Le mari , qui savoit de quoi il s'agissoit , fortit pour rire en liberté ; & dès qu'il fut sorti , notre Marquis dit à sa belle : vous n'êtes guere politique , Madame ; que savez-vous si vous ne m'aimerez point un jour , & si vous ne ferez pas alors bien fâchée d'avoir mis martel en tête à votre mari sur mon chapitre ? Je fais ce que je puis pour ne lui donner aucun soupçon , & vous faites tout ce que vous pouvez pour lui en faire prendre. C'est , répondit-elle , que je ne saurois trouver du mystere où il n'y en a point. Vous dites que je pourrai vous aimer quelque jour , j'espère que non , & je ne suis point d'humeur à prévoir

les choses de si loin , ni à m'alarmer avant le temps. Un autre auroit connu qu'on le turlupinoit ; mais M. votre époux , un peu trop prévenu en sa faveur , n'a eu garde de prendre la chose sur ce ton ; & croyant Madame D..... plus imprudente qu'indifférente , il s'est contenté de lui faire de grandes leçons de circonspection. La Marquise fut surprise de ce discours , car son mari avoit si bien caché ses sentiments , qu'elle ne le soupçonnoit pas de la moindre infidélité : cependant , prenant son parti en femme sage , elle vint dans le moment chez moi. Comme je n'étois pas en liaison avec elle , je fus aussi surprise de sa visite qu'elle l'avoit été du discours du Comte : le sien m'embarassa extrêmement. Après m'avoir dit mille choses flatteuses , elle ajouta qu'elle ne pouvoit que louer le discernement de son mari ; qu'on étoit fort pardonnable de rendre les armes à une personne de mon mérite , &c. mais qu'elle avoit encore bien plus lieu de se louer de mon bon cœur ; qu'elle savoit qu'au lieu d'approuver ses

folies, je faisois tout ce que je pouvois pour l'en guérir ; & qu'enfin le Comte de *** lui avoit tout appris. Le Comte est un étourdi, dis-je alors : il joue un petit jeu à me brouiller avec M. votre époux ; mais je ne saurois lui en vouloir de mal, puisque par-là il vous a engagée à me vouloir un peu de bien. Vous ne devez cependant pas me remercier, continuai-je, de n'avoir pas accepté les vœux de M. le Marquis, puisqu'indépendamment de votre considération, mon propre intérêt & ce que je me dois m'engagent à tenir une pareille conduite. Outre que je ne suis pas femme à galanterie, je tâche de ramener votre époux de cet égarement ; & s'il ne faut, pour vous y aider, que lui défendre ma maison, je vous promets de chercher quelque prétexte à cet effet. Il n'en sera pas besoin, répliqua-t-elle, car je crois qu'il se le tiendra pour dit : j'ai engagé le Comte à lui répéter tout ce qu'il m'avoit dit ; & certaines circonstances de la chose qui passent l'imagination, ne lui ont pas permis de ré-

voquer son discours en doute : ainsi il est très-fâché contre vous , & j'espère que son dépit le guérira d'une passion qui ne pouvoit que vous importuner : eh ! ajouta-t-elle fort galamment , si vous perdez un adorateur , vous y gagnerez une amie qui vous fera toujours très-dévouée. Le marché m'est trop avantageux pour me plaindre , répondis-je en l'embrassant. Nous en étions-là lorsqu'on vint annoncer L. de P. Comme la Marquise étoit un peu émue , elle me pria de permettre qu'elle passât dans mon cabinet , & je m'avançai pour recevoir cet illustre Ecclésiastique. Je suis guéri , Madame , me cria-t-il en entrant , je viens vous en remercier , & me plaindre aussi du ridicule que vous m'avez donné dans le monde. Vous pouviez me sacrifier au Comte de *** comme vous avez fait ; il est plus jeune & mieux tourné que je ne le suis ; mais vous auriez pu vous dispenser de lui conter mes folies , de lui dire que vos Valets m'avoient souvent surpris à vos genoux par vos soins , & cent autres

choses de cette nature. Je pourrois faire là-dessus le même reproche que Roland faisoit à Angélique , & vous dire que , puisque vous causez ma foiblesse , vous devriez être un peu plus indulgente , & ne pas me reprocher toutes les extravagances que vous m'avez fait faire. Mais , dis-je alors , Monsieur , est-il possible que vous puissiez ajouter foi à ce que vous a dit un jeune fou ? Mais est-il possible , répliqua-t-il , que vous puissiez aimer un jeune fou , dont l'indiscrétion vous fait voir ce que vous devez en attendre , & que vous le préféreriez à un homme comme moi , qui vous aimoit de si bonne foi , & qui vous le prouvoit en oubliant pour vous ce qu'il est & ce qu'il se doit ? L'autre vous sacrifiera comme vous me sacrifiez : peut-être même sera-ce à quelqu'indigne autel , & peut-être aurez-vous le chagrin de vous voir préférer quelque Actrice d'Opéra ou de Comédie : dangers que vous n'auriez pas couru avec moi ; mais ce sont vos affaires. Monsieur , dis-je alors , il est temps de vous désabuser ; le Comte

est un extravagant de vous l'avoir voulu persuader. Il est vrai que j'ai été assez imprudente pour lui dire que vous faisiez semblant d'être amoureux de ma personne ; je lui ai parlé aussi de l'attachement que le Marquis de B*** me témoignoit. Il a trouvé dans cette confiance matière à le divertir, & ce qu'il vous a dit, il l'a été dire aussi à cette belle Dame. J'ouvris en même-temps la porte de mon cabinet, & en lui montrant la Marquise : la voilà, dis-je, elle vient me redemander le cœur de son époux, que je n'ai jamais voulu recevoir, non plus que le vôtre ; vous savez que je n'ai point cherché à vous abuser. Je souhaite que ceci vous désabuse entièrement l'un & l'autre ; & quoique le dénouement me coûte deux amis, je ne saurois m'en plaindre, s'il vous procure à l'un & à l'autre le repos que je vous souhaite & que je suis bien aise d'avoir. Cependant, pour qu'il n'ait pas lieu de tirer vanité de la confiance que lui ai faite, qui est plutôt une preuve de mon

enjouement que de la considération que j'ai eue pour lui, & pour que vous perdiez les soupçons que vous avez eus là-dessus, il fera le premier à qui je refuserai ma porte, que je ne veux ouvrir qu'à de bons amis : en cette qualité, & dépouillé de celle d'amant, vous y serez très-bien reçu. Je vous remercie, me dit-il très-froidement, tout le monde n'est pas aussi maître de ses sentimens que vous êtes maîtresse des vôtres ; & si je ne puis pas cesser d'être amant, je cesserai du moins d'être amant importun. Là-dessus il se retira. Le Marquis, de son côté, se le tint pour dit, comme la femme l'avoit prévu, & elle m'a dédommagé de leur perte par l'attachement qu'elle a eu pour moi depuis. Le Comte a cru se venger de ce que je lui ai fait défendre ma maison, en contant cette histoire par-tout ; mais elle ne m'a fait que de l'honneur : tout le monde a loué ma conduite, & mes deux amants ont fait seuls les frais de l'aventure. On s'est

diverti à leurs dépens ; & je croirois manquer à ce que je vous dois , si je ne vous donnois pas occasion d'en rire à votre tour. Apprenez-moi aussi tout ce que vous saurez de réjouissant ; & croyez que je suis. *A Paris, ce.*

Fin du Tome troisieme.









